

LAURE ET FELINO,

---

LEÇONS D'AMOUR,  
OU  
LES DIX TABLEAUX.

---

CABESTAING.  
NOUVELLE ÉDITION.



A LONDRES.

---

1784.





ROMANS

DE

M. DE MAYER.

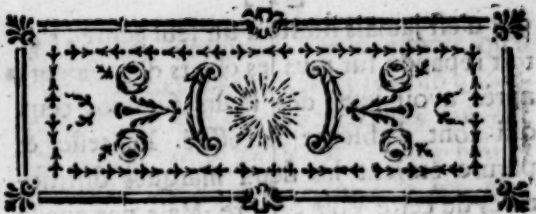
ROMANS

DE

M. B. MAYER.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100



# LAURE ET FELINO.

---

**S**IENNE ne fut pas toujours une Ville sans renommée ; dans le douzième siècle elle avoit déjà cette réputation dont Padoue a joui dans le seizième. L'urbanité que donne la culture des Sciences , avoit adouci la rudesse du caractère national. On distinguoit les Siennois du reste des Italiens , à la pureté du langage , au maintien , & à la délicatesse des pensées. Le goût ,

qui n'est jamais limité à un seul genre , s'étoit répandu sur tous les objets d'agrément , après avoir jetté des fleurs sur tous ceux qui sont d'absolue nécessité. Politesse & parure étoient les deux marques distinctives de cette Ville célèbre. Mais par quelle fatalité faut-il que l'étude des Sciences amène bientôt le faux raisonnement , & qu'elle substitue à de vieux préjugés , dont la cause étoit quelquefois bien respectable , d'autres préjugés modernes , qui sont les enfans du vice , ou au moins de l'audace !

Sienna étoit devenue un séjour enchanté. Le luxe y avoit introduit une aisance générale , & avoit rendu les mœurs plus douces , mais aussi plus accommodantes. On avoit toujours une excuse à proposer pour un vice , ou un exemple à citer. Les limites tracées par la conscience , & qui séparent le vice de la vertu , s'agrandissoient tous les jours , la main des plaisirs sembloit avoir pris à tâche de renverser les barrières. Une excessive politesse faisoit pardonner un vice. L'indulgence qu'on avoit pour les malhonnêtes gens , n'encourageoit

pas à être vertueux. De-là venoit qu'à Siennne on étoit plus rarement témoin qu'ailleurs de ces vengeances obscures qui ont deshonoré l'Italie moderne, de ces haines qu'un père mourant substituoit à son fils, & que celui-ci transmettoit fidèlement à ses enfans; mais on n'y voyoit plus un seul exemple de vertu. Les habitans sembloient avoir perdu leur physionomie; le masque des convenances couvroit toutes les têtes: aucune d'elles n'étoit mal, pas une n'étoit bien. On cherchoit une ame, on n'en trouvoit point; un caractère, il n'y en avoit plus; un génie créateur, le goût l'avoit étouffé; un cœur, on n'avoit plus que des sens. La morale n'étoit point révoltante, & c'étoit tant pis: une délicatesse raffinée, un jargon particulier & décent, au lieu d'épouvanter l'imagination, la promenoient, par des pentes insensibles, de voluptés en voluptés, & toujours l'audace des desirs étoit masquée par la fausse chaleur du sentiment. L'amour étoit éteint, & rien n'étoit plus commun que son délire; il n'y avoit plus de vertu, plus de mœurs; &

rien n'étoit plus commun que d'entendre parler de mœurs & de vertus. L'étranger, qui glissoit rapidement sur la surface riante & parfumée de Sienne, en sortoit avec regret, & alloit raconter dans ses foyers les merveilles de cette Ville ; celui qui y avoit séjourné long-tems, s'il lui restoit de l'honnêteté, juroit de n'y plus revenir.

Ce tableau préparatoire n'annonce point un Roman qu'une mère vertueuse puisse confier sans crainte à sa jeune fille. Nos Lecteurs peuvent cependant être sans alarmes : nous tenons la plume. Un trait fera disparaître tout ce qui seroit contagieux ; mais, nous l'avouons avec douleur, nous avons tout blâmé dans ce Roman, & nous n'avons rien trouvé à effacer : jamais l'expression ne nous a blessés, jamais nous n'avons été forcés de laisser tomber le voile de la pudeur sur les peintures qu'on y rencontre. Tout est mal, parce que tout y offense les bonnes mœurs ; & cependant les Peuples du dix-huitième siècle peuvent lire sans danger cet Ouvrage. Il y a tant de rapport entre les Héros du Roman & nous,

qu'on diroit que l'Auteur a voulu nous peindre ; tant il est vrai que le luxe produit le même effet dans tous les temps & dans tous les pays ; il corrompt les Siénnois , il nous a corrompus : nous pouvons tout voir sans rougir , au moyen d'une gaze légère , tout lire & tout entendre , à l'aide d'une circonlocution fine.

Ce reproche , que des Ecrivains modernes ont fait à nos épouses & à nos pères , de confier à une mercenaire la tendre enfance d'un fils , & à des Instituteurs gagés , son adolescence , avoit déjà été fait à d'autres Peuples ; ou , pour parler avec plus d'exactitude , ce reproche leur avoit pu être fait. Les Auteurs alors se tenoient à une distance trop immense de la nature ; la tête toujours élevée vers les Cieux , ils dédaignoient de tenir dans leurs mains le niveau salutaire qui eût assuré l'équilibre moral du monde , & de toucher aux langes de l'enfance ; ils révoient à Homère , ou plutôt à toutes les subtilités de la Théologie scholastique ; ils écrivoient beaucoup , & de leur plume ne sortoient point quelques-unes de ces vérités

consolantes qui demeurent éternellement , & préparent le bonheur d'une longue postérité. On parloit beaucoup de Dieu , & le premier précepte de la Divinité étoit oublié , celui d'aimer les hommes.

Il n'étoit plus ce temps où le père qui ne s'étoit marié que quand il avoit donné à la défense de la Patrie ses plus belles années , suspendoit ses armes au chevet de son lit , quittoit son casque , découvroit le berceau de son fils , & lui prodiguoit mille tendres caresses ; où le Guerrier n'étoit plus qu'un Citoyen honnête , & un père sensible & vertueux ; où le Citoyen devenu père , commençoit alors un nouveau cours d'éducation , une éducation expérimentale qu'il devoit transmettre un jour à son fils. Alors le père isolé dans le sein de sa famille , se devoit tout entier au soin de son enfant , réchauffoit dans ses embrassemens une ame foible , encore tiède , & parloit au cœur avant de développer l'esprit , lui donnoit un caractère & des principes , avant de lui donner des graces & du maintien. *Ne ments jamais* , mon fils ; c'étoit la première leçon :



*fais le bien ;* c'étoit là seconde. L'enfant étoit-il parvenu à l'âge où l'on commence à compter dans le monde , où la République qui nous a déjà apperçus , semble nous dire : Tes forces me sont nécessaires , hâtes-toi d'en faire à mon service un essai glorieux ; le père ajoutoit : Dans ce moment elle semble balancer son suffrage ; du premier pas que tu feras dépendra son estime ou son mépris. Tu ne fus point coupable en différant de la servir , mais tu perdis tes premières années ; & si tu en perdois d'autres..... la Patrie ne pardonne jamais. Mais ce temps n'étoit déjà plus.

Rosa ( c'est le nom de la mère de Laure ) avoit à peine donné le jour à Laure , qu'après cette première caresse que la nature soulagée d'un si doux fardeau , sollicite en dédommagement de plusieurs nuits de douleur , elle avoit été remise entre les mains d'une étrangère. Pourquoi cet éloignement cruel ? Qu'avoit fait la jeune Laure qui venoit de naître , pour être ainsi repoussée des bras maternels ? Sa mère étoit ce que

nous appellons aujourd'hui une jolie femme. Sa beauté étoit si délicate ! c'étoit une rose , un souffle pouvoit la flétrir : des veilles , le soin d'un enfant au maillot , mille sollicitudes eussent fané cette fleur de beauté , eussent brisé ses nerfs , plus frêles que ses cheveux , l'eussent éloignée d'un monde dont elle étoit adorée ; la pratique de ses devoirs enfin l'auroit enlevée à tous les plaisirs. Elle étoit donc cruelle afin d'être plus long-temps jolie. Son époux n'avoit point réclamé tous les droits que l'enfant qui vient de naître a sur sa mère ; il l'avoit vu s'éloigner du toit paternel sans inquiétude ; il ne pensoit plus à sa fille. Nous l'excuserons cependant : il n'estimoit point sa femme , il ne pouvoit plus l'aimer.

La mère de Laure étoit toujours environnée d'une troupe de jeunes Siennois , qui lui parloient sans cesse d'amour. La coquetterie , qui se glisse si aisément à la suite de l'amour , étoit entrée dans le cœur de la mère de Laure. *La coquetterie*, a dit un Auteur ancien , *est sœur jumelle du liber-*

*tinage.* Dona Rosa ( c'étoit son nom ) étoit devenue deux fois mère , ( de Laure & de Josepho ). Son époux deux fois l'avoit soupçonnée , & il repoussoit des enfans dont la naissance étoit suspecte. Il avoit gardé le silence , & n'avoit qu'augmenté son supplice ; il auroit voulu mettre entre ses enfans & lui des mers immenses ; il ne s'informoit jamais si l'on avoit des soins pour eux : peu lui importoit que leur éducation physique & morale fût négligée.

Une Paysanne des environs de Sienne , qu'on avoit acquise à vil prix , & que la misère forçoit à vendre le lait qu'elle devoit à son propre enfant , veilloit sur les jours de Laure avec cette négligence dont toutes les nourrices à gages sont coupables. Laure étoit soulevée sans tendresse dans ses bras , & allaitée sans amour ; mais le Ciel veilloit sur elle. La nature faisoit tous les frais , & lui préparoit en silence un corps robuste & une ame forte ; des alimens mal préparés se changeoient en suc nourriciers , & son estomac docile rejettoit sans effort tout ce qui pouvoit lui devenir nuisible.

Laure grandissoit , & prenoit les mœurs du Village. Ce n'étoient point des mœurs ingénues & pures. Des malheureux courbés sous le poids de la misère & des travaux , couverts de haillons , & qui rentroient le soir dans leurs cabanes , étoient les habitans de ce Village. Une soupe , du lard , un pain bien noir , étoient les uniques alimens qu'ils pussent se procurer , après des journées d'un travail pénible. La plainte , le découragement & le désespoir , entroient avec eux dans leurs habitations , & se couchoient avec eux dans des lits durs , auprès de leurs moitiés infortunées : les plus modérés baignoient de leurs larmes le sein desséché de leurs épouses. Les plus audacieux se permettoient des murmures. Le ciel & les hommes étoient accusés & maudits. L'indépendance , qui est une fille de la misère , qui brave tout , n'ayant plus rien à perdre , laissoit entendre parmi les ombres de la nuit , des menaces , des cris & le désespoir. Laure entendoit tout cela. Elle fut le plus souvent témoin de ces excès qu'on ne se permet que quand on ne veut plus rien

ménager : plus de pudeur , plus de mœurs , point de religion ; le fils menaçoit le père , le père maudissoit le fi's. Laure s'accoutuma à ce ton d'indépendance ; & le reste de sa vie , elle ne crut jamais devoir respecter son père , ni les devoirs de son sexe.

Elle fut retirée du Village ; il étoit trop tard. Elle avoit onze ans : les levains contagieux fermentoient déjà dans sa tête : déjà elle s'étoit tracé un plan de conduite & de résistance , qui devoit faire le désespoir de son père. Sa mère s'embarrassa peu de son éducation morale : Laure étoit jolie , il falloit l'embellir , la parer , la produire ; c'étoit là que se bornoient tous les desseins de sa mère. Son père étoit riche , & voulut lui donner un Précepteur qu'il ne choisit point , qu'il ne connoissoit point , dont on lui avoit légèrement répondu , & dont il ne se proposoit point d'observer la conduite, Il n'avoit exigé de lui qu'une seule chose ; & voici le discours qu'il lui adressa. » Vous voyez la conduite de Dona Rosa ! Elle fait la honte & le tourment de son mari. Ses

vices sont le fruit de l'éducation efféminée qu'elle a reçue : une coquette veilla sur sa première enfance : le premier mot que Rosa balbutia , fut le mot *io amo*. Le premier sentiment qu'elle connut fut l'amour. Tout ce qu'elle voyoit , lui peignoit l'amour : encore , si la mère de Rosa avoit aimé , & si nourrissant par son exemple un feu qui fait toujours le bonheur des deux êtres , elle lui eût appris à sentir , à modérer ses desirs , & à se respecter ! mais que Rosa reçut bien d'autres leçons ! Sa mère avoit toujours le nom d'amour dans la bouche , elle ne l'eut jamais dans le cœur. Cependant elle se croyoit sensible , on la croyoit telle , parce qu'elle se disoit telle ; environnée d'un cercle de femmes aussi fausses & aussi froides qu'elle , la mère de Rosa avoit été choisie pour communiquer le mouvement à ce qui l'entouroit ; le premier soupir qu'elle pouffoit , ou le premier mot qu'elle prononçoit , donnoit le ton pendant toute la journée , à la conversation. Le langage *sentimenté* , n'étoit coupé que par quelque traits

traits d'épigrammes, ou par quelques piquantes condoléances sur les amis absens. Les jeunes gens, ceux-là à qui la société n'a point encore montré la place qu'ils doivent occuper, & qui encore en l'air, veulent, au défaut des qualités essentielles, & d'une bonne culture, avoir de l'esprit, de l'agrément, & se remplissent la tête de toutes ces prévenances qui flattent les femmes; les jeunes gens venoient former leur éducation auprès de la mère de Dona Rosa. Sa fille étoit avec elle; sa fille avoit plus de quinze ans: à cet âge, il n'y a plus d'énigmes; le cœur parle, il devine tout. Rosa devint l'objet secret des adorations de tous les amans dont sa mère recevoit les hommages publics. J'étois de ce nombre, j'eus le malheur de l'aimer véritablement, j'eus le malheur plus grand encore d'être aimé, d'être préféré, & d'épouser Dona Rosa. Je ne vous ferai point un long récit de tous les tourmens que j'ai souffert depuis que je suis devenu l'époux infortuné de Dona Rosa. Une coquette est le fléau d'un homme sensible & honnête.

Une coquette a toujours le serment sur les lèvres & le parjure dans le cœur. Elle a cent fois enchaîné ma colère par des caresses qui ne lui coûtoient rien. Les pleurs, ces témoignages si parlans & si vrais, de l'ame agitée & attendrie ; les pleurs couloient de ses yeux à volonté. J'avois la bonne-foi de mêler mes larmes aux siennes, de la consoler ; & dans son ame, elle sourioit à la victime qui baisoit sa main. J'ai été informé de sa conduite, car les amans des coquettes mettent si peu de prix à des faveurs communes, qu'ils les affichent sans pudeur : d'ailleurs, avec l'air d'être attachées l'une à l'autre, les femmes coquettes se détestent intérieurement, s'observent sans cesse, & se font une guerre sourde & continuelle ; chacune d'elles promène dans un cercle, des yeux avides sur les demi-Dieux de ces brillans comités, &, semblable à l'épervier, fond sur une proie au premier signal ; & l'enlève, dût-il leur en coûter beaucoup plus qu'elles ne voudroient donner. C'est dans ce monde, c'est dans ces méprisables liaisons, où l'ame se dé-



grade , où le caractère se décompose , où la santé se ruine , où on se réduit sans s'en appercevoir aux fonctions régulières de ces automates ; où l'on est le lendemain ce qu'on fut la veille , sans avoir rien appris , ni perdu , n'ayant le cœur enflé que de vapeurs , & la tête remplie que d'un propos courant qui ne signifie bientôt plus rien , ennuye à la longue ceux qui le connoissent bien , & ne trompe pendant de courts instans , que des cœurs sans expérience : c'est dans ce monde que ma femme a vécu. Voilà son histoire en raccourci , & la peinture de l'abandon qu'elle éprouve. Elle n'a plus d'amans , elle n'a plus d'époux. Elle est déjà dévouée au ridicule , auquel n'échappent jamais ces femmes qui survivent à leurs beaux jours , & qui veulent prolonger leur brillante & passagère existence , en jouant un rôle bien différent de celui qu'elles ont joué. Il est naturel aux hommes de poursuivre une beauté fière qui s'éloigne : la pudeur veut être surmontée : la décence & l'amour sont d'accord avec nos projets : mais une femme qui , déjà célèbre.... , déjà

jugée....., laissée....., qui a perdu cette fraîcheur qu'on adore , & chez laquelle on ne retrouve plus cette fleur de sentiment qu'on a tant de plaisir à respirer....., ce seroit un ridicule , une folie..... Elle court après le plaisir ; rencontre en son chemin la honte , & le mépris l'attend au terme de sa course. Voilà le châtiment que Rosa a reçu. Elle n'a cependant pas quarante ans encore. Mais elle est si courte , cette carrière de fleurs sur laquelle marche d'un pied léger une jolie femme ! Comme tout se fane promptement autour d'elle ! Les graces du bel âge s'envolent bien vite ; ces graces enfantines & touchantes disparaissent , malheur à celles qui n'en ont pas perdu le souvenir. A quarante ans une coquette est déjà beaucoup trop vieille : comme elle a commencé de bonne heure , sa retraite en doit être plus prompte. Trop de célébrité nuit aux femmes. On se lasse de les entendre nommer , & on ne leur pardonne pas d'être citées au-delà de la règle commune. Le monde qui entoure une coquette est un théâtre où l'on veut que les rôles soient

brillans & courts ; où l'on n'a *que des momens*, parce qu'on veut lancer sur la scène, des personnages frais, & intéressans par leur nouveauté. Voilà, encore une fois, Monsieur, des portraits fidèles. Je veux préserver Laure, de ces travers, de ces ridicules, & de ce tourbillon. Nourrissez son ame, son esprit, mais dépaysez-la ; apprenez-lui la langue des Grecs & des Latins, faites-lui connoître les peuples habitans des Antipodes ; qu'elle sache tout ce qui peut en faire une savante, une bégueule, une raisonneuse ; inspirez-lui la morgue du savoir entre mêlé de cette chimère qui berce tous les Artistes, que les Beaux-Arts sont divins, & que celui qui les cultive tient à coup sûr par plusieurs fils à la Divinité : dites-lui, si vous voulez, qu'un savant vole droit à l'immortalité, & que parmi les morts c'est un très-grand plaisir pour les ombres de savoir qu'on lit leurs productions. Si Laure a le bonheur d'avoir la manie d'être savante, la voilà sauvée : elle ennuyera, fera ennuyée ; elle se retranchera derrière un grand corps de bibliothèque, d'où elle défilera le

petit jargon , les petites manières , les airs , les façons , le bon ton , les mille & un rien , tous les caprices , & toutes les fantaisies du jour , d'approcher d'elle ; & en cas d'attaque elle saura dissiper les airs fixes , par l'alkali piquant de cent citations bien subtiles & bien fines ; elle parlera amour comme Ovide , qu'on n'entend plus ; elle sera toujours à mille lieues de son terroir ; si elle est trop pressée , elle se sauvera rapidement aux pieds d'une colonne hiéroglyphique d'Egypte ou de Phénicie , & laissera à terre ses brillans interlocuteurs qui se moqueront d'elle. Cela s'appellera ne savoir pas vivre avec son siècle. Elle en sera plus heureuse ; elle fera au moins de beaux rêves. Elle ne se plaindra de personne ; & si un jour son cœur l'oblige à fermer avec ennui un Platon , pour lire avec avidité Anacréon ou Sapho , alors elle aura déjà rencontré son aimable vainqueur. La science tempérant les élans de l'amour , & le soin de sa réputation venant à l'appui de la science , Laure ne sera vaincue ni par un sot , ni par un indiscret , ni avec bruit. Le

mystère conduira l'amour , ce sentiment n'aura que de courts momens de règne. Je lui pardonne d'avance une foiblesse. Maintenant , Monsieur , vous me connoissez assez ; conduisez-vous sur ce plan ; détruisez tant qu'il sera en vous les inspirations que Rosa donnera à sa fille ; faites germer dans son cœur & dans son esprit tous ces levains épars que je viens de vous montrer. Compentez sur ma reconnoissance. Le bonheur de ma fille sera votre ouvrage. La voici ; je vous laisse avec elle , vous pouvez commencer.

Il nous reste maintenant à faire connoître Felino (c'est le nom du Précepteur). Il étoit jeune encore ; né dans cette classe de Citoyens , limitrophe entre le Peuple & le Noble , il ne lui étoit permis ni de rougir , ni de s'énorgueillir de sa naissance ; il ne devoit être *quelque chose* que par ses talens , ses mœurs & son esprit. L'obscurité de l'extraction est plus favorable qu'on ne pense au progrès des études , & à tous les genres de culture de l'ame & de l'esprit. L'enfant du modeste Bourgeois ne connoît

que ses tranquilles parens, dont l'austérité le rebute, ne vit qu'avec ses compagnons d'étude qui entretiennent son émulation, essaye ses forces dans les jeux, & se délasse avec des livres, de l'ennui que lui donnent les livres classiques. Pas un moment n'est perdu pour lui ; & quand le moral n'y gagne pas, le physique se dédommage en silence. Felino s'étoit fortifié le corps & l'esprit ; à trente ans il étoit déjà très-avancé, & pouvoit se dire : C'en est assez, reposons-nous ; je fais beaucoup plus de choses que je n'en pourrai jamais mettre en usage.

La science communique à l'ame une certaine fierté qui ennoblit d'avance celui qui doit parler un jour à des Nations entières. Felino étoit fier, mais il n'étoit pas orgueilleux ; il s'étoit élevé insensiblement à une hauteur peu commune, d'où il planoit par la pensée sur tout ce qui l'entouroit. Toutes les distinctions de rang, de nom, toutes les dignités dispafoissoient devant lui ; il cherchoit l'homme sur le trône, sous de superbes cordons, le trouvoit, ne

l'aduloit jamais, l'estimoit quelquefois, & souvent le méprisoit. Le grand Seigneur ne devoit point attendre de lui des égards autres que ceux qu'un homme doit à un homme ; au contraire, plus il avoit reçu du hasard, plus Felino exigeoit de lui. Il n'auroit pas cru être téméraire d'adresser ses soupirs à une demoiselle de la plus haute qualité, de se venger d'un ennemi puissant ; & rien ne pouvoit l'empêcher de dire une vérité, telle dure qu'elle fût. Il étoit né avec une sensibilité exquise, & qu'on ne pouvoit comparer qu'à son extrême susceptibilité ; il ne portoit en lui que des moyens de bonheur, sa félicité dépendoit toujours d'un coup-d'œil, d'un propos, d'une distraction, ou des prévenances d'autrui. Le monde qui donne si peu, devoit lui préparer bien des momens de dégoût. Quand on veut vivre avec lui, il faut toujours l'excuser ; & l'homme le plus aimable est celui qui excuse tout. Felino n'étoit point cet homme-là, & Felino ne savoit point se passer du monde ; il y tranchoit, comme le buste de Sopho-

cle , parmi les bustes de Lopès de Vega & de Calderon , de Faydit & d'Arnaud.

Il pouvoit tenir le dez , & le lancer avec avantage sur une table entourée de personnages censés , de savans & de penseurs ; mais ces cercles sont rares. La journée a beaucoup d'heures qui marchent à vuide ; il y a si peu d'occasions où le Savant puisse le paroître , que Felino , qui ne se renfermoit plus volontiers dans son cabinet , pour causer avec des morts raisonnables & instruits , étoit souvent déplacé. Ce n'est pas que sa figure & sa taille fussent désagréables ; il étoit plutôt mieux que mal. Il avoit un front large & découvert , des yeux vifs , beaux & animés , caractères extérieurs du génie ; son visage , les inflexions de sa voix exprimoient tout , nuançoient tout , ses soupirs étoient même parlans.

Mais Felino n'avoit point appris à danser , n'avoit jamais appris à monter à cheval , n'avoit jamais tenu une raquette dans ses mains ; il avoit peu de souplesse dans tous ses mouvemens , & par conséquent



peu de graces. Les personnes qui l'avoient environné dans son adolescence ne lui avoient point formé un tact fin & léger ; il passoit pour le plus gauche de tous les hommes ; il étoit de la plus grande nullité dans un cercle de femmes & de petits-maîtres ; il n'entendoit rien au jargon du jour , jamais il n'y répondoit, ou bien c'étoit un contresens perpétuel. On l'avoit condamné à n'être jamais ce qu'on appelle *un homme à femmes*. On lui accorderoit tout , jusqu'au mérite d'être capable des plus grandes entreprises ; mais tout cela ne prouvoit rien. Les femmes avoient dit que Felino étoit un sot , & Felino devoit l'être toute sa vie. Poussant plus loin les conséquences , on avoit dit : Felino est savant , & Felino est un sot ; donc tous les Savans sont des fots. C'est ainsi qu'on raisonne tous les jours , à peu de chose près , & c'est ainsi que bien des Savans sont traités. Cette réputation , qui s'étoit répandue au loin , rassuroit le père de Laure. Felino , se disoit-il , n'a point l'art de séduire ; tant mieux , il déplaira à coup sûr à ma fille ,

& je n'aurai point à craindre ce qu'on craint de ses pareils. La mère de Laure détestoit Felino, & cela parce qu'il ne lui parloit jamais que raisonnablement, & que jamais il ne l'avoit complimentée sur sa beauté, ni sur sa parure : elle ne le voyoit jamais entrer dans son cabinet de toilette, sans dire : c'est bien dommage que ce garçon-là n'ait pas des yeux ! — Felino disoit à son tour : c'est bien dommage qu'une femme ne puisse être raisonnable à quarante ans. Que le Ciel a bien maltraité ce sexe charmant ! Toujours sentir, jamais penser, voilà son partage : un peu moins de graces, un peu plus de raison, & tout seroit bien. Il haussait les épaules par un mouvement de pitié.

Nous avons dit à-peu-près tout ce qu'étoit Felino en public : c'étoit un autre homme dans le tête-à-tête, quand il s'épanchoit avec l'amitié. Alors il étoit bien éloquent, alors on n'étoit plus tenté de dire, Felino est un sot. Il sentoit beaucoup, disoit bien ; disoit juste ; & jamais en cherchant la plaie de son ami, sa main ne s'égara

s'égara. Un coup-d'œil lui suffisoit pour deviner s'il falloit ou parler ou se taire. Loin de moi, s'écrioit-il, ces ames si communes qui font de l'amitié une école de pédantisme, où la férule, sans cesse levée sur un être foible, semble prendre plaisir, sous le masque du conseil, de lui retracer le tableau de ses foiblesses, de l'avilir à ses propres yeux vingt fois le jour, & d'exiger de lui des sacrifices au-dessus de ses forces. Felino avoit toujours un appareil doux à présenter sur la blessure de son ami. C'est alors qu'il craignoit de dire une vérité dure; c'est alors qu'il essayoit de retourner un cœur malade avec des instrumens souples & délicats. Felino étoit le meilleur des amis : on va voir s'il fut le meilleur des Amans : nous n'osons dire qu'il fut le plus vertueux de tous les hommes; l'amour en tout cas sera son excuse. Ah ! bannissons l'amour du monde, disoit un Philosophe, & voilà la République de Platon établie. Bannissez l'amour du monde, disoit un autre Philosophe, & les nœuds de la Société sont rompus. Qu'est-ce

donc que l'amour ? A-t-il tant d'empire sur nous ? Le vice & la vertu dépendent-ils de lui ? Question à résoudre.

Tranquille & sage, Felino auroit coulé des jours sereins entre l'estime publique & la confiante amitié : un peu de renommée, beaucoup de repos font le partage que les sciences procurent à tous leurs adeptes, & c'eût été le sien. Une Divinité sous laquelle plient tour-à-tour le plus fort & le plus foible, la nécessité, contraignit Felino à sortir de sa retraite ; & s'il ne vendit pas publiquement ses talens & son génie, il le mit du moins à la solde du Citoyen riche qui parut en avoir besoin ; ce qui n'étoit pas moins humiliant. Cependant, former des hommes à la Patrie, achever l'ouvrage d'un Dieu en perfectionnant l'être qu'il créa, le *duâiliser* & le préparer à passer comme tous les autres par la filière des devoirs, ce n'est point là une fonction humiliante ; dans les premiers siècles du monde, cet emploi auguste étoit confié à des vieillards respectables. Recueillir toute la morale & toute la science de son siècle,

accommoder l'une & l'autre au règne sous lequel on vit , & aux besoins de la Nation , ce travail pénible & utile semble ne pouvoir être conçu que par des têtes privilégiées , & exécuté que par des hommes choisis par le Gouvernement ; mais il n'est rien de tout cela. Sans doute un Gouvernement bien inspiré confieroit à des mains sages la direction de l'éducation nationale. A l'aide de cette police sacrée , il pourroit purger les générations futures des épidémies qui auroient infesté la race présente ; il pourroit se promettre des sujets utiles , & calculer d'avance à quoi seroient propres un jour tous les nouveaux-nés ; il pourroit entretenir comme un feu sacré une masse d'idées toujours subsistante , qui prévient cette variété dans les opinions , qui est le fléau des Etats , & infirme tôt ou tard les loix les plus anciennes.

Mais il n'y a point d'éducation nationale , l'éducation privée est abandonnée à des gagistes souvent trop jeunes pour avoir la moindre expérience du monde , souvent trop mal éduqués eux-mêmes pour

donner l'exemple & la leçon, le plus souvent pris dans la dernière classe des sujets, de laquelle sort rarement un Platon ou un Lycurgue.

Felino auroit mérité une distinction particulière, si l'amour n'avoit corrompu les leçons de la sagesse. Il lui arriva ce qui arrive à tous ses pareils. Ils sont hommes & foibles; ils combattent long-temps, & enfin échouent sur les écueils nombreux des *tête-à-tête*; le livre se ferme, les yeux s'ouvrent, la plume tombe des mains, la main en cherche une autre: malheur pour le maître & pour l'élève, si le cœur de la jeune écolière est de la partie! ils sont perdus sans ressource: plus de morale, plus de frein. Le crime est à côté de l'amour, le précipice est sous les fleurs, le remords chasse les plaisirs.

Ne soyons point plus austères qu'il ne faut: n'accusons point le Précepteur de céder à un penchant qui le maîtrise; accusons les parens imprudens qui exposent l'un & l'autre à un si grand danger. Si rien n'est plus rare que l'exercice journa-

lier des vertus , il est bien plus rare de rencontrer des ames assez fortes pour se sacrifier tous les jours : c'est le supplice de Sisiphe , un homme ne résiste pas longtemps , ou bien il n'est point né sensible , ou bien il est à plaindre , puisque les rayons si doux de la beauté ne pénètrent point jusqu'à son cœur.

Voir le matin , voir le soir , tantôt dans un négligé trop propice , tantôt sous une parure brillante , des charmes faits pour séduire ; entendre tantôt une voix cadencée qui donne une mélodie nouvelle aux accents de la tendresse , tantôt une voix douce & paisible qui promène lentement une pensée caressante , & parle amitié comme on la sent : sourire avec elle , chanter avec elle , la louer souvent , la gronder quelquefois ; quel sage peut y tenir ! si la jeune écolière est un peu coquette , si elle a formé le projet imprudent de tourner la tête à son maître ; si rien n'est aussi indocile qu'elle quand il s'agit de parler raison , & de si charmant quand on parle d'autres choses ; si déjà elle a arrangé dans sa tête le

plan de tout ce qu'elle veut être ; si elle a osé en laisser deviner une partie , que devient le Précepteur ? Laure étoit tout cela , & Felino ne tarda pas à ressembler à tous les Amans.

Le premier cri de l'amour est pour tous les êtres vivans un cri de plaisir : ce fut pour Felino un cri de douleur. Aimer , c'est acquitter une dette. La nature ne fit que nous confier un cœur ; il faut le rendre à la beauté , il faut en faire usage. Felino se fût applaudi d'aimer une autre que Laure. Il ne remercia point le Ciel , il devint rêveur ; l'espérance ne lui étoit point permise ; il devoit la repousser. Repousser l'espérance quand on aime , quand on est aimé ! Felino voulut , & ne put. On passe aisément d'une zone à une autre ; mais passe-t-on avec la même facilité de la tendresse à l'indifférence !

Que dire à Laure ! de quel ton lui parler ! rougir devant elle , trembler , soupirer , puis se taire. O Felino ! Felino , voilà ton partage. Son père ! mes devoirs ! voilà ce qu'il se répétoit sans cesse. Déjà des re-



mords, & il n'avoit pas encore parlé. Moi, à ses genoux, lui dire..... jamais..... Ce secret en sera-t-il toujours un? & mes yeux, & tout en moi ne me trahira-t-il pas? ... Plus de sommeil pour lui; les nuits étoient témoins de mille projets aussi-tôt détruits que formés. Le jour reparoissoit, il revoyoit Laure, & il ne pensoit plus à s'éloigner d'elle.

Laure aimoit Felino; elle avoit apperçu en lui tout ce que les femmes n'y avoient point voulu voir. Un homme d'esprit, (& ses pareils manquent rarement d'être aimables), un homme sensible & chaud, (& combien de défauts un bon cœur ne rachete-t-il pas)? D'ailleurs, Felino étoit auprès de Laure bien différent de ce qu'il étoit auprès des femmes, ou plutôt Laure & Felino se convenoient, & quand on se convient, on ne voit plus l'un dans l'autre que de belles qualités.

Déjà les leçons étoient changées. Ovide étoit devenu le manuel journalier; les plus riâtes fictions du plus brillant Poète de Rome étoient traduites, expliquées, com-

mentées. L'histoire des amours de ce Poète n'étoit point omise. Il aima, disoit Felino, il fut malheureux : l'exil.... un exil rigoureux.... Ah ! un sort pareil peut être un jour.... Puis il se taisoit ; & après un moment de silence, il reprenoit l'histoire de la naissance de Vénus. Il peignoit l'empressement de tous les Dieux descendus de l'Olympe, pour accourir sur le rivage où la Déesse venoit d'aborder ; à peine ils l'avoient aperçue, disoit-il, qu'ils l'aimèrent.

Vénus sortant du sein des mers ,  
 En naissant se vit adorée  
 Par tous les Dieux de l'Empirée ,  
 Par tous les Rois de l'Univers.

Il faisoit ensuite le long récit de tous les Temples qu'on avoit élevés à la Beauté. Par-tout, disoit-il, dans tous les coins de l'univers on lui rendit hommage. Le ciseau fut employé par-tout à lui élever des statues ; ici, la richesse les tailloit en marbre ; là, les Pâtres heureux les tailloient en bois : auprès des statues de la Beauté s'élevèrent

des statues à l'Amour. Ce Dieu dut aussi le jour à la Beauté : eh ! qui de nous n'a connu sa puissance ? Vous seule , aimable Laure , vous seule en qui nos yeux croient voir encore le modèle accompli de la Divinité de Chypre & de Paphos , vous seule ne connoissez ni le pouvoir de la beauté , ni les hommages de l'Amour. Un jour . . . oui , un jour , un nouveau Prométhée viendra animer votre cœur. Ce feu du Ciel , qui ennoblit l'espèce humaine , c'est l'Amour , & Prométhée ne fut qu'un Amant heureux , dont tous les siècles ont célébré la tendresse. Ce vautour qui semble le dévorer nuit & jour , ces chaînes qu'on dit qu'il a reçues sur le Mont Caucafé , ne sont qu'un emblème ingénieux de l'Amour. Eh ! qui de nous , dès qu'il aime , ne se sent retenu par d'invincibles chaînes ! qui de nous , en proie à mille desirs , à mille soupçons , ne se sent déchiré par un vautour ? Ces entrailles toujours déchirées & toujours renaissantes , c'est un cœur désespéré qui jure de ne plus aimer , & qui le lendemain aime avec plus d'ardeur encore.

Ces descriptions charmantes ne se faisoient point avec la même rapidité que nous les retraçons. Felino parloit de l'amour en Amant, & nous n'en parlons qu'en Historiens. Laure l'écoutoit ; son ame sembloit s'embraser, & son œil plus animé, son sein plus agité, sembloient marquer les gradations de l'amour. Laure ne vouloit plus expliquer qu'Ovide, parce qu'elle aimoit Felino. Le choix de nos lectures dépend souvent de la situation de notre ame. Les livres dont le style est tendre, les tableaux dont le ton est doux ; sont préférés par les ames sensibles & foibles : elle quittoit Felino plus tard, & revenoit à lui plutôt qu'à l'ordinaire. Elle n'avoit point dit à son Précepteur, je vous aime, elle n'avoit pas même annoncé du plaisir à être aimée... Mais malgré son silence, Felino étoit sans crainte : elle m'écoute, disoit-il, elle me cherche, donc elle m'aime. Jusques-là Laure avoit regardé d'un œil assez indifférent la parure de Felino. Ce n'étoit plus la même chose. Aujourd'hui, disoit-elle, vous n'êtes pas bien ; cette boucle ne

retombe pas assez sur l'oreille. Le lendemain, elle disoit, la couleur de cet habit ne vous va pas : une autre fois, vos dents ne sont pas assez blanches ; & de jour en jour, Felino corrigé d'un défaut, & instruit par le goût de Laure, prenoit un extérieur plus aimable. Il fut bientôt au niveau des plus charmans petits-mâtres de Sienne ; il conserva sur eux cette supériorité que donnent le génie & l'étude ; & il sentit qu'il pouvoit lutter, comme Hercule, contre ces nouveaux Pygmées que l'amour fait naître & jargonner. Une nuée de ces êtres du jour venoit bourdonner autour de Laure. C'étoient autant de rivaux que Felino pouvoit craindre ; il les brava tous. Ils étoient orgueilleux en raison de leur ignorance ; Felino étoit fier en raison de son savoir. Nous avons dit qu'il ne faisoit point de cas du nom & des dignités. Il alloit donc de pair avec tous ceux qui osoient lui disputer la préséance. La nature, disoit-il, ne connoît point de rang, l'amour encore moins, la science & la vertu n'en admettent point. Je suis hom-

me, & les hommes me doivent les égards que je leur dois : c'est à la beauté, c'est à Laure à m'assigner la place inférieure.

Ce n'étoit point Laure qui pouvoit penser à le rabaisser : elle l'élevoit au contraire toujours jusqu'à elle, ou plutôt elle descendoit jusqu'à lui. Felino souvent négligé dans le salon, ou à table, étoit condamné à faire des repas silencieux, ou à répondre à des questions parasites. Laure alors redoubloit de prévenances, l'interrogeoit, l'appelloit, lui sourioit, tournoit tous ses regards vers Felino, qui soutenoit ce rôle charmant avec autant de graces que de sensibilité. Aussi-tôt qu'elle pouvoit le rencontrer tête-à-tête, elle le dédommageoit d'un siècle de contrainte. Que la journée m'a paru longue, lui disoit-elle quelquefois ! On parle, on a beaucoup parlé ; qu'a-t-on dit ? rien. — Oh ! rien, disoit Felino, on se rapproche, on témoigne de la joie de se trouver ensemble, on croiroit que rien n'est plus vrai. — Oh ! il n'en est rien. — On se fait des confidences, on affiche l'amitié la plus tendre ; l'affiche est belle,

belle , mais la scène qui s'ouvre , est un tableau de perfidies , de noirceurs , de calomnies , ou tout au moins de médisances. Mon ami me livre gaîment au ridicule , marque avec un crayon noir des in conséquences légères , montre au doigt la moindre tache ; on ne voit que de ces amitiés-là. — Oui , on ne voit que de ces gens-là , des espions. — Oui , belle Laure , des espions. — Des yeux ! qui voient ce qui n'existe pas. — Qui devinent , qui... , Ah ! Laure , que ce sont d'étranges yeux pour l'amour. — On n'ose se regarder. — Les méchans ! il faut se contraindre devant eux. — Ils diroient. — Que ne diroient-ils pas ? — O jugez , mon cher Felino , si la journée ne paroît pas bien longue. — Très-longue ; c'est un poids énorme qu'un jour ainsi passé. — Felino tomboit aux genoux de Laure , prenoit sa main qu'il couvroit de baisers. — Mais quand la journée se termine si heureusement , répondez Laure , n'est-on pas bien dédommagé ? — Oui , répondoit-elle ; & Felino étoit transporté d'aise. Mais , lui disoit-

elle , savez-vous qu'il faut absolument nous tenir sur nos gardes. Si on nous entendoit , si on s'appercevoit ! vous seriez perdu.... je suis bien à plaindre.... Nous ne nous observons pas assez ; nous sommes trop souvent ensemble ; nous y sommes trop longtemps. Il faut avoir l'air de ne pas nous rechercher. Il faut que le hasard semble nous amener sur les pas l'un de l'autre. Je ne veux plus vous prévenir en public , je veux vous parler avec indifférence. Vous êtes trop libre devant Marianne. Nos Femmes-de-Chambre sont plutôt des surveillantes ; ce monde-là est tout œil , toute oreille , & toute bouche ; il voit tout , entend tout , répète tout ; une désespérante curiosité l'attire toujours sur nos pas ; on ne sauroit trop prendre de précautions avec sa Femme-de-Chambre ; le décri de bien des maitresses honnêtes est souvent parti de la bouche d'un Laquais ou d'une servante.

— Felino convenoit de la sagesse de ces réflexions ; mais, disoit-il , si vous allez me traiter avec froideur , je vais y perdre beaucoup , & on dira que cela n'est pas naturel ;



cette réserve paroîtra suspecte , je suis de la maison , un peu de familiarité nous est permise. Parce que vous craignez qu'on devine votre secret , vous supposez qu'on imaginera que vous en avez un. Croyez-vous que tous les yeux vont être ouverts sur nous ? Belle Laure , vous vous trompez , vous allez trop loin —. Laure ne demandoit pas mieux que de convenir d'un tort. C'est ainsi que finissoient la plupart de leurs journées.

Ils auroient sans doute pu jouir longtemps d'une tranquillité qui étoit due à leur tendresse , & à leurs vertus. Ils s'aimoient ; ils se trouvoient souvent seuls , mille desirs naissoient : la pudeur n'avoit jamais rougi de leur entretien. C'étoit l'amour le plus tendre & le plus pur : le plaisir d'être ensemble , de ne se voir que tous deux , de s'entendre , de se deviner ; ce plaisir qui ne suffit plus à nos jouissances , étoit tout ce que Laure & Felino demandoient au Ciel. Un baiser sur la main , une main pressée , & ils se séparoient contents l'un de l'autre.

L'envie ne dort point. La société a aussi ses vipères, & ses serpens. Le caractère de ceux-ci est d'empoisonner toutes les actions d'autrui. Condamnés à ne jamais voir comme les autres, ils trouvent toujours un prétexte plausible pour blâmer une démarche innocente ; la censure publique paroît leur avoir été confiée, de droit divin ; & les plus méprisables de tous les êtres, par leur conduite, se rendent les arbitres des réputations.

Laure & Felino avoient le malheur d'être connus d'une de ces vieilles vipères qu'une cruelle expérience & le mépris général n'avoient pu corriger : le sourire sur les lèvres, la perfidie dans le cœur ; tel étoit le vieux Sanion. Sans principes & sans mœurs, jamais il n'avoit approché dans sa jeunesse une femme, sans lui préparer un remord : la tromper, publier sa foiblesse, chançonner ses douleurs, ou sa vertu, telle avoit toujours été la tâche de Sanion ; & comme il n'avoit fréquenté des femmes que dans de coupables intentions, il ne pouvoit supposer qu'il existât entre un homme & une

femme des liaisons chastes, une amitié sans salaire. S'il n'avoit jamais respecté le secret de la timide Beauté qu'il séduisoit, il n'avoit pas été plus délicat à l'égard de ses amis. Jamais il ne s'abstint de grossir leurs défauts, ni de leur prêter des ridicules. Complimenteur éternel, officieux, caressant & plein d'esprit, Sanion alloit au-devant de tout le monde, & il n'y avoit personne qui avant d'avoir été trompé, n'accusât d'injustice le bruit public qui le deshonorait, & qui disoit à voix basse : *fermez votre porte à Sanion, si vous voulez vivre tranquille.* Mais qu'on se repentoit bientôt de n'avoir point ajouté foi au bruit public !

Laure & Felino avoient à redouter encore un autre personnage. Celui-ci étoit, ou se disoit ouvertement leur ami. Il n'en étoit que plus dangereux ; mais il nuisoit du moins sans vouloir nuire. Nous allons essayer d'esquisser son portrait.

Vanina avoit une humeur douce, & un caractère très-liant : il s'insinuoit avec tant d'adresse, il savoit si bien attaquer le côté

foible de ses amis , il revenoit si souvent à la charge , qu'à force d'importunités il arrachoit le secret qu'on ne vouloit point lui confier. Pour y parvenir , rien ne lui coûtoit : mille services rendus c'étoit trop peu. Il achetoit en un mot très-chèrement la confiance ; & ses amis , avant d'avoir rien fait pour lui , lui devoient beaucoup de reconnoissance. Vanina ne négligeoit aucune occasion d'être utile , ou plutôt il s'assuroit de loin un empire absolu sur ses amis , en les circonvenant d'une foule de gens qui étoient à sa disposition. On ne pouvoit être fâché contre lui , qu'on n'entendît aussi-tôt la voix de ses créatures s'élever en sa faveur. Personne ne pouffoit aussi loin que lui le talent d'obliger. Vouloit-on un Laquais ? Vanina connoissoit un excellent sujet : on prenoit un Laquais de sa main. Vouloit-on un Maçon ? Vanina présentoit aussi-tôt le plus habile Maçon de la Ville. Avoit-on besoin d'argent ? il mandoit le plus honnête des usuriers , ou prêteurs sur gages. Avoit-on une fille à marier ? il trouvoit un mari. Vanina sembloit avoir

un catalogue de tous les ouvriers, de tous les épouseurs, & de tous les Marchands qu'il prenoit, du soir au matin, & distribuoit à droite & à gauche. Malheureux dans ses choix, il se trompoit presque toujours, essuyoit des reproches piquans, il n'en revenoit pas moins à la charge, rien ne pouvoit le guérir de sa manie officieuse. Enfin Vanina une fois impatronisé dans une maison, devenoit le maître; il vouloit tout voir, tout savoir, tout fronder; on ne voyoit bien que par ses yeux, on ne pouvoit bien parler s'il n'avoit soufflé l'expression ou la pensée, & un ami nouveau ne pouvoit avoir les qualités requises, s'il n'avoit été présenté de sa main: on eût pu l'appeller le tiran de l'amitié.

Vanina n'étoit pas discret & croyoit l'être. Nous aurions mal saisi la nuance de ce défaut si nous en restions là. Vanina étoit très-discret envers les personnes avec lesquelles il n'avoit point de relation immédiate. Mais il ressembloit à ces personnes qu'on rencontre quelquefois, qui ont beaucoup d'amis, & qui honorant l'amitié plus

qu'il ne faut, établissent une communauté qui ne devrait pas exister, & vont déposer dans le sein de l'un, les secrets tirés du sein de l'autre. Vanina avoit un nombre considérable d'amis à qui il disoit tout, de sorte que rien n'étoit secret. Sans qu'il eût cru avoir commis la moindre indiscretion, il étoit coupable de mille infidélités. Achevons de peindre ce caractère singulier; le tableau peut servir de leçon à bien des gens, & faire la censure de beaucoup d'autres.

C'étoit toujours avec le ton du plus grand intérêt que Vanina étoit indiscret. Son ami qui vouloit le pénétrer, n'avoit qu'à lui dire : D'où venez-vous ? — Je viens, répondoit-il, de quitter Dorviane. — Dorviane ! il est honnête. — Oui, il a un cœur excellent, bon ami, rempli d'esprit, de science, un commerce sûr, je lui suis infiniment attaché ; c'est bien dommage qu'il soit si vain, qu'il ait des ridicules ; je le gronde du matin au soir, il m'écoute, il promet de se corriger ; leçon perdue, j'en suis au désespoir. — On dit qu'il vit mal avec sa femme, qu'il a des torts avec elle.

— Il ne faut point croire tout ce que l'on dit : cependant il est quelquefois trop exigeant. Je me suis apperçu qu'il mettoit de la dureté dans l'expression, dans les manières ; ce n'est pas que son cœur soit changé, c'est bien la plus belle ame ! — Ses affaires vont mal, on dit qu'il est aux expédiens. — Eh ! voilà le public ! toujours des bruits courans : il est réglé, sage, un ordre étonnant..... ; il est vrai qu'il a fait l'année passée une dépense un peu forte, il a la manie de bâtir & de planter, il ensevelit ses revenus dans la terre : mauvaise combinaison. C'est bien dommage, je lui suis infiniment attaché. — On se plaint de lui, ses amis l'accusent d'ingratitude. — Calomnie ! ce n'est pas que je n'aie quelquefois à me plaindre de lui : il a des distractions fréquentes, je l'ai vu hésiter à m'obliger : une fois j'ai été témoin d'un trait ; si je n'avois pas connu la bonté de son cœur, en vérité, je n'aurois sù que penser ; c'est dommage, je lui suis infiniment attaché. N'allez point répéter ceci, c'est un secret que je vous confie.

C'étoit de cette manière & avec cette tournure que Vanina , avec l'air de plaindre & d'aimer ses amis , faisoit de leurs vices ou de leurs défauts une censure amère & terrible : nos Lecteurs peuvent maintenant chercher dans le monde l'original de ce tableau ; ils l'y rencontreront. Il y a peu de cercles où l'on ne finisse par la satyre de l'ami absent , après avoir commencé par son éloge : cette manière marque la nuance qui distingue l'ami de l'ennemi. Le dernier commence par la satyre , se dispense de cette hypocrisie de langage , & par-là devient moins dangereux ; l'autre réalise ce proverbe très-ancien : *il n'est pire ennemi , qu'un ami indiscret*. Il fait beaucoup de mal , sans avoir l'intention d'en faire.

Plaignons Laure & Felino d'être tombés dans les mains de Sanion & de Vanina. Leur secret fut bientôt surpris & divulgué. Sanion , qui appelloit hautement Felino son ami , qui lui écrivoit les billets les plus tendres , ne manqua pas de parler de ses amours avec peu de ménagement , & de persiffler. Il choisit pour le théâtre de ses



plaisanteries une table nombreuse , où des convives , au hasard rassemblés , n'avoient aucun intérêt à défendre Felino , fourioient au persifflage , & retenoient le trait le plus faillant. On fut donc que Felino étoit aimé de Laure. L'amour de l'ordre sembloit animer Sanion. Que deviendrons-nous , disoit-il , si des valets prennent à tâche de séduire nos filles ? Quel abus monstrueux ! Les conditions vont être bouleversées ; la corruption deviendra générale. — On frémit , on fut indigné contre Felino ; on sortit de table , en se promettant bien d'avertir le père de Laure. Sanion , un moment après cette sortie , s'étoit empressé d'inviter Felino pour le lendemain , & il finissoit sa lettre de la sorte : » Venez-y , mon très-cher Felino , il ne peut y avoir de fête , » si mon ami ne vient occuper une place «.

Dans le même-temps , Vanina alloit faisant l'éloge de Laure , & finissant par déplorer son aveuglement qui la précipitoit dans les bras de Felino. C'est bien dommage , disoit-il , que son cœur brûle pour un objet si peu digne d'elle ; il louoit aussi

Felino ; c'est bien dommage , disoit-il ; qu'une malheureuse passion l'ait rendu aussi audacieux ! — Ces tristes réflexions répétées vingt fois par jour à vingt personnes différentes , circuloient , & dans la circulation prenoient un corps & une âpreté qu'elles n'avoient point eues dans la bouche de Vanina. C'étoit un canevas qu'il avoit laissé échapper , qu'on avoit ramassé , & que chacun brodoit & bigarroit à sa manière.

Les laquais qui , placés autour d'une table , derrière le siège de leurs maîtres , voient & entendent , & se permettent quelquefois de persiffler dans l'antichambre les mines ou les airs des petits-maîtres & des prudes , avoient entendu Sanion déclamer contre Felino. Ils n'avoient pas manqué d'ajouter des réflexions aux déclamations de Sanion ; ils les avoient faites à voix haute ; & déjà dans le logis de Laure , l'office , le vestibule , l'antichambre & la cuisine répétoient les propos de Sanion ; la femme-de-chambre en fut instruite avec tout le monde, Mademoiselle Mariane avoit servi  
plus

plus d'une maitresse à aventures , & ce service étoit tout gain. Elle recevoit des deux mains pour se taire , ne parloit pas moins , seulement croyoit être fort discrète , en recommandant le secret à toutes ses amies , qui , sous la même condition , confioient tout ce qu'elles venoient d'apprendre à leurs voisins ou à leurs voisines. Mademoiselle Mariane avoit eu la douleur d'être réduite à l'inaction auprès de la jeune Laure. Laure écrivoit peu , ou point du tout à Felino ; elle n'avoit pas connu le besoin des confidences : c'étoit un amour enfant qui se berce d'espérances , sourit au don d'une fleurette , n'a pour truchement que des regards bien tendres , & pour salaire , qu'un serre-main , ou un petit baiser sur le front. Laure dormoit d'un profond sommeil , soupiroit peu , ou si bas , que , quelque pénétration que Mademoiselle Mariane eût , il lui avoit été impossible de la prévenir , de lui parler , de venir à son secours. On connoît le langage de ses pareilles en tel cas. Eh quoi ! Mademoiselle , vous soupirez ! à votre âge c'est bien naturel ; j'étois étonnée

de ne vous avoir point entendue encore. Les soupirs sont les accens de l'ame. Heureuse celle dont l'ame a parlé : heureuse ! non ; car c'est quelquefois un malheur d'être sensible. Ma bonne Demoiselle , si je pouvois vous donner des conseils... — Et puis l'adroite femme-de-chambre pousse un soupir , se tait ; & puis la jeune personne parle , & puis voilà la femme-de-chambre devenue un agent nécessaire au bonheur des deux Amans. Laure n'avoit point fourni d'occasions à Mariane. Quelle étoit aise d'avoir appris à l'office que sa maitresse aimoit Felino , qu'on le trouvoit mauvais, qu'on en jasoit ! Quel vaste champ s'ouvroit devant elle ! Comme le Roman alloit s'allonger ! Le beau rôle pour une confidente avec une maitresse si jeune , si jeune , & un Amant d'une condition si inégale ! Quels beaux traités de morale , à droite & à gauche ! le père , l'amant , la maitresse , le monde ; à tous ces gens-là il faudra parler un langage différent. Jamais femme-de-chambre ne parut aussi contente que Mademoiselle Mariane.

Il étoit huit heures du soir quand elle apprit l'histoire des amours de sa maitresse ; jusqu'à dix heures le temps lui parut bien long : vingt fois elle entra dans le salon , & sous le prétexte de chercher tantôt une garniture , tantôt un falbala , elle s'approchoit de Laure , lui faisoit des signes , donnoit des coups-d'œil parlans. Laure n'entendoit point ce langage , & restoit en place. Enfin elle sonna , cette heure si long-temps attendue ; Laure se retira dans son appartement : elle ne disoit mot ; une tendre préoccupation la rendoit silencieuse. Là voilà assise devant une petite table courante ; sur ses genoux son sac à ouvrage ; elle fait du filet : c'est une bourse. Mademoiselle Mariane brûle de parler , ne fait par où commencer , pétille , met & remet ses deux mains dans les poches de son tablier , va , vient , s'affied , se relève. Qu'avez-vous , lui dit enfin Laure ? vous n'êtes pas comme tous les jours. Oh ! si fait , Mademoiselle ; c'est que.... si vous saviez. — Laure n'est pas curieuse , & se tait ; Mademoiselle Mariane est interdite. L'ouvrage

fatigue Laure, l'aiguille tombe de ses mains ; minuit étoit sonné, ses yeux se rappetissoient. — Il faut me deshabiller, Mademoiselle. — Voilà Mademoiselle Mariane qui ouvre les crochets, délasse le corset, & rend Laure dans ses premières formes ; car les corps, les baleines & les ceintures dégradent beaucoup les beautés réelles qu'on a reçues de la nature, pour en substituer de factices. Laure, au lieu de perdre, ne faisoit que gagner dans le négligé ; mais ce négligé étoit perdu pour elle : une jeune Demoiselle ne paroît jamais en public sans avoir pris dès le matin, devant une glace, sa robe & son maintien pour toute la journée. Une femme mariée, une coquette ont seules le privilége du négligé qu'elles savent si bien faire valoir. Mariane confidéroit Laure. — Eh mais, ma bonne, dit Laure, il semble... — Que voulez-vous, Mademoiselle, j'ai du plaisir à vous voir ; qu'un autre que moi en auroit davantage ! — Eh, qui donc ? — Belle finesse ! ne le devinez-vous pas ? — Laure rougit. — Oh ! bon Dieu, non. Je ne fais rien, moi ;

eh, quoi deviner? — Vous pensez donc que je vais croire qu'à dix-huit ans passés, votre cœur dort encore; cela est-il possible? Vous êtes dans le monde, vous allez, vous venez; il est temps de rencontrer.... Vous l'avez trouvé, j'en suis sûre. — Oh! mon Dieu, non. — Je parie; que je vous en fasse le portrait ressemblant. — Ah! je voudrais bien voir cela. Mais vous êtes charmante ce soir, ma bonne; tenez, asseyez-vous, causons. — Je ne demande pas mieux, Mademoiselle; mais on pourroit nous écouter: permettez que je prenne des précautions. Mademoiselle Mariane sort, & revient un instant après sur la pointe du pied. — Personne ne peut nous entendre, tout le monde est rentré, excepté Lafleur. — Qu'est-ce qu'il fait? — Il dort auprès du feu; il attend Monsieur votre frère, qui rentre si tard, si tard! — Il est dérangé, mon frère, à ce qu'on dit. — Il joue toutes les nuits. — Est-ce bien vrai? Le jeu a, dit-on, des suites si funestes! — Terribles, Mademoiselle; il faudroit en prévenir Monsieur votre père. — N'en faites

rien ; il est dur , mon père. Si mon frère mange son bien , n'aura-t-il pas le mien ? Je lui en ferai toujours le partage. Mais causons , ma bonne , le portrait ! — Eh bien , celui que vous aimez ? — Je n'aime pas , je vous l'ai dit. — Soit ; celui qui vous aime. — Encore une fois , personne ne m'aime ; je suis tranquille , *tranquille*. — Soit ; celui que je suppose. — Que vous supposez ! c'est bien dit. — Il est grand. — Grand. — D'une taille fine , & très-élancée. — Bien. — La jambe bien faite , le port noble , aisé , un coup de tête fier , & quelquefois doux ; de beaux yeux , ah ! oui , de beaux yeux , Mademoiselle. — Vous appuyez sur les yeux. — C'est que c'est-là qu'on voit toujours briller les étincelles du feu qui brûle dans l'ame , & quand les yeux sont éteints , dites l'ame est glacée. — Croyez-vous ? — Oui , Mademoiselle ; tenez , les vôtres , par exemple , disent beaucoup de choses , aussi votre ame... — Laissez mon ame & mes yeux ; vous me tourmentez. — Un son de voix qui persuade tout ce qu'il veut dire : souvent il n'a pas



parlé, mais il a soupiré, & la moitié de la persuasion s'opère presque d'elle-même. Jamais de sons discordans, toujours l'accent propre, toujours l'inflexion est d'un parfait accord avec la pensée, avec le sentiment : beaucoup d'esprit, & cependant encore plus de naturel : on sent qu'il parle avec esprit, & on sent encore mieux que cet esprit vient tout seul. Le moyen de ne pas aimer un homme qui a tant d'avantages réunit un bon cœur ! Une sensibilité ; il est ame par-tout, & il n'a pas trente ans. Il faut l'aimer, Mademoiselle. — Il faut l'aimer, répète aussi-tôt Laure, frappée de la ressemblance de ce portrait. — Mariane suivoit de l'œil sa maitresse ; elle la voyoit rougir, baisser les yeux, palpiter, palpiter, puis palpiter encore. — Je l'ai vu, reprit Mariane, au chevet du lit de sa maitresse ; elle étoit malade ; il étoit observé, il ne pouvoit rien dire. Eh bien, cette contrainte ne lui faisoit rien perdre : on devinoit, on sentoit tout ce qu'il n'osoit dire ; & puis faut-il toujours parler ? Il étoit toujours là ; il devinoit toujours à pro-

pos le remède & le moment ; il étoit cent fois plus malade qu'elle. Je l'ai entendu une fois dire dans le jardin , en se promenant : Tout mon sang , tout , moi ; qu'elle vive , qu'elle vive ; ma vie est attachée à la sienne : c'est fait de moi , c'en est fait , si elle.... Non , elle vivra. Elle vécut. Une heureuse convalescence vint calmer ses perplexités , & son visage étoit le thermomètre sûr du rétablissement de sa maitresse ; tous les degrés de santé étoient marqués sur son front par des rayons de joie ; il lui chantoit , une fois qu'il étoit aux pieds de son lit , ces vers bien simples qu'il venoit de faire pour elle :

Une cruelle maladie  
 Nous désole tous deux ;  
 Mais votre sort est plus heureux ,  
 Et je l'envie ,  
 Et je l'envie.  
 Vous aurez bientôt la santé ,  
 Mêmes appas , même gaîté ;  
 Et moi , Julie ,  
 Si vous ne m'aimez ,

Je ne guérirai jamais  
De ma maladie.

Laure fut retirée de sa préoccupation par cette chanson. Felino l'avoit faite pour elle. Son secret étoit donc connu. — Ma bonne, vous n'y pensez pas : cette chanson... qu'est-ce que cela veut dire ? Que prétendez-vous ? — Moi, rien, Mademoiselle ; c'est la chanson de l'homme charmant que je viens de vous peindre, qu'il a faite pour elle. — Qui, *elle* ? quel est *celui* ?..... Parlez donc, parlez donc. — Je n'ai plus rien à dire. — Mais si, si, vous dis-je. — Non, Mademoiselle, non. — Je connoissois déjà cette chanson. — Cela se peut ; les personnes aimables sont si recherchées, par conséquent si connues ! — Trêve de plaisanterie ; mais c'est Felino qui en est l'Auteur. — Je le crois aussi, Mademoiselle. — Et c'est de lui que vous vouliez me parler. — Mais... — Dites, dites donc. — Oui, Mademoiselle. — Et sur quelle apparence ? — Sur sa figure. J'ai des yeux, je m'y connois ; faut-il d'autres ap-

parences pour trouver un homme aimable ? — Mon Dieu , ce n'est pas cela ; vous feignez de ne pas m'entendre. Sur quelle apparence , je vous prie ? — Mademoiselle , puisque vous le voulez , cela est public. — Public , dites-vous ? Public , ajouta Laure d'une voix tremblante ; expliquez-vous. — Sanion le publie hautement , & vous blâme ; Vanina ne le dit qu'à ses amis , qui sont en grand nombre , & vous plaint. Aujourd'hui même il s'est tenu des propos à la table de Sanion. Ce méchant vieillard sans mœurs , sans caractère , c'est lui qui.... en vérité il lui sied bien. — Mais ma bonne , il n'y a pas un mot de vrai à tout cela. — Je le crois bien. — Vous le croyez ; tenez , je n'aime point la plaisanterie , parlez-moi de sang-froid. Comment faire pour arrêter ces bruits ? Si mon père en étoit instruit , voilà Felino renvoyé , moi dans un Couvent ; comment faire ? — Vous n'aimez pas Felino ? — Mon Dieu , non. — Rien de plus aisé que de vous éloigner de lui , que de l'éloigner de vous par beaucoup de réserve , & par des dehors très-froids. — Croyez-

vous que cela suffise ? — Oui ; on s'appercvra bientôt , même sur votre visage , qu'il n'en étoit rien. — Est-ce que cela se voit sur les traits du visage ? — Eh , oui , Mademoiselle ; l'amour ne peut pas se cacher , il se trahit toujours lui-même : mais vous n'aimez pas , & rien ne vous fera plus aisé que de ramener l'opinion sur votre compte. Si vous aimiez.... — Si j'aimois... — Vous seriez à plaindre. Que d'efforts pour l'éloigner , pour s'observer ! quel supplice ! — Ah ! oui , quel supplice ! je le conçois ; mais moi qui n'aime pas. — Et en disant ces paroles , elle pleuroit , sanglotoit. — Ma bonne , je vous remercie. — Et puis , comme par réflexion : — Qu'il y a de méchantes gens ! — Le monde en est rempli : des envieux , des esprits tracassiers. — Que je hais ce maudit vieillard ! me prendre , moi , pour sujet de ses calomnies , moi qui ne peux le lui rendre ; le méchant homme ! oh ! je m'observerai ; oh ! ma conduite démentira tous les bruits , ma bonne , je vous remercie. Il est tard , laissez-moi. — Vous n'allez pas m'en vouloir , Mademoiselle ?

— Mon Dieu, non, je vous le promets ; dites-moi toujours tout ce que vous aurez appris. — Je n'y manquerai pas. — Laure posoit ses bijoux à mesure sur sa toilette. Mariane prit une bague de moindre valeur que les autres. Oh ! Mademoiselle, vous portez cela. C'est une horreur ; du plus mauvais goût. Il faut troquer cela, ou le donner. — En disant cela, elle passoit la bague à son doigt. — Mais elle va à ravir, on diroit qu'elle est faite pour moi ; je suis tentée de la garder. — Eh bien gardez-la, ma bonne, je desirerois qu'elle fût plus riche ; laissez-moi, j'ai besoin de repos. Mariane baïsa la main de sa jeune maitresse en signe de reconnoissance. C'étoit le premier présent qu'elle recevoit de sa Laure ; sans cette nouvelle circonstancè, il eût été douteux qu'elle en eût jamais reçu ; & c'est ainsi que les valets s'emparent de l'ame souple & neuve de leurs maîtres, dès qu'ils ont des passions ou des vices.

Ce n'étoit pas le sommeil que Laure cherchoit, c'étoit la tranquillité. Elle en avoit besoin. La circonstance étoit critique.

que. D'une seule démarche alloit dépendre sa réputation. Un premier pas se fait en tremblant ; Laure trembloit. Elle étoit timide ; mais elle n'étoit point foible : tout en se raffermissant dans le dessein d'aimer Felino , elle faisoit des projets de sauver les apparences , & de tout braver si elle ne pouvoit venir à bout de concilier ses sentimens avec ce qu'elle devoit à l'opinion publique. Déjà elle avoit pesé ses devoirs envers son père ; déjà elle avoit apperçu la limite où le pouvoir paternel venoit échouer ; déjà son esprit la servant aussi bien que son cœur , lui avoit fourni des réponses à tous les argumens. Déjà elle avoit dit : l'homme est né libre ; il doit l'être quand il ne nuit point à ses semblables. Aimer ce n'est que remplir le vœu de la nature , de sottes convenances ont élevé des barrières , l'amour doit les renverser ; celui qui me plaît davantage est à coup sûr mon égal ; si je l'aime , il est au-dessus de moi , puisque de lui seul dépend mon bonheur ou ma joie. J'aimerai : je le dirai hautement à mon père

même, s'il veut abuser de son autorité. Auparavant j'usurai des ménagemens ordinaires, je tâterai mon cœur, on doit me savoir gré du sacrifice. Si un monde injuste & exigeant prétend davantage, il a de ce moment perdu tous ses droits sur moi. Je reprends ma liberté & j'en ferai usage. Laure passa la nuit au milieu de ces résolutions.

A son lever la porte fut fermée à Felino, il s'étoit présenté à l'heure ordinaire, il portoit toujours un Virgile dans sa main, ou des cartes de Géographie, c'étoit le prétexte & l'excuse de leurs longs entretiens. Une carte étoit ouverte sur une table, le compas étoit à côté : mais la main de Laure badinoit avec l'instrument, & les yeux de Felino avoient à parcourir des objets bien plus intéressans pour lui que les lignes & contre-lignes d'une mapemonde : il voyoit tout-à-la-fois l'univers entier dans les yeux de Laure ; la place qu'il occupoit auprès d'elle, étoit pour lui le point le plus délicieux du globe. La démonstration du système planétaire lui



échappoit, il avoit des astres plus puissans à consulter. Sous son habit il portoit toujours un bouquet. Il commençoit toujours par en faire hommage à la belle Laure, & cet hommage étoit suivi de celui de sa pensée, aussi fraîche & aussi pure que les fleurs qu'il présentoit.

Mariane le reçut dans l'antichambre de l'appartement de Laure : Mademoiselle, lui dit-elle, ne peut pas étudier ce matin, elle vous prie de l'excuser, si elle ne vous en dit pas elle-même les raisons. — Eh ! quelles sont ces raisons, demanda Felino ? — Mademoiselle ne se porte pas bien. — Elle est malade ? — Oui, Monsieur. — A-t-on appelé des secours ? — Non, Monsieur. — Il en faut, Mademoiselle, il en faut, je vais dans l'instant. — N'en faites rien, Monsieur, cela se passera. — J'ai moins, bien moins de sang froid que vous, je vais, dans un instant. — Encore une fois, Monsieur, n'en faites rien, il n'en est pas besoin, Mademoiselle a un de ces maux qui n'empêchent point d'aller, de causer.... un mal de femme enfin ; dans une heure il

n'y paroîtra plus. — Et je ne puis la voir?  
 — Non, Monsieur; l'étude de la Géographie est pénible, & rend malade. — Il ne fera pas question de leçon, que je la voye, que je sois rassuré par mes yeux. — Non, Monsieur; cela n'est point possible. — Mademoiselle n'a point fermé sa porte, cela n'est pas possible. — Très-possible, Monsieur. — A moi ! nommément à moi ! — A vous, Monsieur, nommément à vous. — Cet ordre m'étonne ; mais si vous lui disiez. — Tout a été prévu d'avance ; on m'avoit répondu sur votre obstination ; porte fermée. — Je fais aussi bien qu'un autre, combien les ordres de votre maitresse doivent être respectés, dites-lui qu'ils seront toujours sacrés pour moi. — Oui, Monsieur.

De dépit Felino s'éloigne avec précipitation ; un mouvement de fureur l'entraînoit, il descendit l'escalier sans voir personne, il courut le long d'une terrasse. Ces premiers mots lui échappèrent ; Laure ne m'aime plus ! Laure ne m'aime plus ! répétoit-il, en marchant à grands pas ! ces momens

étoient cruels ; il ne réfléchissoit point ; il n'avoit qu'un sentiment , celui du désespoir. Bientôt l'empreinte de la douleur eut altéré son visage ; Laure ne m'aime plus ! se répétoit-il.

Laure avoit écouté sa femme-de-chambre , elle avoit entendu Felino , elle avoit été tentée de révoquer l'ordre : aussitôt qu'elle l'avoit entendu s'éloigner , elle s'étoit approchée de la fenêtre , & derrière la gaze claire d'un rideau , elle suivoit de l'œil le malheureux dont elle soupçonnoit la douleur ; trois fois elle avoit porté sa main sur les glaces pour les entr'ouvrir , & se montrer. Mariane l'en avoit empêchée..... Ah ! si Felino avoit pu deviner : Laure ne m'aime plus , disoit-il , il auroit bientôt changé de langage. Elle m'adore , auroit-il répondu.

Dire qu'il formoit le projet de s'éloigner à son tour de Laure , ce seroit donner à Felino une ressemblance avec tous les amans du commun , qu'il n'avoit point. Ce projet n'entroit point dans sa tête , ou plutôt il n'en faisoit aucun. Aimer toute

la vie eût été l'unique qu'il eût pu former : mais en fait-on de pareils dans le désespoir. Quand tout échappe , quand on n'a plus qu'à mourir , quand la mort devient un bien.... J'en mourrai , s'écrioit-il , j'en mourrai ; il ne disoit pas , mourons , le dessein ne lui en étoit point venu. C'étoit l'ouvrage de la douleur ; & non celui d'une résolution prise avec fureur. Qu'il étoit à plaindre le malheureux Felino !

Eh ! qu'est-ce que l'Amour ? s'il fait tant de maux dans un instant. Ce sont les ravages de la foudre , incendies longs & terribles , qu'un éclair a allumés. Laure ne lui avoit point dit , je ne vous aime plus ; sa porte seulement fermée pour un jour ; cette porte que l'amour devoit tenir sans cesse ouverte , & de laquelle Felino n'étoit jamais sorti parjure , ni moins amoureux ; il avoit plu à Laure de la fermer , voilà un amant au désespoir ! Eh ! depuis quand un caprice feroit-il défendu à la beauté ! Eh ! quelle sera la marque de sa puissance , si la beauté ne peut nous éloigner , & nous rappeler à son gré ! O Fe-

lino, vous n'aviez pas vécu avec votre siècle, avec les femmes. Vous aviez rencontré un cœur neuf, & les résistances vous étoient inconnues. Oh ! si vous aviez été poussé par une étoile cruelle aux pieds d'une de ces femmes fausses qui ont tant de charmes, qu'on ne peut quitter, & qui ont tant de plaisir à nous tourmenter ! ô Felino, votre cœur eût été moins accessible à la douleur : vous auriez sçu que l'amant qu'on ne veut plus voir, n'est pas celui qu'on n'aime plus ; on regarde avec assurance celui-ci, & on craint de rencontrer l'autre. Encore une fois qu'est-ce que l'Amour ? Avec quelle rapidité prodigieuse il nous élève & nous précipite ? Un coup de baguette, & un desert est transformé en des jardins d'Armide ; & les jardins de l'Asie sont tout-à-coup métamorphosés en cavernes ténébreuses, où l'oiseau de la nuit vient confondre ses cris affreux avec nos gémissemens. En amour le précipice est sous le trône. Le berger devient Roi, le trône s'écroule, le Roi n'est qu'un malheureux qu'on ne connoît plus, dont la destinée est pareille à celle de

ces infortunés que la loi attache sur un banc de douleur, avec une chaîne qu'ils mordent, soulèvent, & ne peuvent rompre, & qui ne peuvent cacher la honte de leurs fers.

— Hier, disoit Felino, hier j'étois son égal ; elle m'aimoit : aujourd'hui , je ne suis plus rien ; elle ne m'aime plus. Hier je lui parlois ; c'étoit un langage si doux ! Elle alloit , elle venoit , j'allois , je venois ; c'étoit moi , c'étoit toi , c'étoit elle , c'étoit nous ; le plus tendre valoit mieux que l'autre ; nos rangs étoient écrits dans nos yeux , & un sourire élevoit l'un au-dessus de l'autre. Aujourd'hui , que lui dirai-je ? Devenu étranger , fais-je quelle langue il faut lui parler. Confondu dans la foule de ses amis , ou de ses frivoles connoissances , serai-je apperçu ; quel rôle vais-je jouer ? la voir , l'entendre , hélas ! ce n'est ni la voir , ni l'entendre. Ce n'est plus la même voix , ce n'est plus la même personne ; ce sera Mademoiselle par-tout ; elle n'étoit Laure qu'avec moi , qu'avec moi. Je n'étois Felino que pour elle ; elle va donc m'appeller Monsieur... si elle l'osoit ! ce seroit une injure

la plus grande... Ah ! Laure, il seroit bien vrai que vous ne m'aimeriez plus !

L'heure du dîner s'approchoit ; les convives s'avançoient sur la terrasse ; Sanion étoit parmi eux. Vanina marchoit à côté de lui. Sanion aperçut Felino , il étoit accoutumé de lire sur les physionomies ; il lut en gros caractères sur le front de Felino, l'excès de sa tristesse ; il le montra au doigt & se prit à rire. Vanina haussa les épaules, & fit un geste de pitié ; Sanion se permit des réflexions piquantes , Vanina plaignit Felino ; Sanion disoit , vous verrez qu'une Demoiselle de qualité ne pourra avoir des volontés , sans affliger un insolent de cette espèce ; ne devrait-il pas se souvenir du nombre des degrés qu'il a été obligé de monter pour arriver jusqu'à Laure ? Dans le même moment Felino passoit auprès de lui. Il l'appelle, lui serre la main : mon cher Ami, lui dit-il, vous êtes d'un triste à faire peur : vous vous trahissez vous même , mon Ami. Et à peine Felino'eut tourné le dos, que Vanina reprit : le faquin ! qu'un bon exemple seroit nécessaire ! Vanina prenoit

la défense de Felino & finissoit toujours par dire , c'est dommage que l'Amour l'ait rendu si audacieux. Felino alloit entrer dans le vestibule ; Laure en sortoit , elle étoit brillante de graces. Felino saisi , à cette vue , de joie & de peine , ne pouvoit s'exprimer. Laure sourioit , ce sourire fit sur l'ame de Felino , ce qu'un rayon de l'astre du jour fait sur la terre , après une journée d'orages ; il respiroit. Comme vous voilà fait , lui dit Laure ; vous êtes laid , je n'ose pas vous regarder. Allez réparer ce désordre. — Ah ! Laure , Laure , reconnoissez tout l'empire que vous avez sur moi ; un mot de vous , un seul mot , fera toujours mon bonheur , ou mon tourment. — J'en fais plus , j'en vois plus que vous ne pourriez m'en dire. J'ai à vous parler après le dîner , tâchez de venir m'attendre sous le berceau du Nord , je vous apprendrai bien des choses. Méfiez-vous de Sanion ; c'est un vieillard scélérat ; il vous caresse & vous déchire tout à la fois ; mais allez vous habiller ; allez donc , on nous observe , & Sanion ne manque pas de faire des commentaires à sa guise. O le méchant vieillard !



Un moment avoit remis le calme dans ce cœur agité. Il descendit bientôt couvert d'une modeste parure; l'éclat de sa personne ne parloit point de la dorure de son vêtement; sa tête, sa contenance, ennoblissoient l'ensemble, & lui donnoient un air de richesse & de luxe que son habit n'annonçoit pas; en un mot, l'habit ne faisoit point valoir l'homme. Il prit place à table, salua avec une douce fierté tout le monde; un coup-d'œil de Laure, lui dit : vous êtes bien, soyez tranquille & souriez à tout le monde. Felino entendit ce langage, & fut de la plus décente gaîté. Il n'étoit pas un de ceux qui étoient instruits de son amour pour Laure, qui ne dît : *Le hazard l'a bien mal servi ; il devoit naître l'égal de Laure.*

A peine on avoit desservi, que Felino se promenoit déjà sous le berceau du Nord. L'espérance l'y avoit amené : il sourioit d'avance à la pensée du bonheur dont il alloit jouir. Laure se fit attendre; il n'étoit pas décent qu'elle s'éclipsât aussi promptement que lui; qu'elle prît la même route. La

disparition d'un homme est légère , celle d'une jeune femme est marquante. Laure resta , attendit la nuit , prétexta un mal de tête , se fit conduire dans sa chambre , accepta le bras de Vanina , qui fut témoin des arrangemens qu'elle prenoit pour se coucher ; dès qu'il l'eut laissée en paix , elle descendit dans le jardin par un petit escalier , & accourut sous le berceau. Felino ne la voyoit point venir , il étoit nuit , mais le frottement de la soie , & son cœur lui annoncèrent Laure ; il vint au-devant d'elle. — C'est vous enfin , je désespérois de vous voir. — Cher Felino , qu'on est à plaindre , quand on a tant de surveillans à tromper ! — Eh ! que pouvez-vous craindre ? qui peut soupçonner le mystère de nos amours ? — Tout le monde. Sanion en plaisante , Vanina vous blâme ; dans ce moment peut-être mon père est instruit. Voilà le motif du rendez-vous que je vous ai donné. Aidez-moi de vos conseils ? Je n'ose m'arrêter sur le parti que nous devons prendre. C'est à vous , Felino à venir à mon secours , fixés mes irrésolutions. — Je vous entends , dit

dit Felino , & je vous obéirai. La fuite est le seul parti qui me convienne. Il est bien cruel ! je vous ai donc vue pour la dernière fois , chère Laure ? — Croyez-vous que je me sois proposé un si grand sacrifice ? Je vous verrai , mais ailleurs que chez mon père. En quittant la maison , qu'il vous oblige de quitter la Ville ? Qu'avez-vous à craindre de mon père , quand vous ne serez plus chez lui ? — Chère Laure , tout ce que j'ai à craindre , c'est une persécution dont vous serez la victime , cette idée me désespère. Vous souffrirez ; il faudra bien céder ; témoin malheureux de vos douleurs , & de votre changement forcé , je ne vivrai que pour sentir mille tourmens. — Avez vous oublié , Felino , que Laure a une ame fière ; elle donne aujourd'hui aux bien-séances tout ce qu'elle doit , en vous engageant à vous éloigner ; le monde n'est plus le Juge de mes sentimens ; ce qui se passe sous mes lambris silencieux , ne l'intéresse point ; sa Jurisprudence finit où s'élève le tribunal de la conscience. Je ne dois compte de mes sentimens qu'à moi, Voilà

ce que j'érépondrois à mon père , s'il abu-  
 soit de son autorité : mais peut-être allons-  
 nous trop loin ; ne hâtons pas l'instant de  
 notre séparation ; engagez seulement Sanion  
 à se taire : — Oui je le contraindrai au si-  
 lence , ce vieillard méprisable qui profane le  
 nom de l'amitié à chaque instant du jour ,  
 qui me caresse , pour que je me présente  
 devant lui sans défense , qui abusant des  
 droits inséparables du grand âge , prodigue  
 l'injure & le sarcasme : je le verrai , il se  
 taira... , puisse-t-il n'avoir pas envenimé  
 ses discours ; & puissent-ils avoir été écoutés  
 par des ames honnêtes & indulgentes ! Ah !  
 ils ne condamneront point l'amour que vous  
 m'avez inspiré ; ils diront , elle est plus que  
 jolie , elle est plus qu'aimable , il la voyoit  
 tous les jours ; il l'entendoit tous les jours...  
 O Laure ! le hasard qui m'a placé loin de  
 vous , voulut que je fusse éternellement à  
 vos pieds ! que cette place m'est chère !  
 vous adorer , belle Laure , est le premier  
 de mes vœux ; oui , tous les matins , à  
 peine ai-je ouvert mes yeux à la lumière ,  
 que je les arrête sur votre portrait , je le sa-

lue , & je lui dis : » image chérie de celle  
 » que j'adore , recevez l'hommage de ma  
 » première pensée. Recevez ce tendre hom-  
 » mage , ô vous qui me représentez si bien  
 » les traits de celle que j'aimerai toujours « .  
 Le soir je renouvelle le même langage , &  
 pendant la journée , vous savez si je passe  
 bien des momens sans vous dire , *Laure* ,  
*chère Laure*. O qui vous aimera jamais si  
 tendrement que moi ! — Personne , reprit  
 Laure , & je ne me soucie pas d'être aimée  
 de personne autre que vous. Mais il y a une  
 heure que nous sommes ensemble , il faut  
 nous séparer. — Felino soupira profondé-  
 ment. — Vous soupirez ? — Je regrette ce  
 tems où l'œil de l'envie encore fermé ,  
 ne promenoit pas sur notre conduite sa  
 cruelle lumière ; où ignorés , vous , re-  
 gardée comme un enfant , moi , comme un  
 homme sans conséquence , on ne se doutoit  
 pas que j'étois l'homme le plus tendre peut-  
 être , vous la plus dangereuse de toutes les  
 jeunes femmes. Heureuse ignorance ! jours  
 de bonheur ! c'est dans ce calme enchanté ,  
 que votre cœur , que le mien , s'ouvrirent

au plus doux des besoins, connurent le plus  
 doux des plaisirs. J'osai vous aimer : Eh ! je  
 vous devois ce premier hommage. Ah !  
 Laure, vous l'avez reçu, je crois vous voir  
 encore ; vous étiez un jeune bouton, l'a-  
 mour vous colora soudain de tout l'éclat  
 d'une fraîche rose. Je n'avois rien vu, rien  
 entendu jusques-là, de semblable à vous.  
 Aimable candeur ! charmante innocence !  
 ah ! vous savez si jamais j'ai voulu écarter  
 ce voile respectable de la pudeur, la pre-  
 mière parure de la beauté ! vous m'écoutiez,  
 vous rougissiez ; cette rougeur avoit mille  
 charmes pour moi. Eh ! pourquoi ne l'au-  
 rois-je point aimée ? Ah ! malheureux celui  
 dont l'amante ne fait plus rougir. Avons-  
 nous jamais recherché les berceaux épais ?  
 Avions-nous besoin d'un large feuillage pour  
 nous couvrir. L'innocence a-t-elle besoin  
 de se cacher ? Avons-nous jamais désiré  
 l'abri solitaire d'une ombre silencieuse ?  
 Nous avions des desirs, ils s'écouloient aussi  
 vite, & ils étoient aussi purs que l'eau qui  
 s'éloigne en roulant avec limpidité, de sa  
 source. J'étois plutôt votre ami ; car l'amitié

a toute la chaleur de l'amour , & plus généreuse que lui , refuse son salaire : dans ce sens-là , j'étois votre ami ; aujourd'hui , à la douleur que j'ai éprouvée , j'ai bien senti que j'étois le plus désolé des amans , sitôt qu'il falloit vous quitter.

Ils se séparèrent enfin. Felino ne ferma point l'œil de toute la nuit. De longues rêveries qui se succédoient , l'agitèrent sans relâche ; les projets se mêloient aux rêves ; mille craintes venoient le tourmenter. Que la couche d'un Amant malheureux est affreuse ! que la nuit lui paroît longue ! Sanion , le méchant Sanion revenoit à sa pensée : ce fut sa première visite du lendemain. Il ne prenoit point l'inutile peine de cacher son dépit sous un air léger , à la manière de ces Gladiateurs , qui , blessés & sanglans , affectoient de sourire en expirant. Qu'avez-vous , mon ami , lui dit Sanion , en lui tendant la main ? vous n'avez pas aujourd'hui cet air charmant d'hier , vous m'affligez. — Sanion , je ne fais point dissimuler ; je suis ulcéré. — Contre qui ? — Contre vous ? — Y pensez-vous mon

ami ? — Vous osez m'appeller votre ami ; mais j'oubliois que chez vous l'amitié fut toujours bannale , & que vous appelez du nom d'ami le premier venu. — Felino , pensez-vous à ce que vous me dites ? songez-vous à la différence d'âge , à la distance... — Ma modération vous prouve que je respecte vos cheveux blanchis ; autrement vous ne seriez déjà plus , ou vous m'auriez affranchi des liens d'une vie que vous avez empoisonnée. Quant à la distance des rangs , je la foule aux pieds , & depuis long-tems j'ai effacé les lignes imperceptibles qui séparent les conditions. Je vous crus pendant quelque tems mon égal ; aujourd'hui je vous place au dernier de tous les degrés , parce que l'homme avili par les vices est le dernier des hommes dans la Société. Vous m'avez trompé , vous m'avez frappé du fer le plus aigu ; la blessure est profonde ; je n'ai point de cicatrices à espérer ; la rage , le désespoir , la honte , tous les ennuis & tous les degouts sont entrés dans mon cœur par cette plaie. Ta main , barbare vieillard , c'est ta main qui l'a faite ! Tu te disois mon ami ; sur ma



joue cent fois tu reposas la tienne ; perfide ! sous ma main je croyois sentir ton cœur ; tu me trompois. Qu'avois-tu besoin de cette perfidie ? Si l'orgueil de ton nom, de tes emplois , te faisoit un devoir de t'éloigner de moi , pourquoi me cherchois-tu , moi qui n'accordai jamais rien à de frivoles distinctions ? Tai-je jamais encensé ? t'ai-je jamais parlé de tes ayeux ? ma bouche adulateurice a-t-elle prôné tes hauts faits & les leurs ? elle fut toujours muette. Je n'estimois que toi ; & tu paroissais m'aimer tel que j'étois. Puisque tu étois instruit du mystère de mes amours avec Laure , puisque tu te disois mon ami , que ne me prenois-tu un jour par le bras , & ne m'entraînois-tu dans un endroit écarté ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit : Jeune homme , tu cours à ta perte ? & si je n'avois point prêté l'oreille à tes conseils , alors pour te faire entendre , tu m'aurois dit : tu vas perdre Laure. A ces mots j'aurois frémi , je t'aurois répondu en versant des torrens de larmes. *Eh bien , que faut-il faire ?* Alors , usant de tous les droits que je t'aurois donné

sur moi , tu aurois pu prendre dans tes mains amies le fil de mes destinées , & diriger mes pas incertains. Je t'aurois pardonné ta cruauté ; & si jamais j'avois été tenté de te désobéir , pour m'arrêter , tu m'aurois dit : *insensé , tu vas perdre Laure !* Je serois revenu à toi , & à ce que le monde orgueilleux auroit appelé mes devoirs.

Quelle fut ta conduite ? celle d'un perfide ami. Tu me careffois ; un moment après m'avoir quitté , tu t'égayois aux dépens de ton ami , tu l'outrageois par des dénominations injurieuses ; tu le livrois à la pâture des méchans qui t'écoutoient. Tu sonnois le tocsin pour éveiller un père endormi , & l'envie qui sommeilloit. Quel motif a pu t'enhardir à me rendre le jouet de ta méchanceté ? Avois-tu en vue de défendre Laure ? Est-ce ainsi qu'un ami se comporte ? Tu lui devois , à titre d'ami , les mêmes égards qu'à moi ; tu lui devois des conseils , tu en devois peut-être à son père ; mais rien ne peut t'excuser d'avoir tiré le voile qui couvroit la conduite de Laure ; tu nous as trahis tous : elle te hait autant que

je te déteste ; son père te haïra un jour , & ce jour n'est pas loin. Peut-être il est tems encore de réparer une partie du mal que tu as fait ; peut-être le père de Laure n'est encore instruit de rien : ce rayon d'espérance a enchaîné ma colère , & m'a conduit vers toi ; puisqu'il t'en coûte si peu de louer ou de blâmer , de condamner & d'absoudre , Sanion , sois à mon égard une fois ce que tu fus toute ta vie , inconséquent & léger ; dis de moi autant de bien que tu en as dit de mal ; ne crains point de démentir ton propre témoignage ; dis que tu me connois assez pour jurer qu'il n'est pas possible qu'il existe entre Laure & moi une union autre qu'un rapport d'esprit & de sciences. Me le promets-tu ? — J'aurais eu trop de douleur , reprit Sanion , de perdre un ami comme toi , & l'estime d'un homme de bien : on m'a calomnié , je réparerai tout ; je vais de ce pas au-devant du père de Laure , & je saurai bien te rétablir dans son cœur , s'il est prévenu. — Je compte sur cette promesse ; tu dois me tenir parole. — Je la tiendrai. —

Songes , reprit Felino , combien ton rôle est bas ! à ton âge , au mien , quelle vengeance peut m'être permise ? aucune. Tu ressembles , Sanion , à un lâche ennemi qui se présente en duel couvert d'une cotte de mailles , & qui poursuit son brave adversaire qui n'est couvert que de son épée & de son bras : tu vas descendre dans la tombe ; veux-tu que je t'y précipite avec mépris. Sanion , rougis ; & si tu te souviens de tes ayeux , souviens-t-en pour leur ressembler. Encore une fois , je compte sur ta parole. — Tu peux y compter.

C'est ainsi , disoit Felino chemin faisant , quel'homme vertueux doit parler à l'homme dégradé. Le mépris fut la première vengeance , & pendant long-temps celle que l'homme de bien voulut tirer du méchant. Un abandon total , une désertion entière , punit plus le méchant que les transports du plus éclatant courroux , qu'on lui ôte son masque , il est assez puni. Laure , disoit-il , Laure n'a plus rien à craindre de Sanion.

Il accouroit pour la rassurer ; un mouvement de joie hâtoit sa marche , il s'élançoit dans l'appartement de Laure : foyez tranquille , lui cria-t-il. — Sortez , lui dit Laure avec un air d'effroi , sortez , montez dans votre chambre ; vous trouverez un billet de moi sur votre table , ce billet vous dira tout. Mon père sort d'ici. — Votre père ! mon malheur est certain. O Dieux ! — Felino , ne vous laissez point abattre par le chagrin. Que ne m'avez-vous entendu parler à mon père , je vous aurois donné une belle leçon de fermeté : mais sortez , il seroit dangereux pour vous & pour moi que mon père nous retrouvât ensemble.

Felino remonta dans son appartement. Une dévorante curiosité soutenoit ses forces & l'animoit. Que vais-je lire , s'écrioit-il ! un arrêt , un ordre terrible. Mais le regard de Laure n'étoit point courroucé. Je vous aurois donné , m'a-t-elle dit , une leçon de fermeté ; eh bien , du courage. Il prit le billet qu'il trouva sur la table. La précipitation avec laquelle il l'ouvrit , l'em-

pêcha de reconnoître l'écriture du père de Laure ; il lut :

*Vous êtes un monstre , Felino.* Quelle fut sa surprise & son faissement ! il croyoit lire un biller de Laure ; il laissa tomber la lettre , & tomba lui-même sur un siège. Que vais-je devenir , disoit-il amèrement ! quel va donc être mon destin ! Une nuit affreuse se présentoit devant lui. Où porter mes pas ? Oh ! qui étouffera les cris de ma tendresse & les cris de mes remords ? Oui , je suis un monstre , j'ai aimé la fille de celui qui m'avoit confié ce dépôt ; il devoit m'être sacré. Ciel ! ô Ciel qui m'entends , tu fais si je l'ai jamais profané ! Je l'aimois..... c'étoit aimer ton plus parfait ouvrage.... Je dus l'aimer..... De vaines conventions.... est-ce ma faute , si mon cœur osa les mépriser. Poursuivons : *Vous êtes un monstre , vous avez corrompu l'ame innocente de Laure.* Non , je ne l'ai point corrompue ; je permis qu'elle m'aimât ; je me laissai aimer , voilà tout mon crime ; & si je n'eus pas la vertu qui précipite une retraite , je ne fus que foible , sans en être plus

plus vicieux. *Rendez graces à des motifs d'humanité, si je vous laisse la fuite libre ; dans vingt-quatre heures il ne sera plus temps : vous savez la peine que la loi inflige à des suborneurs de votre espèce. Je vous livre au Magistrat chargé de veiller au maintien des bonnes mœurs. La mort, une mort infamante puniroit votre audace.*

Une loi très-rigoureuse en effet étoit portée contre les subornations & les mésalliances. Avant que le supplice du gibet fût connu , on noyoit ceux qui étoient convaincus de ces espèces de crimes. Felino croit déjà entrevoir l'échafaud , l'infamie , des supplices affreux.... Il se hâte d'enfermer dans un coffre ses hardes & ses livres , il appelle un des domestiques , à qui il le confie : Porte-le , dit-il , dans la plus prochaine hôtellerie , je te suis.

Il descend plusieurs marches , s'arrête soudain , les remonte , redescend encore , revient sur ses pas , & court vers l'appartement de Laure ; il retenoit son haleine pour n'être point entendu , il auroit désiré que la nuit la plus épaisse l'eût enve-

loppé. La porte en étoit fermée ; il se tient immobile , à demi-penché , l'œil attaché sur l'ouverture de la serrure , il ne voyoit rien ; il prête une oreille attentive , il n'entendoit rien ; il hasarde un long soupir , le soupir est perdu ; il ose l'appeller à voix très basse : Laure , dit-il , Laure , je pars , adieu , vis heureuse , adieu , moi , je vais mourir ; Laure , belle Laure , ne puis-je te voir une dernière fois ? Comme il achevoit de prononcer ce triste adieu , Laure entr'ouvroit sans bruit sa porte ; déjà leurs yeux s'étoient rencontrés. Dans ce moment si touchant & si pénible , le père de Laure paroît ; à cette vue , Laure referme sa porte avec violence ; Felino atterré , ne fait plus ce qu'il fait , ignore où il est , où il va , se précipite sur le père de Laure , recule avec effroi , court , tombe , se relève , & se trouve , après maint détours , enfin dans la rue ; il s'éloigne..... Il se souvient que Laure lui avoit dit qu'il trouveroit un billet d'elle sur sa table ; il veut r'avoir ce billet précieux , cet écrit consolateur ; il revient



sur ses pas..... Un criminel qui va exécuter le forfait qu'il a médité n'est pas plus tremblant que ne l'étoit Felino ; il ne marche pas , il se traîne avec effort le long du mur , il retient son haleine , il se retrouve dans sa chambre , il court vers la table. Quel objet s'offre à sa vue ! le père de Laure , qui entroit en même-temps que lui , & qui venoit fermer pour toujours cette chambre fatale. *Encore ici !* s'écrie-t-il d'une voix terrible. Felino ne l'a point entendu , il a vu le billet , il l'a saisi , le serre dans sa main , rien ne pourra me l'arracher , dit-il à son tour avec une voix plus menaçante encore , & il sort. Le domestique qui l'attendoit le conduit dans l'hôtellerie : il demande à être seul : on a pitié de lui , on s'éloigne ; il ouvre le billet de Laure , il lit :

» Je vous aime , Felino ; cet aveu que je  
 » vous fais dans ce moment critique , doit  
 » vous rassurer pour toujours. Abandonnez ,  
 » puisqu'une cruelle nécessité le veut , la  
 » maison de mon père ; mais ne vous éloignez de la Ville que quand il y aura du  
 » danger pour vous d'y rester. Je doute que

» mon père employe contre vous des voies  
 » de rigueur ; s'il y avoit recours , mon  
 » témoignage vous épargnera tous les châ-  
 » timens ; mais s'il vous parvient le moindre  
 » avis , éloignez-vous ; chargez un agent  
 » sûr de vos intérêts. Je saurai bien vous  
 » instruire de mon sort ; je saurai bien me  
 » mettre à l'abri du ressentiment paternel.  
 » Aimez-moi , Felino , autant que je vous  
 » aime ; j'ai besoin de me croire tendre-  
 » ment aimée : peu s'en faut que je ne suc-  
 » combe à la douleur que je sens en vous  
 » disant adieu ». Ce billet rendit un peu  
 de calme au malheureux Felino ; il demanda  
 quelques alimens légers , mangea peu , sou-  
 pira beaucoup , & s'endormit.

Il reposoit encore : tout-à-coup les ri-  
 deaux de son lit sont ouverts. Felino s'é-  
 veille en sursaut. Un inconnu se présente  
 à lui. — Je vois bien , s'écrie Felino ,  
 quel est le sort qu'on m'apprête : sommeil  
 fatal qui m'expose à être livré sans défense  
 à des mains ennemies ! que voulez-vous  
 de moi , Monsieur ? — Vous sauver , ré-  
 pond l'inconnu ; Laure craignant le ressen-

timent de son père , étant instruite qu'il projettoit de l'enfermer dans un couvent , est venue se présenter au Magistrat , & a déposé au Greffe de notre Tribunal une déclaration de grossesse. Cette déclaration l'a affranchie de l'autorité paternelle. Elle est sous la sauve-garde des faisceaux consulaires ; mais il faut une victime à la loi. Le Magistrat la cherchoit envain , le père de Laure accourt furieux , & vous nomme ; il jure sur le livre saint que vous êtes le seul coupable. Pendant que le Juge se préparoit à lancer un décret contre vous , je suis accouru ; sauvez vous , Monsieur , vous n'avez pas un moment à perdre : je veillerai sur tous vos efforts. — Felino se lève en hâte , il oublie dans son trouble extrême de remercier l'honnête inconnu , s'habille à moitié , prend sa bourse & s'éloigne. Un bois n'étoit pas éloigné de l'hôtellerie , bois épais , il y pénètre , se perd dans ses longues sinuosités , cherche les épaisseurs les plus obscures , respire à peine , & ne fait quelle va être enfin sa destinée ; il s'affied sur les larges racines

d'un chêne noirci par cent hivers, & pleure; les forces lui manquent, il s'étend sur la feuille éparse, & sous sa main il sent un corps qui plie & cède à sa pésanteur; il la retire épouvanté, écarte le feuillage, & voit un cadavre ensanglanté, le sang paroïssoit se figer à peine sur vingt blessures entr'ouvertes : un couteau étoit auprès. Felino se relève, recule.... revient sur ses pas....; du moins il ne vit plus, dit-il, il ne souffre plus : & moi....; il prend le couteau...; qui m'empêche de trouver une sépulture à côté de ce corps inanimé ! On me poursuit... , un supplice deshonorant... Dans ce moment il entend marcher, il écoute..... C'étoient des Sbirres qui cherchoient l'assassin ; un d'eux monte sur un arbre, apperçoit Felino, & crie ; nous tenons le meurtrier, il est auprès de sa victime, courons... Felino tremble & frémit : Moi, être soupçonné d'assassinat ! être mené garoté ! ô Dieu ! grand Dieu ! viens à mon aide. — Il court ; mais ignorant la route, il s'égare dans cent détours, revient au même endroit d'où il est parti, & s'en-

fonce dans les taillis ; il sort déchiré , son visage est couvert de sang , son habit est en lambeaux , ses cheveux sont épars : un lac qui alloit se perdre dans la mer se présente à ses yeux ; il n'avoit plus d'autre ressource que de s'y précipiter. Les Sbirres étoient près de l'atteindre.... Je ne peux leur échapper , mourons..... Laure , ma chère Laure , reçois mon dernier soupir. Il se précipite dans le lac ; l'onde tourbillonne & bruit autour de sa tête , il disparoit. La surface du lac redevient tranquille : les Sbirres , après avoir attendu en vain qu'il reparût , dressent un procès-verbal , & retournent sur leurs pas.

Voilà Felino chargé d'un nouveau crime. Laure n'en croit rien & donne des larmes à sa mort. Le bruit s'en répand dans Sienne ; on le plaint ; ses cendres trouvent des défenseurs , même parmi ceux qui auroient été ses délateurs pendant sa vie. Une autre accusation chargea une seconde fois sa mémoire.

Nous avons dit que Laure avoit un frère , nommé Josepho ; Mariane avoit annoncé

Josepho comme un homme dérangé , un  
 joueur. Le jeu , ce délassément qu'un  
 monde oisif invoque , même au milieu  
 de ses bruyantes assemblées , dans les  
 fêtes , jusques parmi les plus riantes  
 orgies ; le jeu où l'on voit dans un  
 instant sur le front des convives , l'em-  
 preinte d'une sordide cupidité , mène in-  
 sensiblement aux plus grands écarts. C'est  
 une passion aveugle que l'intérêt conduit :  
 dans son enfance , elle nous semble étran-  
 gère ; bientôt elle se naturalise avec nos  
 penchans , & finit par les maîtriser tous.  
 On avoit dix défauts , on n'a plus qu'un  
 vice ; on est joueur ; ce mot dit tout , ce  
 mot comprend aussi tous les genres d'éga-  
 rement : un joueur ose tout , est soup-  
 çonné , & capable de tout. S'il se trouve  
 parmi des scélérats , & qu'un forfait soit  
 commis en sa présence , c'est sur lui d'a-  
 bord qu'on jette les yeux ; c'est sur lui  
 particulièrement qu'une police sage & ac-  
 tive veille sans relâche : elle suit tous ses  
 pas ; quelque part qu'il aille , il a un gar-  
 dien invisible qui l'observe. A la moindre

basseffe , le Magistrat , père né des citoyens & le gardien de l'honneur des familles , retranche du nombre des êtres libres , l'être avili qui court à l'échafaud , & le condamne à baigner dans des fers indissolubles , son pain de ses larmes.

Josepho abandonné à cette odieuse frénésie , passoit ses journées dans d'infâmes brelans , & ne rougissoit point de s'associer aux plus vils de tous les êtres : il jouoit , & perdoit , parce qu'il étoit encore honnête : on est dupe tant qu'il reste dans l'ame quelque pudeur. Josepho venoit de perdre tout son argent , & cette perte l'animant au jeu , il perdit sur sa parole , mille louis ; le terme n'étoit pas long : c'étoit aussi-tôt après la partie qu'il devoit payer. Point d'accommodement à espérer , pas la moindre proposition à faire : par une singularité bien étrange , il y a du déshonneur à différer le payement d'une dette du jeu. Celui qui avoit gagné , étoit un jeune Officier dont le semestre venoit d'expirer , qui devoit partir le lendemain à la pointe du jour ; & qui pour se procurer des momens agréables

dans sa garnison , étoit venu risquer au jeu une somme médiocre , dont la perte lui importoit peu , & qu'il pouvoit quadrupler , comme il fit. La partie finie , il somma Josepho de sa parole. » Je suis prêt , Monsieur , à la tenir. Dans une heure , je suis » ici. Je suis connu , on vous répondra de moi. » — L'Officier tire sa montre : « il » est minuit , dit-il , j'attendrai jusqu'à » deux heures : ou j'irai vous chercher , » je pars à quatre. — Je vous épargnerai » le premier soin. «

Josepho n'avoit pas la moindre ressource. Il avoit comme tous les joueurs , épuisé la bourse de ses amis , après avoir vuïdé la sienne. Il falloit cependant de l'or. Mille louis ! c'étoit pour lui une somme immense. Jamais , jamais , disoit-il , je ne dégagerai ma parole. Quelle honte ! plutôt la mort ! ce châtiment ne me manqueroit pas ; un Officier jeune , emporté... , il descendroit pour me trouver , jusques dans le centre de la terre. Il faut payer. — Son esprit , en moins de vingt minutes , avoit fait bien du chemin ; & s'étoit arrêté sur



toutes les possibilités. Enfin , Josepho se rappella que son père avoit reçu une bien plus grande somme depuis quinze jours ; que son père n'étoit point au logis.... Il respire , il ose s'applaudir un moment de son dessein , mais les remords le bourreloient , & déjà une craye blanche sembloit avoir sillonné tous les traits de son visage. Il apperçoit la maison paternelle ; il tremble , il craint d'en approcher ; il sent qu'il va la déshonorer par un crime ; il pose sa clef dans la serrure ; le pêne obéit sans bruit , il entre & referme la porte sur lui. Lasseur ( son laquais , ) étoit descendu , & l'éclairoit avec un lanterne sourde. — Mon père est il revenu ? dit Josepho. — Non Monsieur. — Eh ! que fait ma mère ? — Monsieur elle dort. — Dans quel appartement ? — Dans le pavillon qui est au bout du Jardin. — Tant mieux. — Mais Monsieur comme vous voilà fait ? Vous avez perdu ? — Oui. — Combien ? — Beaucoup d'argent. — Encore ? — Mille louis sur ma parole. — Sur votre parole ? Quand faut-il payer ? — A l'heure même. — Eh ! mais ,

Monsieur , où les prendre ? — Je fais bien  
 où , si tu veux me servir , être discret : il  
 faut bien que tu me jures une discrétion à  
 toute épreuve , dit-il avec un ton de fu-  
 reur , & en tirant un poignard. L'as-  
 sieur promets-moi de me servir , quelque chose  
 que je t'ordonne , fût-ce un crime , ou tu  
 es mort. — Un crime Monsieur , un crime !  
 Ah ! mon maître , qu'allons-nous deve-  
 nir ? — J'ai donné ma parole. Il faut la  
 dégager. — Par un crime ? — L'honneur  
 le veut. — L'honneur demande-t-il un  
 crime ? — Mon père a dans son coffre la  
 somme dont j'ai besoin , prends ce flam-  
 beau , suis moi. — Monsieur qu'exigez-  
 vous de moi ? vous me perdez , vous vous  
 perdez ? — Marche , l'or de mon père  
 m'appartient comme à lui ; ce sera une  
 avance qu'il m'aura faite. — Mais ce vol  
 va se découvrir , Monsieur votre père va  
 accuser tout le monde. Tous ses gens seront  
 soupçonnés , emprisonnés , interrogés ;  
 voyez tous ces innocens accusés , maltraités ,  
 dégradés : eh ! qui fait si des ven-  
 geances particulières , si des vieilles haines  
 n'altéreront

n'altéreront pas les témoignages de quelques-uns de nous , & si le Juge trompé par de faux indices , n'enverra pas l'innocent au gibet... ! Ce tableau , Monsieur , ne vous épouvante point... ! Il est donc vrai que l'ame d'un Joueur est la plus scélérate & la plus dure de toutes les ames. — Je te pardonne tout , accable-moi de ton mépris , tu le peux. Mais , il me vient une idée , Felino est mort. Oui , Monsieur , c'étoit un homme de bien , lui. — Je le sçais ; il s'est noyé. — Hélas ! oui. — En a-t-on des nouvelles sûres ? — Le procès-verbal des Sbirres. — Eh bien ! c'est lui que nous accuserons du vol ? — Eh ! quoi , Monsieur , pas même du respect pour les cendres respectables d'un homme de bien ! vous voulez qu'un Huissier aille déposer sur son tombeau un arrêt qui flétrira sa mémoire ; vous voulez qu'un bourreau descende dans sa tombe , en retire ses cendres , & les disperse au gré des vents ! — C'est le moindre de tous les malheurs. Felino n'est plus ; que lui importe qu'on respecte ou maudisse son nom. Puisqu'il faut dénon-

cer un coupable , ne vaut-il pas mieux que ce soit celui qui n'a plus rien à craindre de la rigueur des loix ? — Lafleur suivoit à regret Josepho , & l'un & l'autre ressembloient à deux voleurs qui craignent d'être découverts. Le courage manqua plus d'une fois à Josepho à la vue du coffre : le silence de la nuit faisoit retentir les coups de marteau ; à chaque coup Josepho s'arrêtoit pour écouter si on n'accouroit point ; Lafleur tenoit le flambeau qui vacilloit dans sa main tremblante ; ses genoux fléchissoient sous lui. Enfin la serrure fut désemparée , le coffre fut ouvert ; Josepho prit dans ses bras les mille louis , referma le coffre du mieux qu'il put , & ne s'embarassa plus des suites du vol. Le secret, dit-il à Lafleur, le secret. — Eh ! Monsieur, vous m'avez rendu votre complice , que pouvez-vous craindre de moi ? Que ne suis-je mort , disoit-il en pleurant , avant ce jour , je serois mort honnête homme : hélas ! je ne le suis plus. Non , Monsieur, je ne le suis plus. — Josepho ferma l'oreille à ses plaintes , courut dégager sa parole ; Lafleur se jetta

sur son lit, & passa une nuit cruelle.

Les deux heures étoient près d'expirer quand Josepho entra dans la salle du jeu, son chapeau rempli d'or : tenez Monsieur, dit-il à l'Officier, voilà les mille louis ; ils me coûtent plus cher que vous ne pensez. L'Officier reçut la somme avec un air ricaneur, & se retira en faisant une légère inclination de tête. — Josepho jetta sur ses traces un long & douloureux regard ; il sembloit que l'Officier lui avoit tout ravi jusqu'à l'espérance de redevenir homme de bien. Il se vit au même instant entouré d'une foule de Joueurs ; & comme tout a un code & des commentaires, on trouva que Josepho avoit strictement observé le code du jeu, & qu'on ne pouvoit être ni plus beau joueur, ni plus délicat sur sa parole. On l'invita à tenter de nouveau la fortune ; il refusa, & regagna son logis.

Il étoit jour ; l'honnête Artisan ouvroit déjà sa boutique : déjà sur l'enclume le fer amolli par le marteau annonçoit les heures du travail ; à travers les fenêtres, la clarté des lampes scintilloit, de ces lampes qui éclai-

rent dès l'aube le Savant , le Mécanicien , le Géomètre , le Banquier & le Dessinateur ; le monde sembloit renaître autour de Josepho ; & lui , paroissoit vouloir s'anéantir. Il redemandoit les ténèbres , il auroit voulu se dérober à sa propre vue , ou plutôt à sa conscience ; il se jeta tout habillé , son épée même à sa ceinture , sur son lit : Oreste agité par les furies , n'étoit pas plus tourmenté que lui. La poudre de ses cheveux étoit tombée , ses cheveux étoient hérissés , & la moitié retomboit sur son front. Un cri perçant le tira de cette affreuse insomnie. On m'a volé , crioit le père de Josepho , je suis volé ; qui pourroit-ce être ? Une autre voix lui répondoit : si c'étoit Felino ? je ne vois ici que lui ; en partant il aura pu. . . — Oui , c'est lui ; il fut capable d'un crime , on peut sans remord l'accuser d'un second ; il a commis , chemin faisant , un assassinat : c'est la gradation qui suit le vol ; on commence par être voleur , on finit par être meurtrier , & brigand public. Il est inutile de chercher un autre coupable que lui. — Il sortit , & courut dénoncer au Magis-

trat le vol & Felino. Josepho avoit eu le tems de se remettre de son trouble; si son père étoit entré chez lui, & qu'il l'eût interrogé, il se seroit trahi lui-même. Des Huissiers envoyés par le Juge, vinrent, deux heures après, assigner tous les laquais en témoignage. Lafleur avoit reçu le mandement comme les autres; il avoit lu la déclaration faite contre Felino; c'étoit contre lui qu'on alloit déposer.

Il entra dans la chambre de son maître, tenant l'assignation dans une de ses mains; & d'un ton consterné, il lui dit : Eh bien, Monsieur, lisez. — Je fais ce que c'est. — Il faut donc que ma bouche aille jurer sur le Livre divin qu'elle va dire la vérité, tandis que le mensonge le plus noir... Avez-vous cru que je serois assez imperturbable... Avez-vous cru que sans pâlir, sans trembler, j'accuserois l'innocent ? Avez-vous cru que, sans baisser les yeux, je soutiendrois l'œil perçant du Magistrat ? Si vous l'avez cru, Monsieur, détrompez-vous; non... Je ne suis point encore parvenu à ce comble d'audace. Non, je n'ac-

cuferai point Felino. Malheur à moi , malheur à vous s'il me demande qui a commis le vol , je lui dirai auffitôt , ou plutôt mon trouble lui dira *c'est moi* ; & si l'on me demande un complice , je dirai , c'est mon maître ; il l'a voulu , il m'y a forcé ; le poignard étoit levé sur moi. Je dirai tout , Monsieur , dussé-je voir le gibet s'élever au même instant devant moi. La vérité , mes remords , tout me presse. Si vous saviez dans quel état je suis depuis hier ; je ne suis plus moi , pauvre moi ! *moi ! ôimé* (1) ! J'ai fait toute la nuit des rêves épouvantables ; j'ai eu toute la nuit devant mes yeux l'appareil des supplices ; je marchois d'échafauds en échafauds. Depuis que je suis levé , devenu tremblant , je crains tout le monde , je me méfie de

---

(1) Nous avons cru devoir conserver cette expression de douleur très-familière aux Italiens. La Maréchale d'Ancre ( Galigaï ), en sortant de l'interrogatoire , s'écria en voyant le concours de spectateurs sur son passage : Que de monde ! *ôimé* !



tous les inconnus ; je crois toujours voir un témoin de mon crime , je crois toujours rencontrer un délateur , un juge , un bourreau. La mort , Monsieur , la mort , plutôt que de vivre ainsi ; je me sens assez fort pour soutenir un supplice d'un moment ; je ne soutiendrai point les supplices renaissans d'une longue vie. Non , je ne porterai pas toujours dans ma conscience un délateur , un juge , des bourreaux ; j'irois plutôt présenter mes mains aux fers , ma tête au gibet , & mon ame à Dieu , qui prendroit pitié d'elle. — Taisez-vous donc , Lasseur , taisez-vous donc : on peut vous entendre , vous vous perdez , vous me perdez : calmez-vous. Songez que Felino est mort , qu'il n'a plus rien à craindre. — Qu'importe à ma conscience qu'il vive , ou ne soit plus ! en aurai-je moins commis un parjure ? en aurai-je moins accusé l'innocent ? J'aurai menti au Ciel , aux hommes , à moi. — Vous perdez la tête ; vous voulez me perdre , je le vois : eh bien , cruel , voilà mon épée , prenez-la , voici mon sein , percez , épargnez-

moi la honte , le supplice , épargnez l'infamie à mes parens. — Monsieur.... — Je n'ai plus rien à vous dire , frappez , ou moi-même.... — Monsieur , vous me déchirez , vous me tourmentez , vous m'anéantissez..... O Dieu ! prenez pitié de moi , pauvre moi ! *ôimé !* — Mon parti est pris , je vais.... — Monsieur , Monsieur , arrêtez ; eh bien , il faut mentir , calomnier , descendre dans le tombeau accablé de mes remords , de ma honte ; j'y descendrai , il faut vous sauver. Eh bien , que voulez-vous de moi ? — Te calmer. — Il n'est pas possible : on n'est point tranquille à l'approche d'un nouveau crime. — Il faut me suivre devant le Magistrat , déposer. — Quoi ? — Que Felino est coupable. — Non , Monsieur , non ; je ne pourrai jamais prononcer ces paroles sacrilèges : ne m'y exposez point , je perdrois le mouvement & la parole. — C'est une nécessité indispensable. — Quelle nécessité monstrueuse ! En est-il une qui puisse nous obliger à renoncer à la vertu ? Il n'en est point , Monsieur , il n'en est point ; &

quand j'aurois la force barbare de prononcer ce faux serment , pouvez-vous penser que je donne des preuves , que je dise quand , comment , toutes les circonstances du vol ? — Tu n'auras seulement qu'à confirmer le témoignage que je vais rendre.

Josepho traîna le malheureux Lafleur devant le Magistrat ; Josepho osa lever la main devant un Crucifix : Lafleur trembla à l'aspect de ce sacrilège. Josepho chargea Felino du vol. Lafleur interrogé à son tour , d'après les dépositions de son maître , dit oui à toutes les questions ; il entendit prononcer l'arrêt de mort contre Felino , & l'exécution de l'arrêt sur son effigie par contumace , après un mois de délai. A la lecture de cet arrêt , Lafleur consterné & sans mouvement , laissa tomber de ses yeux un torrent de larmes. Josepho l'entraîna , & Lafleur ne cessait de lui dire : c'est vous , c'est moi , Monsieur , qui avons deshonorié des mânes innocentes & paisibles. Revenu à lui , il disait encore : eh quoi ! Monsieur , deux scélérats tiennent donc dans leurs bouches la vie ou la

mort d'un homme de bien ! Avec quelle légèreté , avec quelle horrible sang - froid un Juge condamne un homme à la mort ! Nous ajoutons pour lui : » Eh quoi ! la prévention gagne donc aussi le Magistrat comme les autres hommes ; le bouclier de Thémis ne le préserve donc pas de toutes les atteintes de l'humanité. Felino n'avoit point de parens , point de défenseurs. Les Avocats , dont l'institution est si noble & si courageuse , n'ont point envoyé un des Membres de leur ordre pour défendre la mémoire d'un citoyen. Le silence régnoit dans la tombe de Felino ; un vengeur n'en est point sorti pour repousser les vils délateurs qui venoient l'outrager. Hélas ! le Magistrat , prévenu avant de les avoir entendus , avoit déjà condamné Felino. Il suffit donc d'être accusé , pour être coupable ! Que signifie un arrêt par contumace ? Devroit-on condamner un homme qui ne vit plus ? Devroit-on juger un absent ? Qu'un décret juste poursuive en tous lieux une tête qui fuit & se soustrait au châtiement ; mais un jugement ne peut , suivant

les loix inviolables de la Nature & du Ciel , être prononcé que contre le coupable bien convaincu. Le supplice d'un Citoyen , injuste ou non , est un jour de deuil pour la vertu. Devroit-on faire rougir l'humanité en grossissant les noires archives de nos Greffes criminels. O Magistrats ! ô Juges ! quel compte effrayant n'avez-vous point à rendre à l'Etre suprême !

Un Monitoire fut lancé aussitôt contre tous ceux qui auroient connoissance de la route que Felino avoit prise , avec injonction , sous peine de damnation éternelle , de venir le déclarer au Magistrat. Felino passoit pour mort ; mais cette mort n'étoit point confirmée par un acte juridique & valide.

Que faisoit Laure ? Elle invoquoit le Ciel à son secours , le Ciel , protecteur de l'innocence , & qui est si long à la faire éclater. Elle publioit hautement que Felino n'étoit ni coupable , ni capable de la bassesse dont on l'accusoit ; elle suspectoit tous les témoins , le Magistrat même. Mais plus sa douleur étoit excessive , moins on ajoutoit foi à ses protestations. Déjà le peuple ,

cette vile portion des derniers citoyens ,  
 tourbe écumeuse qui , sans liens , sans fortune , sans honneur , & presque sans Patrie ,  
 ne vit que du modique salaire des plus vils  
 emplois , passe la moitié de son temps à  
 amasser un gain , pour passer l'autre moitié  
 dans l'ivresse & dans la plus dégoûtante dé-  
 bauche ; qui , dans sa funeste & lâche oisiveté ,  
 forme des pelotons dans tous les  
 quartiers de la Ville , & recueille tous les  
 bruits pour les grossir & les défigurer ; le  
 Peuple accusoit déjà Laure de complicité :  
 sa voix circuloit sourdement , & la plus légère  
 circonstance pouvoit élever l'accusa-  
 tion qui rouloit terre - à - terre , la faire  
 passer dans les salons des Nouvellistes , des  
 Censeurs , & des riches Epicuriens , & de-là  
 aux oreilles du Magistrat , qui n'auroit pu  
 s'empêcher de retenir Laure prisonnière ,  
 de la faire gémir long - temps dans les  
 fers , peut-être de la condamner ; car il est  
 aussi difficile au Juge de se défendre d'une  
 masse d'opinions qui pèse , & se balance  
 sur la tête d'un innocent , que de se re-  
 fuser à des témoignages dont le Ciel peut  
 seul

seul connoître la vérité. Ainsi donc nul de nous ne peut se flatter de passer pour un homme de bien, quelque chose qu'il fasse. Il est de cruelles circonstances qui réagissent opiniâtrément sur nous ; malheur à celui que le sort a choisi pour victime !

Pendant que les Prêtres publioient dans tout le Diocèse de Sienne le Monitoire lancé contre Felino, Laure faisoit dire des Messes sur plusieurs Autels, pour que le Ciel manifestât l'innocence de son Amant. Dans ce temps-là, on croyoit à l'efficacité d'un Monitoire, & à l'efficacité d'une Messe. Au nom seul d'un Monitoire, le brigand trembloit dans sa caverne, & l'homicide couteau rouloit à ses pieds ; il quittoit son ancien domicile, & il n'étoit point d'autre assez solitaire, assez ténébreux, qui pût le rassurer contre un Monitoire. Si le Ciel se couvroit de nuages noirs, si quelque orage violent faisoit trembler la forêt, & traînoit après lui le tonnerre, il se jettoit aussitôt la face contre terre, & croyoit voir tomber sur lui la foudre vengeresse du crime, & conjurée par le Monitoire. Il

n'étoit pas un Citoyen qui ne se crût obligé d'accourir de l'extrémité d'une Province à l'autre , pour révéler la vérité demandée par le Monitoire. La Messe étoit un moyen sacré , plus souvent mis en usage & employé par les ames timides , par de tendres Amantes qui venoient aux pieds des Autels conjurer le Dieu qui les rendit sensibles , de leur rendre le bonheur ou le repos. C'étoit aux pieds des Autels que l'Amante abandonnée venoit chercher l'espérance qui étoit remontée aux Cieux : une mère venoit y redemander la santé d'un fils ; un époux , celle d'une épouse adorée ; l'ambitieux , des succès ; l'avare , des trésors ; une jeune fille , un mari ; le méchant même , la protection ou le pardon. Il n'en étoit pas un qui ne demandât un miracle. Le Ciel , sourd à des vœux téméraires , sembloit , par son silence , repousser des offrandes intéressées. Rien ne guérissoit les Nations de l'amour du merveilleux ; on revenoit aux pieds des Autels , on revenoit consolé ; on croyoit avoir conversé avec l'Etre divin. L'aspect de tant de saintes Reliques, bai-



sées avec vénération , touchées avec une sainte frayeur , versoient dans l'ame une onction calmante. On descendoit religieusement dans ces augustes catacombes , on croyoit revenir du pèlerinage des Cieux (1).

---

(1) Les personnages les plus illustres ne se défendoient point du pouvoir de la superstition. Le Duc d'Albe faisoit dire des Messes pour que Dieu lui fit la grace de retrouver sa Maitresse. La Duchesse d'Albe , dans le dix-huitième siècle en 1704 , Ambassadrice en France , fit prendre à son fils , malade à Paris , en potions & en lavemens , des Reliques pulvérisées. L'enfant mourut , au grand étonnement de la mère. Les Marchands Italiens ont tous ordinairement l'effigie de leur Patron , devant lequel ils brûlent journellement des bougies. L'illumination est toujours proportionnée au gain que le Marchand a fait dans la journée par l'intercession du Saint. S'il n'a rien gagné , le Saint est battu de verges. Les filles publiques ont la même vénération & la même superstition ; elles couvrent l'effigie du Saint , quand leur conduite est ou va être indécente.

Le son de la cloche sacrée attiroit en foule les Peuples dans les Temples ; mille voix frappaient en chœur les voûtes , & la prière s'élevoit aux Cieux. Toutes les haines étoient suspendues les jours de fêtes ; des Indulgences multipliées , multiplioient les réconciliations , & de fréquens Jubilés étoient reçus par tous les Peuples avec des transports d'âlegresse : c'étoit une amnistie sainte que le Roi suprême de tous les mondes , par la voie de ses Prêtres , offroit à des Nations déserttrices ; c'étoit un nouveau pacte entre le Ciel & la terre. Sans doute la superstition étoit extrême. Mais malheur aux Peuples qui ont perdu ces erreurs sacrées ! Le Peuple lit peu , ses passions sont terribles , il a besoin d'être mis aux fers ; mais il veut apercevoir dans les Cieux le premier anneau de sa chaîne. Il seroit rebelle , il est soumis ; il veut entendre les Prêtres , il veut qu'on lui parle dans les Temples : son livre est le Ciel ; il veut y lire , au feu de l'éclair , la menace qu'il redoute , & l'espérance qu'il cherche. Le tonnerre n'est pas un bruit vague ; s'il le frappe , c'est qu'il est cou-

pable ; s'il gronde à ses côtés , c'est un augure. Ah ! ne rompons jamais la communication qui est établie entre Dieu & nous : ce seroit le plus grand des malheurs pour les Maîtres du monde.

Le malheureux Laffeur n'étoit pas moins timoré qu'on ne l'étoit ; il faisoit célébrer des Messes pour le repos de Felino , & pour obtenir le pardon de son faux serment. Josepho payoit de son côté le même tribut à la crédulité publique. Jamais les mânes d'un héros , d'un homme illustre , ne furent apaisées par autant de larmes & par autant de sacrifices : c'étoit un hommage rendu à la vertu persécutée ; & quand même l'homme vertueux n'auroit pas d'autre récompense , ç'en seroit assez.

Nous avons laissé Felino dans le lac ; il est temps de revenir à cet Amant infortuné. Il vivoit encore : le courant de l'eau l'avoit entraîné loin du rivage. Un filet tendu près de l'embouchure du lac , l'avoit enveloppé & l'avoit retenu. Ce filet avoit été jetté dans l'eau par une troupe de jeunes demoiselles des environs de la ville voisine ; elles avoient

arrangé une partie de pêche , étoient venues dans une gondole couverte de tentes de soie cramoisi : des flammes vertes & bleues flottoient sur les mats ; une d'elles menoit le gouvernail , quelques-unes agitoient les rames & sembloient voler sur les eaux , les autres pinçoient de la mandoline , & chantoient. Elles n'avoient que trois laquais pour les servir : elles-mêmes avoient tendu le filet , & s'étoient éloignées pour ne pas empêcher les poissons de s'y prendre. La pesanteur du filet ayant annoncé une pêche abondante , elles se placèrent en file l'une de l'autre , prirent la corde , & tirèrent à elles. C'étoit au clair de la Lune ; le Ciel étoit serein , le lac tranquille ; la vague sembloit caresser plutôt que battre le rivage ; l'écume s'élargissoit , & se perdoit sans bruit sous les sables. Des chants doux & argentins s'échappoient des bouches de ces aimables Naiades ; l'écho les prolongeoit amoureusement , & étoit souvent interrompu par un rire indiscret , occasionné par une chute. Le filet s'avançoit , la corde étoit déjà plus d'à moitié roulée sur la rive

en vingt larges cercles. Un pari s'étoit déjà ouvert entr'elles : on avoit gagé que le poisson le plus gros seroit un énorme ton. Le filet étoit à fleur d'eau, encore une saccade, & il est à terre : on double de force & de joie ; les plus jolies mains du monde serrent la corde dégouttante d'eau ; leurs muscles délicats se prononcent avec force, une légère sueur roule en perles d'albâtre sur leur front, & serpente du visage jusques sur le sein.... elles rient plus fort ; à demi-courbées, & le pied à peine r'assis dans une mule de soie, fine & étroite, elles se donnent le signal, s'allongent en avant, & se penchent par des mouvemens égaux en arrière : un cri de joie fait lâcher la corde, le filet est sur le sable. Elles s'assemblent en rond ; la plus courageuse (& c'étoit la plus jeune), porte la main sur le filet, & en retire une poignée de sardines dorées & de dorades à l'écaille argentée : l'anguille échappe à la main de l'autre, se replie le long de son bras, qu'elle montre avec un air de dignité comme un nouveau Caducée. Une autre avoit rempli son tablier de soles,

de merlans & de rougets , & se félicitoit de tant d'abondance. Dans le même temps , deux des laquais tiroient du feu de la pierre , le recueilloient sur des racines , & avec leur chapeau attisoient les charbons qui devoient faire bouillir l'eau d'une chaudière dans laquelle les charmantes filles venoient jeter le poisson pêle - mêle , sans distinction d'espèces. L'une versoit l'huile , l'autre épluchoit la *saufé* ; celle-ci d'un doigt léger coupe l'ail & le persil. L'eau bouilloit : le troisième laquais revenoit , son sac rempli de coquillages , qu'il avoit pêché autour des petits rochers à fleur-d'eau qui bordaient la mer. L'excellent vin des côtes d'Espagne étoit enfermé dans des cruches , & les bouteilles du roffolis le plus fin étoient à moitié enterrées dans le sable. Il falloit voir ces belles personnes ramasser l'*algue* que l'écume charrie & laisse sur le rivage , pour s'en faire des bancs autour de la table , formée d'une seule pierre , sur laquelle on avoit étendu une nappe. Pour gobelets , elles avoient le fruit moiré du cocotier ; leurs assiettes étoient de la fayance com-

mune & noirâtre de Gênes. Il est d'usage dans toutes les maisons de campagne de l'Italie, qui sont situées à mi-côte de la mer, de faire de semblables repas pendant les beaux jours de l'été. On dresse une table sans apprêt, on ne mange que le poisson qu'on a pêché, & on laisse tous les ustensiles le soir sur le rivage. Il est d'usage de voir des chaloupes remplies de jeunes demoiselles, & d'autres pleines de jeunes garçons, sans mélange de sexe. Si les plaisirs sont moins vifs, ils sont plus francs; & au lieu des plaisirs de l'amour qu'on peut trouver ailleurs, on a ceux qu'on cherchoit, la pêche, une douce fatigue, de la gaieté, un beau Ciel, un jour calme, un retour tranquille... On rit & l'on chante, on mange & l'on rit. Quelquefois au plaisir de la pêche au filet, se mêle celui de la *ligne*: montée sur un petit rocher, celle-ci ajuste la chair d'un ver à l'hameçon, & lance son fil au loin; le poisson bequere, la ligne frémit, & d'une vitesse aussi prompte que l'éclair, la main de la jeune pêcheuse a tiré sa ligne de l'eau; le poisson frétille

en l'air , & se débat sur le crochet qui le retient. Les autres quelquefois se tenant par la main , couvertes seulement d'un linge qui permet à l'eau de prononcer les formes les plus charmantes , nagent , & tantôt avec leurs jambes , tantôt avec leurs mains , frappent l'eau , & semblent être soutenues par l'écume qui se forme autour d'elles. On croit voir sortir les Néréïdes de leurs humides palais , pour venir annoncer la promenade de Vénus : elles chantent , & on les prendroit pour les Syrènes de la Fable ; elles se poursuivent , s'attachent l'une à l'autre : on diroit Alphée courant après Aréthuse ; l'onde se courrouce , & semble vouloir opposer une barrière. Au moment d'être prise , celle-ci plonge & dispa roît , l'autre la suit & dispa roît de même , pour reparoître à une distance de-là embrassées étroitement , & chantant ensemble.

Le bout du filet étoit resté dans l'eau ; pas une des pêcheuses n'avoit osé affronter le dard du gros poisson , qu'elles y croyoient renfermé. Un des laquais , plus hardi qu'elles , & plus courageux que ses camarades , avoit



mis les pieds dans l'eau , & fondé le filet. Le peu de résistance qu'il avoit trouvé l'avoit aguerrî : sous sa main il sentoît une chair molle & douce : il ose la promener , quelle fut sa surprise , en rencontrant un bras , un pied ? Il recula d'effroi. Un homme ! s'écria-t-il , c'est un homme , peut-être il est encore temps de le sauver. Ce cri fait accourir les autres laquais , & glace en même-temps d'effroi les jeunes rieuses. Le morceau retombe de leurs lèvres , leur cœur se serre. Elles se regardent avec des yeux consternés , & se taisent.... Pendant ce temps , les laquais avoient tiré Felino de l'eau , lui avoient lavé le visage , l'avoient dépouillé ; l'un d'eux avoit allumé du feu , l'autre faisoit chauffer de l'eau-de-vie , celui-ci le frottoit : enfin après l'avoir suspendu les pieds en l'air , & l'avoir forcé de vomir l'eau qui le suffoquoit , après avoir introduit dans son estomac des liqueurs fortes pour rétablir la chaleur éteinte & la pulsation des artères , Felino parut donner un léger signe de vie. Cette apparence de succès , encouragea les laquais officieux ,

il redoublèrent de zèle & de courage , Felino respira. Les Demoiselles attendoient en silence cette résurrection tardive ; les laquais jettèrent un cri : *loué soit Dieu , il vit.* Ces mots rendirent la parole aux timides Demoiselles ; l'une d'elles leur demanda s'il étoit bien défiguré , & si on pouvoit soutenir ce spectacle ? Il n'est pas plus horrible que celui d'un homme qui sommeille. Les laquais se hâtèrent de le couvrir de leurs habits , & les Demoiselles s'approchèrent.

Felino venoit d'ouvrir les yeux , mais il ne distinguoit rien encore , il étoit encore entre la vie & la mort. Son poulx battoit lentement ; les Demoiselles tinrent conseil : où le transporterons-nous ? — L'une d'elles, nommée Félicie , répondit : chez moi. Je n'ai plus de père ; ma mère m'est infiniment attachée : elle consentira que je donne des soins à un malheureux qui va renaître. — Nous irons le visiter , répondirent-elles toutes ensemble , une fois par jour tant qu'il sera malade. Mais que deviendra-t-il ? Où ira-t-il ? c'est peut-être le désespoir qui l'a

l'a engagé à se jeter dans l'eau ; si au contraire ce n'étoit qu'un accident ! il faut le faire causer. — Dans l'état où il est , répondoit Félicie , il a plus besoin de repos que d'autres choses. — Elles le confidéroient ensuite avec attention. Il n'est point mal , disoient-elles , il paroît bien né : elles excitoient les laquais à rendre promptement Felino à son premier état. Deux d'entr'elles avoient donné leurs capes pour l'envelopper ; Felino fut couché dans la gondole , & conduit dans la maison de campagne de Félicie. Un lit lui fut dressé dans un pavillon qui dominoit , d'un côté , sur la mer , de l'autre sur une plaine terminée par des collines qui formoient un amphithéâtre riant. Felino revenu à lui , ne commence à sentir son existence que par l'aiguillon des douleurs. Il vit , il se souvient qu'il avoit cessé de vivre , & il regrette son état de mort. Il se souvient qu'on l'a poursuivi comme assassin , & que le père de Laure l'a fait condamner comme suborneur ; il est éloigné de Laure , il n'a point d'espoir de la revoir. Ah ! pourquoi , s'écrie-t-il avec

amertume , m'a-t-on retiré de l'eau ? je ne sentoie plus rien. Rendu à la masse éternelle , j'avoie disparu de la terre , sans laisser les traces de mon tombeau ; un souvenir me suivoit , celui de Laure ; c'est dans son cœur que je vivoie encore , ce monument me suffisoit ; je vis encore , & je ne la vois point ; est-ce vivre ? On ne m'a arraché des bras de la mort , que pour me forcer de m'y jeter une seconde fois.

Il fut détourné de ces noires réflexions par l'arrivée des Demoiselles ; elles étoient parées , & paroissoient bien plus jolies que la veille ; dans un instant le lit de Felino fut parfumé des odeurs pénétrantes qui s'exalent des fleurs qui naissent dans les contrées méridionales , la tubéreuse , & la fleur de l'oranger. Elles saluèrent Felino , qui s'étoit assis sur son lit , pressoit ses deux mains sur son cœur , & tenoit la tête baissée sur sa poitrine , en signe de la plus vive reconnoissance. Aimables Demoiselles , c'est donc à vous que je dois la vie ! vous seriez bien capable de me faire chérir ce présent ; en vous voyant , il seroit bien difficile de

ne pas sentir qu'on a un cœur. Recevez mes remerciemens. Si j'étois moins malheureux, je vous donnerois des témoignages plus vifs de ma reconnoissance ; je ne suis ressuscité que pour mourir une seconde fois avec un regret de plus , celui de vous quitter. — Félicie s'étoit approchée le plus près de son lit : sur son visage , Felino remarqua des traces d'une sensibilité plus expansive que celle de ses aimables compagnes ; il revenoit souvent vers elle. Il sembloit aussi qu'elle étoit affligée à l'excès du désespoir de Felino. Il y a de ces analogies singulières entre deux êtres , bien difficiles à expliquer. Félicie n'étoit pas la plus jolie de toutes ses amies ; mais Félicie étoit celle qui convenoit le plus à Felino , & Felino convenoit à Félicie. — Il est bien inutile , lui dit-elle , de vous demander la cause de vos chagrins. Vous aimés ? — J'aime encore , Mademoiselle. — On vous a trahi ? — On m'adore. — Un père peut-être ? — Oui Mademoiselle , un père. Il faut bien mourir quand on a un père pour persécuteur... Mais Mesdemoiselles , ma santé s'est rétablie , je peux

sortir de ce lieu , qui dans une autre situation d'esprit , me paroîtroit charmant. Recevez mes remerciemens. Vous avez eû pitié d'un malheureux ; que ne peut-il vivre , & vous répéter sans cesse les expressions de sa reconnoissance ! — Vous nous accorderez , reprit Félicie , un plus long séjour. Vous ferez le témoin de nos fêtes rurales , vous verrez notre gaîté , nos danses ; vous entendrez nos chansons. — On ne voit point ces tableaux sans être ému , & quand on les a vus , on tient à la vie. — Vous ne nous quitterez point. — Je troublerois vos plaisirs par ma présence. Il faut être heureux pour pouvoir sourire au bonheur d'autrui. Vos chants , vos danses , seroient pour mon oreille un bruit importun. Je soupirerois à côté de vos tambourins & de vos mandolines. La nuit , le silence , la mort , voilà tout ce qui me convient. J'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à la vie , les nœuds les plus forts ; pourrois-je me laisser prendre à des fils légers ? Encore une fois recevez mes remerciemens ; je vais m'éloigner. — Qu'allez-vous devenir ? où irez-

vous ? — Felino venoit de jeter les yeux sur la plaine ; dans un vallon formé par trois collines assez élevées. Il avoit apperçu la flèche d'un clocher ; voilà dit-il , je crois , une Eglise. — C'est un monastère de Religieux. — De quel ordre ? — de S. Bruno. — Ce sont des Chartreux. — Felino se recueillit un moment ; c'est là , Mesdemoiselles , que je vais me retirer. Le silence , la méditation sont les deux points fondamentaux de cette regle austere , j'irai y méditer , souffrir , & me taire. — Ne vous éloignez donc point , lui dit Félicie , que je n'aie eu un second'entretien avec vous. — Je vous le promets.

Les Demoiselles sortirent , attendries de la situation de Felino. Comment le soulager ? Rien n'intéresse plus les femmes que les Amans malheureux ; une victime d'une d'entre elle a des droits à leur pitié. Felino étoit inconnu ; mais à coup-sûr , disoient-elles , ce n'est point un Amant ordinaire. — Elles chargerent Félicie du soin de le calmer & de le retenir. Pourroit-on savoir disoient-elles , le nom de sa Maitresse ?

Toute la journée s'étoit passée ; Felino n'avoit point paru ; il avoit pris quelques légers alimens qu'on lui avoit présentés. Le soir , il essaya ses forces sous une allée d'orangers & d'oliviers ; il gagna un petit ruisseau bordé de noyers & de saules , sous lesquels des rossignols chantoient. Il y trouva Félicie. Vous voulez donc toujours nous quitter , Monsieur , lui dit cette charmante personne ? — Il le faut , Mademoiselle. — Me permettez-vous , Monsieur , continua-t-elle avec l'air de l'embarras , de vous offrir une bourse... On a quelques fois des besoins ; si vous me connoissiez bien , vous rendriez justice à mon motif , vous accepteriez... — Oui , Mademoiselle , j'accepterois , & ne rougirois pas : sous les traits de la beauté , vous avez une ame élevée ; je croirais recevoir un bienfait de la main de mon ami. — Oui , Monsieur , de votre ami , & vous m'honorez en m'accordant cette qualité ; prenez , Monsieur , & c'est moi que vous allez obliger. — Je n'ai pas des besoins ; j'ai retrouvé de l'or dans mes poches : c'est un superflu, A un demi-mille



d'ici, je serai rendu dans le monastere des Chartreux. Mais, Mademoiselle, je vous dois une confiance entiere ; & je sens que je vais déposer le secret de mes douleurs dans le sein d'une femme sensible. — Des larmes mouilloient déjà la paupiere de Félicie : ce témoignage suffisoit pour encourager Felino. Il parla ainsi : « Vous pouvez me rendre un bien plus grand service. Je vis encore, & la malheureuse Laure pleure ma mort ; il n'y a qu'un ami discret qui puisse être chargé de lui apprendre cette nouvelle. Un arrêt me condamne à la mort pour le crime de subornation : le Ciel fait si je l'ai séduite ; nous nous sommes aimés l'un & l'autre, & cet aveu mutuel nous échappa un jour à tous deux. Elle demeure à Sienne, à six lieues de distance d'ici. Voici une lettre ; mais qui chargerez vous de ce soin ? — Moi, reprit Félicie, moi seule ; dans trois jours je vous apporterai sa réponse. — Dans trois jours ! ô Dieu ! pardonnez, si je me livre à cet espoir avant de vous remercier. — Vous me remercirez quand vous serez heureux. J'ai aimé, Mon-

seigneur, j'aime, & voilà ce qui me rend si sensible à vos peines. Pourquoi vous aller enfermer dans 'un Couvent de Religieux ? J'ai un asyle à vous offrir non moins paisible, & où vous trouverez peut être plus de compassion pour les foiblesses humaines ; la maison de Leonce Silveria deviendrait la vôtre ; j'ai quelques droits sur lui : si vous y consentez, je vais lui écrire, vous serez le porteur de ma lettre ; il respectera votre secret. — Oserois-je désormais vous rien refuser ? — Felino embrassa les genoux de Félicie, la suivit dans le pavillon où elle écrivit la lettre pour Silvéria ; il prit le chemin de la Ville suivi d'un laquais, & monta sur un superbe mulet. Demain, lui dit Félicie, je serai à Sienne ; demain, à l'heure qu'il est, j'aurai vu Laure.

Felino fut accueilli cordialement par Silvéria. Celui-ci ne se permit qu'une question sur la santé & l'enjouement de Félicie ; Felino le rassura ; Silvéria se tut, conduisit Felino dans un appartement. Voilà, Monsieur, des livres, des instrumens & du papier : ce dernier meuble est plus précieux

que e reste à l'homme qui pense ; il donne sur un carton du corps à sa pensée , une ame à ses sentimens ; il se lit , il s'interroge , il double ses jouissances , il donne une preuve bien chère d'existence ; souvent il fait en écrivant que ces mots tracés avec sa plume vont procurer un doux moment à une Amante , à un Ami. — Comme vous , Monsieur , je connois le bienfait de l'écriture ; elle me consola plus d'une fois , elle me procura dans ma solitude des momens d'entretien avec ce que j'aimois ; j'ai pleuré , j'ai souri à ces lectures : heureux l'être qui pense , & élève à son gré un monument à sa pensée ; plus heureux celui qui aime & qui sent le besoin d'écrire à ce qu'il aime ! Je l'éprouve encore aujourd'hui. — Qui vous empêche ? — Je suis malheureux , Monsieur , & mes malheurs partent d'une cause..... je n'en peux accuser que le sort..... je dois me taire. — Silvéria ne poussa pas plus loin les questions. Vous êtes malheureux ; vous avez besoin d'un peu de solitude , je vous laisse ; quand vous éprouverez le besoin de vous rap-

procher, vous me trouverez ; venez à moi , vos confidences ne seront point perdues , je les recueillerai , & les renfermerai dans mon cœur.

Le lendemain , Felino fut éveillé plutôt qu'à l'ordinaire ; il descendit dans un jardin qui tenoit à la maison , & se promena. Silvéria s'empressa de l'y joindre , & leur conversation fut abondante ; Silvéria sortit de cet entretien pénétré d'estime pour son nouvel hôte.

La sensible Félicie arrivoit dans ce temps-là à Sienne. Son premier soin en mettant pied à terre dans l'hôtellerie , avoit été de demander la demeure de Laure. On lui indiqua une Eglise : vous la rencontrerez là plus aisément que dans sa maison : elle ne voit personne , ne parle à qui que ce soit , est du matin jusqu'au soir dans l'Eglise ; le matin au pied des Autels , où elle fait célébrer des Messes ; le soir , elle prie & pleure.

Félicie porta ses pas vers cette Eglise : c'étoit sur les quatre heures après midi. Les Temples sont déserts en Italie à cette

heure-là. Félicie n'y vit que quelques vieillards , que quelques Pénitens prosternés devant des Confessionnaux , & dans une Chapelle obscure , une jeune femme en robe noire , le visage couvert d'une gaze noire ; elle pleuroit... Félicie ne doute point que ce ne soit Laure : elle s'arrête , se met à genoux auprès d'elle : Laure , lui dit-elle , Laure. Laure tourne la tête , & voit Félicie : que voulez-vous de moi , Mademoiselle ? — Adoucir vos maux , peut-être. — Vous êtes la centième personne qui m'a fait les mêmes offres. Tout le monde a un remède à proposer à un malade , un conseil à donner à un malheureux. Les aveugles ! ils ne connoissent ni le mal de l'un , ni la plaie de l'autre. Je vous remercie. Elle lui montra ensuite la tombe sur laquelle elle étoit à genoux ; c'est là que je trouverai mon consolateur , la fin de tous mes maux : elle lui montra aussi les Cieux : là se trouve maintenant celui que je pleure , là se trouve le seul ami que j'aie eu dans le monde. Je fais tout ce qui dépend de ma douleur pour le rejoindre au plus vite ; mais je ne vou-

drois me présenter devant lui , aux pieds du trône de l'Eternel , qu'avec la consolation de lui dire : Un arrêt , mon ami , outrageoit ta mémoire , j'ai tant prié le Dieu qui me voit , que ton innocence a été reconnue. Je ne peux pas lui tenir encore ce langage. Pardonnez , Mademoiselle , si je m'épanche avec vous : c'est un dédommagement pour les malheureux de conter l'histoire de leurs peines aux âmes compâtissantes , comme vous paroissez l'être. — Ce lieu est public , dit Félicie , par conséquent il ne me paroît pas sûr ; aurez-vous assez de confiance en moi pour me suivre. — Oui , Mademoiselle ; je n'ai plus rien à craindre. On croit , sur la foi d'une déclaration que j'ai été obligée de faire devant le Magistrat , pour me soustraire à une clôture rigoureuse , que je n'ai plus rien à perdre ; on me méprise : que m'importe à moi qui me retranche du monde entier , sa haine , son mépris ou son estime ! Je ne vis plus avec lui , & je m'en éloigne avec horreur. C'est dans son sein que se trouvent les méchans qui ont accusé Felino , le plus vertueux de

TOUS

tous les hommes : il ne vit plus , hélas ! & je vis encore ; vous voyez que je pleure ; je pleurerai toute ma vie... Dans quel lieu voulez-vous que je vous suive ? — Dans mon hôtellerie. — Allons , Ciel aye pitié de moi. — Elle suivit Félicie.

Arrivées dans l'auberge , Félicie la fit asseoir , ferma la porte à la clef , visita l'appartement pour être sûre de n'être pas entendue. — Je vous prie de ne point vous permettre des transports qui pourroient être indiscrets : parlons bas , & ne donnez aucune marque extérieure de joie : on peut nous écouter. — Mademoiselle , tirez-moi au plutôt de l'inquiétude où vous me tenez. — Lisez , tendre Laure , lisez ce billet. — Félicie lui présente alors la lettre de Felino. Laure jette les yeux sur l'écriture , reconnoît la main qui en traça les caractères , veut crier ; Félicie lui met sa main sur la bouche ; Laure étouffe sa joie , se sent accablée du poids de sa surprise , & tombe sans connoissance dans un fauteuil. Félicie parvient par des spiritueux à lui rendre l'usage de ses sens ; Laure n'ouvre les yeux

que pour couvrir de larmes le papier qu'elle tient dans ses mains , qu'elle n'a pas lu encore , & se laisse tomber sur ses deux genoux. Graces , mille graces vous soient rendues , ô mon Dieu ! vous avez donc enfin pris pitié de mes larmes. Il vit , vous l'avez vu , Mademoiselle , il respire... Rien ne m'arrête ici ; votre litière est-elle prête ? Partons , partons ; ses malheurs vous ont touchée , vous êtes venue vers moi , que de bontés , Mademoiselle ! c'est à deux genoux que je dois vous remercier. — Félicie se penche vers elle , la relève & l'embrasse ; elles pleuroient toutes deux. Les chevaux sont mis : quittons cette Ville. — N'avez-vous rien à préparer , lui dit Félicie , avant de nous éloigner. — Il faut bien que je revienne dans cette cité funeste ; c'est une absence de deux jours ; & ce que j'ai de plus pressant aujourd'hui , c'est de voir Felino. Il vit : c'est un miracle que le Ciel devoit à mes douleurs & à l'importunité de mes prières. Le Ciel m'a entendue , il m'exauce. Prenez confiance en lui , ô vous tous qui êtes cour-



bés sous le poids de l'infortune ! votre père vient enfin à votre aide. Laure & Félicie sont parties , déjà sur la route trottoient d'un pas dur & ferme les deux mulets qui soutenoient la litière , & qui secouoient fièrement le panache de plumes garni de grelots attachés sur leurs têtes.

Le Peuple , nous l'avons déjà dit , avoit accusé sourdement Laure d'être complice du prétendu vol de Felino ; il avoit l'œil attaché sur Laure , & la solitude de cette Amante , son deuil , ses larmes l'avoient attendri , mais ne l'avoient point fait revenir de son erreur. Il cherchoit Laure , la montroit au doigt , la suivoit , & il se passoit peu de jours qu'il ne s'entretînt de ses amours , cent fois , mille fois répétés : les enfans en savoient l'histoire. La gouvernante la racontoit à sa jeune élève pour l'effrayer , & une plume très-vulgaire l'avoit recueillie sous le titre de *Laure* , ou du *danger des passions*.

Le Peuple avoit vu une étrangère arriver dans la Ville , s'arrêter à peine dans l'hôtellerie , courir à l'Eglise , y trouver

Laure , s'enfermer tête - à - tête avec elle , & enfin l'emmener : tout cela ne lui paroissoit pas ordinaire. Le Peuple est ami du merveilleux ; il supposa que Felino vivoit , que c'étoit un de ses messagers qu'on avoit vu ; que Laure couroit sur ses traces. Ce bruit , en moins d'une demi - heure , parvint aux oreilles du Juge , qui dépêcha sur la route que tenoient Laure & Félicie , quatre Sbirres déguisés en Marchands Forains. Ils couroient à toute bride ; ils eurent bientôt aperçu la litière ; ils la suivirent de l'œil au petit trot , en devisant comme sans intention. Nos deux Voyageuses n'en conçurent pas le moindre soupçon : elles arrivèrent le soir à la maison de campagne de Félicie. Les Sbirres s'étoient arrêtés dans un gîte du voisinage , & l'un d'eux observoit si l'on entroit & sortoit de la maison de Félicie. Un Cavalier s'éloignoit au galop ; un des Sbirres le suivit aussi-tôt , & arriva sur ses traces dans la Ville où étoit Felino. Il vit quelques heures après Felino sortir de la maison de Silvéria , monter à cheval , &

prendre la route de la maison de campagne de Félicie. Il revient en avertir ses camarades , qui investirent aussi-tôt la maison.

Felino venoit d'y entrer. Félicie se faisoit une fête de cette entrevue , elle avoit invité les aimables pêcheuses ; Silvéria avoit escorté Felino : un salon très-élegamment meublé étoit brillant de l'éclat d'un grand nombre de bougies. Felino tenoit Laure dans ses bras ; Laure étoit expirante par un excès de joie ; il se soutenait lui-même avec peine , il trembloit de tous ses membres , il sembloit n'avoir qu'un reste de voix pour dire : *la voilà , c'est elle , Laure , ma chère Laure !* Tous les spectateurs étoient émus ; c'étoit la fête du sentiment , c'étoit une extase commune : on ne parloit pas , on ne marchoit pas , on les regardoit ; on sentoit que ce spectacle fatigant par l'attendrissement qu'on éprouvoit , avoit quelque chose de délicieux. On suivoit d'un œil attendri toutes les gradations de la reconnoissance , toutes les pulsations de leur fièvre amou-

teuse , & brûlante. Sous des paupières appesanties par les larmes s'élevoient des yeux remplis de feux , remplis de la plus amoureuse expression ; ils se disoient sans parler , je suis aux Cieux. Laure renaissoit à mesure , & Felino reprenoit ses forces. Ils ne pleuroient plus , ils alloient parler ; Felino alloit déposer Laure sur un sofa , & lui s'asseoir plus bas à côté d'elle.

Un bruit soudain se fait entendre ; les portes sont ouvertes avec violence ; les Sbirres paroissent en habits uniformes. A leur aspect , Felino tombe à la renverse , & s'écrie : *c'est fait de moi , je suis perdu.* Laure se jette sur lui , & croit en le couvrant de son corps , arracher cette proie à l'échafaud. Elle est repoussée d'un bras nerveux ; bientôt elle voit Felino chargé de chaînes , obligé de suivre à pied ses barbares conducteurs. Silvéria obtient d'eux que Felino pourra se servir d'un cheval ; il le suit pour le consoler & pour le protéger à Sienne contre l'oppression : Félicie soutient dans ses bras Laure expirante , & remonte avec elle en litière, Ils reprennent

tous la route de Sienne. Un manteau avoit été jetté sur Felino , pour le soustraire à l'humiliation de montrer ses bras chargés de chaînes , les Sbirres avoient repris leurs habits de Marchands Forains.

Ce cortège lugubre entra dans Sienne le lendemain matin. Felino fut reconnu. Le Peuple s'attroupa autour de lui ; il sembloit qu'on avoit enchaîné un ennemi public ; des cris de joie s'élevoient de toutes parts : on marquoit déjà le jour de son supplice , sorte de spectacle auquel le Peuple ne manque pas de courir en foule. Les portes d'un cachot s'ouvrirent avec bruit devant le malheureux Felino , & se fermèrent sur lui ; il eut la douloureuse consolation de presser contre son sein la tête de Laure , qui étoit mourante. Mes jours , dit-il , en mettant le pied sur la première marche de ce caveau souterrain , mes jours , ô mon Dieu ! sont entre les mains des hommes ; le terrible marteau de l'iniquité frappe sur ma tête ; mes persécuteurs sont libres , respectés , ils se font entendre , on les voit , on les croit , on ne me voit pas , on ne peut

m'entendre. C'est à toi seul , ô mon Dieu ; à te charger de ma défense ; c'est à toi à rassurer , à consoler Laure , à lui rendre ses forces & son courage.

Il est entré. Point de lumière ; pour siéger une pierre. Le Geolier chargé de clefs & de cadenas , vint lui apporter une paille & un matelas que Silvéria avoit obtenu par une grace spéciale ; il avoit encore obtenu que Laure , Félicie & lui viendroient le consoler dans son cachot. Lafleur , le laquais de Josepho , avoit demandé à grands cris la même permission.

Le malheureux Lafleur n'avoit plus voulu continuer son service auprès de Josepho. Desséché par les remords , & brisé de douleurs , il se traînoit d'autels en autels , & importunoit tous les pénitenciers de l'aveu répété de son crime & de son repentir. Les cris du peuple arrivèrent jusqu'au sanctuaire du temple , où il étoit prosterné ; à ces cris qui lui apprenoient la résurrection miraculeuse de Felino , il avoit élevé ses mains vers le Ciel & avoit dit : je peux donc , ô mon Dieu ! dire la vérité.

L'innocent ne paiera point pour le coupable.

Il avoit acheté la permission de pénétrer dans le caveau qui enfermoit sur un lit d'opprobre & de douleur, l'infortuné Felino. Il s'en fit ouvrir les épouvantables portes ; Felino consolait Laure , Silvéria consolait Felino. Monsieur , dit-il , en entrant , Monsieur , je viens vous rassurer. Vous ne serez point puni pour le vol. D'autres têtes doivent payer pour la vôtre. Je ne puis vous en dire davantage dans ce moment. Rassurez-vous ; au sortir de ce lieu terrible je monte à cheval , je cours nuit & jour , & je vous ramène le coupable. Je ne puis vous le nommer ; & on tâchera s'il y a moyen , quand le père de Mademoiselle Laure l'aura connu , de le soustraire à la punition , en vous dédommageant , Monsieur , par une réparation bien authentique. Il faut que ce moyen soit employé , rassurez-vous , Monsieur , rassurez-vous. Si vous saviez tout.... Tous les monstres qui vivent sur la terre ne sont point dans les cachots. Combien de crimes secrets demeu-

reroient impunis , si la conscience ne rendoit quelquefois justice. Encore une fois, Monsieur , rassurez-vous.

Silvéria & Félicie conseilloyent à Felino de faire arrêter Lafleur. Il n'est pas nécessaire , répondit-il , il reviendra. Rien ne prouve qu'il soit coupable lui-même. Pourquoi seroit-il venu , le pauvre garçon ! Il étoit si effrayé : ma situation le touche. Trois jours sont longs , passés dans un cachot , mais trois jours se passent. Il reviendra.

Lafleur étoit monté à cheval , avoit pris la route de Florence. Josepho qui avoit embrassé l'état militaire y faisoit alors son service auprès du Vice-Roi : il s'étoit distingué dans les derniers troubles qui avoient agité le Siennois & le Pisan ; l'Empereur l'avoit remarqué sur la liste des Officiers fameux , & l'avoit récompensé par un grade supérieur. Il jouissoit à Florence de la plus grande considération , & il étoit tranquille sur le vol qu'il avoit fait à son père , & sur le faux serment prêté contre Felino.

Lafleur venoit d'arriver à Florence , avoit



mis pied à terre au logis de Josepho. Où est ton maître, avoit-il dit à son laquais? — Il est au bal chez le Gouverneur.... — Conduis moi. — Lasseur arrive à l'hôtel du Gouvernement, s'embarrasse peu s'il n'est qu'un laquais; il entre dans la salle du bal, aborde Josepho, qui dans ce moment donnoit la main à Madame la Gouvernante. Suivez-moi, Monsieur, lui dit-il, suivez-moi. Ce n'est point au bal que vous devriez être; depuis ce jour... Il doit vous en souvenir, les plaisirs n'ont plus été faits pour vous; & vous êtes au bal! tandis que dans ce moment.... Suivez-moi.

Josepho consterné suit Lasseur, arrive chez lui. Eh bien, que me voulez-vous Lasseur? vous m'effrayez. — Vous avez donc oublié, Monsieur, que vous êtes criminel? Le crime ne reste jamais impuni le Ciel se déclare tôt ou tard contre le coupable. Felino vit. — Il vit! dites-vous, il vit! — Oui Monsieur, il vit. Je l'ai vu. — Où l'avez-vous donc vu? — A Sienne, dans les fers, dans un cachot, mourant déjà de honte, devant expirer demain,

peut-être, sur un échafaud. — O Ciel !  
 que faire ? Lafleur , comment le sauver ?  
 — Il ne périra point , Monsieur , ma tête  
 va répondre de la sienne , & la vôtre doit  
 acquitter la même dette. — Juste Dieu !  
 que devenir ? Le malheureux va périr....  
 Qu'avons-nous fait ? — Vous m'y avez  
 forcé , Monsieur. — Il falloit recevoir la  
 mort de moi , plutôt que de consentir à un  
 crime.... Ta complaisance m'a perdu. —  
 Vous m'accusez ! vous m'accablez de re-  
 proches ! voilà le fruit des liaisons des mé-  
 chans , complices des mêmes noirceurs ; au  
 moindre péril , ils s'accusent & se mau-  
 dissent l'un & l'autre. Je vais mourir pour  
 l'innocent , moi , j'y suis disposé ; & vous ,  
 Monsieur ? — Laissez-moi , Lafleur , je  
 suis au désespoir , je suis anéanti. Que  
 faire ? Quelles suites affreuses a donc un  
 mensonge ? — Il faut venir déclarer la  
 vérité , Monsieur ; il faut venir détacher  
 ces fers qui brisent le corps du vertueux  
 Felino ; vous avez commis le crime , il  
 faut l'expier , je vous suivrai à la mort , je  
 partagerai le supplice & la honte. O que  
 ne

ne suis-je mort! — Oui, mon parti est pris; le Vice-Roi m'aime; il fait plus, il m'estime: il a été témoin des preuves de valeur que j'ai données dans le Pisan: il peut faire justice ou grace; je vais me jeter à ses pieds; c'est lui qui va ordonner de mon sort, suis moi. — Allons, Monsieur.

Josepho se présenta devant le Vice-Roi; Monseigneur, lui dit-il, vous m'avez estimé jusqu'aujourd'hui; j'ai besoin que vous gardiez le souvenir de tout ce qui a pu me donner accès auprès de vous, pour me pardonner les horreurs que je viens vous révéler. Monseigneur, on peut être un bon Officier un jour de bataille, & être le reste de sa vie, ou avoir été du moins un sujet orgueilleux, insociable, un mauvais citoyen, un méchant homme? Je suis tout cela, & plus encore. J'ai mené un homme vertueux au gibet; un faux serment, un mensonge atroce l'a mis dans les fers; il attend le supplice, & je suis le seul coupable. C'est moi qui volai mon père; c'est moi qui chargeai de ce vol l'honnête Felino, que je croyois mort, & qu'un coup du ciel

a rendu à la vie ; je l'accusai , j'imaginois que ce n'étoit point un crime puisqu'il n'étoit plus. — Cet aveu m'étonne , dit le Vice-Roi ; si un autre me l'eût fait , vous n'auriez point de grace à attendre de moi ; mais c'est de votre bouche que je l'apprends , je vois votre repentir , je lis vos remords... Je vous pardonne , je pardonne cet écart de votre jeunesse ; & je vais expédier promptement un rescrit par lequel de ma pleine puissance je proclamerai Felino innocent : en vertu de mon pouvoir je tairai le nom du vrai coupable ; mais je déclarerai que ce n'est pas Felino , que je le connois , qu'il mérite sa grace , & que son nom doit rester inconnu. — Il faut un plus grand dédommagement à Felino , reprit Josepho ; il aime Laure , il est aimé , il est accusé de subornation , & s'il est absous comme voleur , il sera puni comme suborneur ; il est vertueux. — Je le déclare innocent du premier crime , & l'absous du second ; je fais plus en sa faveur : je vais déroger à l'ordonnance rigoureuse des méfiances. Il épousera Laure. — Permettez ,

Monseigneur , que je sois le porteur de ces heureuses nouvelles. — J'y consens —.

Les lettres-patentes furent promptement expédiées , Josepho & Lafleur partirent. Je respire , disoit Lafleur , Felino n'a plus rien à craindre , c'est déjà beaucoup ; mais qui me délivrera du fardeau de mes remords ! Non , rien , les Rois de la terre font grace ; la conscience ne pardonne jamais.

Il étoit trop tard. Felino avoit été interrogé ; un déni noble & constant avoit été sa réponse à toutes les questions. Envain on lui avoit lu toutes les dépositions , envain lui avoit-on confronté tous les témoins. Il nioit toujours ; toujours il disoit : je suis innocent , je le suis , j'en atteste le ciel. Un usage barbare introduit dans les Tribunaux , exige la peine de la question , dans de semblables obscurités. Felino fut conduit dans cette chambre de tortures ; le bourreau souleva devant lui les instrumens de gêne , les coins , les clous , les marteaux , l'eau , la balance , & toutes ces machines qu'un démon cruel inventa pour briser & broyer sous la meule de la douleur , les os frêles &

souffrans de l'innocent qu'on veut faire parler. A cet aspect , Felino s'écria : qu'on me retire d'ici ; je dirai tout ce qu'on voudra , qu'on me retire d'ici , je suis cent fois plus coupable qu'on ne l'imagine , il n'est pas besoin d'attendre plus long-temps ; l'échafaud est-il dressé ? — Le Magistrat fit inscrire cet aveu qui ne devoit faire preuve que le lendemain après la confirmation de Felino.

Laure , Félicie & Silvéria attendoient Felino : je suis perdu , s'écria-t-il , tout est fini , demain je ne serai plus. Les barbares , m'ont traîné dans un lieu ! ils ont bien fait d'ensevelir ce lieu de désolation dans le centre de la terre , le plus près des enfers qu'il est possible ; ils ont offert à mes yeux des tenailles , des marteaux , des machines cruelles ; plutôt que de me voir *massoler* , déchiqueter , briser , j'ai menti ; j'ai dit tout ce qu'on a voulu que je dise. Ma bouche a fait l'aveu d'un crime que je n'ai point commis : je vais mourir , & les monstres diront au peuple assemblé , il est convaincu , il l'a dit lui-même. On ne me

plaindra plus, on maudira ma mémoire; ils ne diront pas, il a craint les tortures, il a reculé d'effroi, il a préféré la fin de ses maux, au supplice lent & calculé de la gêne; la crainte des tourmens lui a arraché un mensonge, ils ne diront pas tout cela.

Laure écoutoit ce terrible discours avec un calme extraordinaire; la foudre auroit grondé sur sa tête, qu'elle ne l'eût point entendue: eh bien, dit-elle, en se tournant vers Félicie & Silvéria, avois-je tort de demander du poison; vous frémissiez, en voyant avec quelle affreuse constance mes mains le broyoient & le préparoient; avois-je tort? Peut-on compter sur la justice des hommes? Felino, du courage, encore un moment, & tu peux sourire à tes bourreaux... Vois ce vase, il est empoisonné; prends & bois; il te donne la mort, & te dérobe au supplice. Ne bois pas tout. Mes jours sont finis, & ma dernière heure a sonné. — Felino prit le vase. O ma chère Laure; c'est après ton amour, le plus grand des bienfaits, je te remercie; j'ai bu. — Laure prit le vase des mains de Felino. —

Voici ma portion , je la reçois de ta main ;  
 & je meurs avec joie. — Après avoir bu  
 cette liqueur empoisonnée , l'un & l'autre  
 affectèrent une tranquillité sereine. C'étoit  
 un calme profond ; ils s'endormoient dou-  
 cement & sans déchirement l'un à côté de  
 l'autre , leurs mains entrelassées ensemble ;  
 ils sembloient avoir perdu l'usage de la pa-  
 role , ils ne parloient plus , ne vouloient  
 plus parler , & voyoient , sans témoigner  
 la moindre émotion , Félicie & Silvéria qui  
 fondonient en larmes.

Josepho arrivoit ; tandis qu'il dépo-  
 soit dans les mains du Magistrat les lettres du  
 Vice-Roi , Laffleur , du haut du balcon du  
 Palais qui faisoit face à la place où le giber  
 étoit déjà dressé , & où le Peuple s'amassoit  
 en foule pour se repaître de ce cruel spec-  
 tacle , Laffleur crioit : *Felino est innocent , son*  
*innocence est reconnue , il va paroître.* Le  
 Peuple , à qui il faut absolument du mer-  
 veilleux , en trouva beaucoup à cette nou-  
 velle , la saisit avec joie , s'attroupa autour  
 du Palais , & cria : vive Felino.

Ces cris perçans d'une populace nom-



breuse qui trépignoit & battoit des mains ; arrivèrent par le long & ténébreux soupirail jusqu'aux oreilles de Laure & de Felino. — S'il étoit vrai , dit Félicie ! — Il ne seroit plus tems , répondit Laure ; Felino se meurt , dans un moment il ne sera plus.

Josepho , précédé du Magistrat & du Greffier , entroit dans ce moment dans le caveau : Ma sœur , s'écrioit-il , ma chère Laure , où êtes-vous ? c'est votre frère qui vous appelle ; soyez heureuse avec Felino , il sera votre époux ; son innocence est reconnue. — Mon frère , s'écria Laure , mon frère !.... Dans le même instant , Felino pouffoit le dernier soupir ; Laure s'en aperçut : mon frère , vous le voyez , vous arrivez trop tard , Felino n'est plus , & moi , je cesse de vivre , adieu. Elle expira , & couvrit en tombant le corps du malheureux Felino.

Je n'ai plus qu'à mourir , s'écria Josepho ; il se tourna vers Lafleur : tu m'entends ; sortons , allons mourir. — Oui , Monsieur , dit Lafleur , allons mourir , allons mourir. Je vous l'avois bien dit.

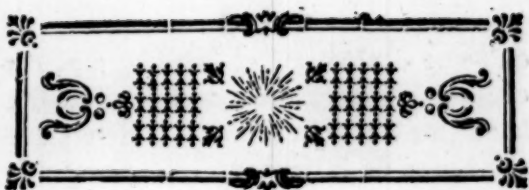
Les corps de Laure & de Felino furent remis entre les mains de l'amitié. Félicie & Silvéria les transportèrent dans une maison de campagne; ils les ensevelirent dans une île, & sur le tombeau dressèrent une obélisque sur laquelle ils firent graver l'histoire de leur mort & du poison, & le rescrit qui manifestoit l'innocence de Felino; au bas on lisoit ces mots : *Homme, crains ton semblable & la calomnie.*



rent  
e &  
fon  
une  
bé-  
pire  
qui  
bas  
m-

LA  
LEÇON D'AMOUR,  
OU  
LES DIX TABLEAUX.





LA  
LEÇON D'AMOUR,  
OU  
LES DIX TABLEAUX.

---

ON ne fait pas grand'chose quand on sort du Couvent. Eh ! qu'est-ce que de savoir jouer sa partie, ou faire des accompagnemens sur un clavecin, de faire avec grace quelques pas de menuet ou d'Allemande ? Ce n'est rien que d'avoir dévoré tous les plus jolis Romans François. On est si neuf ! si neuf ! ... Comme on est gauche avec tout plein d'agréments ! Que de choses qu'on n'entend point, qu'on ne fait point,

qu'on ne devine point ! Cette langue , ces coups-d'œil , ces accens , tout cela , qui fait le charme des conversations & la véritable éloquence de la langue *parlée* , tout cela paroît nouveau. Ce n'est pas tout que cet embarras de l'esprit.... Le cœur a bien d'autres épreuves à faire ; ce cœur qu'on croyoit avoir si bien formé ; ces hommes qu'on croyoit si bien connoître par les Romans... & les femmes !..... Qu'il faut revenir de loin ! comme on recule ! Heureuse celle qui , comme Sophie , peut être formée à temps ! Il est vrai que le hasard lui donna une leçon frappante. Eh ! oui , le hasard... ; il a plus d'influence sur nos vices & nos vertus que l'on ne pense. Les occasions décident le plus souvent de nous.... Commençons , & brûlons sur l'autel du Génie de la Peinture notre grain d'encens.

Que fit-il pour l'humanité , celui qui , le premier , broya des couleurs sur la pierre , & transporta la Nature entière sur une toile ; qui , dans un espace borné , présenta à l'œil ces lointains immenses , & ces distances que le Ciel mit entre la terre & le soleil

soleil ? Ce ne fut pas là encore le plus grand de ses bienfaits. Eh ! que de gens peu jaloux de voir & de sentir la Nature ! combien , satisfaits de la retrouver charmante au printemps , riche en automne , ne se piquent guères de l'encadrer , l'hiver , dans leurs fallons ou dans leurs cabinets !

Le portrait ! c'est cet art ingénieux de rendre & d'éterniser les ressemblances. Voilà le genre que les âmes sensibles chérissent davantage ; c'est l'histoire des Amours qu'on aime à retrouver sous des emblèmes rians. Otez l'Amour à la Peinture , quoi qu'en disent les Amateurs de l'Histoire , vous lui avez ravi les trois quarts de sa magie ; si vous ne parlez au cœur , en vain vous avez séduit l'esprit. Nos Lecteurs savent donc que la Peinture va jouer un des plus grands rôles dans ce Roman. Présentons maintenant le lieu de la scène.

C'étoit à six lieues de Paris. Pourquoi toujours défigurer la Géographie moderne , & l'affubler d'un manteau Grec ou Romain ? Paris ne vaut-il pas Athènes ? La Vallée riante & riche de Montmorency ne vaut-

elle pas les bords du Lignon & du Tempé ? Ah ! croyez que dans les annales de Vénus , le Tempé & la Vallée de Montmorency se retrouvent à la même date ; & croyez aussi que , dans cette Vallée , l'Amour y vint souvent tenir ses tendres assises. Il eut toujours soin d'y fixer les Graces , d'y inviter Plutus , d'y conduire Mars , & d'élever à droite & à gauche des donjons , où les Muses prennent , de temps en temps , le droit de gîte. On y rencontre des Princes , les plus grands du Royaume ; & , au moment où j'écris , vous trouveriez , mes chers Lecteurs , sur un coteau qui regarde au midi , & où César établit les tavernes de son camp , d'où Coligny observoit Paris , & où l'on retrouve la tombe des trois Montmorency , & cette devise si familière à ces Guerriers : *Aplanos* ; vous trouveriez , dis-je , les jeunes descendants du petit-fils de Henri , confiés aux soins de cette moderne Sapho , que nos yeux contemplant avec admiration & avec plaisir. Vous trouveriez Conti , laissant à l'Isle-Adam un cortège importun , & courant les bois de cette belle Vallée.



Vous trouveriez le Chantre des Saisons, ce Poète aussi modeste que Virgile; vous le verriez assis sous l'humble grenadier que l'Amitié planta & fait fleurir sans cesse. Vous trouveriez cet hermitage, où le malheureux & célèbre J. J. Rousseau s'étoit retiré; vous liriez avec peine ces mots gravés sur la pierre :

Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné.

Vous trouveriez peut-être Anacréon, & le Chantre aimable de Galaor & d'Amadis. L'ombre de Tacite vient quelquefois s'y promener; & vous trouveriez quelquefois ses crayons sous un bouleau, ou auprès d'un rosier. Naguères, vous eussiez vu l'Observatoire élevé par le petit-fils du célèbre Dominique Cassini, maintenant occupé par un descendant de ce fameux Saint-André. Non loin de là les graces s'offient à vous; graces, esprit, vous trouvez tout. Avancez; par-tout c'est le son de la lyre qui se marie à ceux du luth. L'amour plane sur ce tranquille hémisphère, & semble vouloir

borner son empire aux limites de cette belle Vallée. Flore , Pomone , Dieux des champs , Dieux des vergers , Dieux des vendanges , avec quelle profusion vous prodiguez , ici les fleurs , là les fruits ! Quels parfums s'exhalent de vos grappes abondantes ! Terre chérie , heureux Habitans !

C'est dans ce beau canton que Sophie venoit d'être amenée au sortir de ce Monastère célèbre par la clôture des malheureuses Princesses de Bourgogne , & par le supplice des Lanoy ; Monastère presque aussi ancien que celui d'Argenteuil , immortalisé par Héloïse (1). Sophie rendoit graces au Ciel d'a-

---

(1) Héloïse fut nommée Supérieure du Monastère d'Argenteuil en 1120. Elle en sortit après que l'Abbé Suger eut chassé les Religieuses , qui formèrent deux Abbayes célèbres , celle de Malnoue & celle du Paraclet. Le Paraclet avoit été cédé à Héloïse par Abailard , après qu'il eut été nommé à l'Abbaye de Ruys en Bretagne. L'Abbaye de Maubuisson , près Pontoise , fondée par la Reine Blanche. Gabrielle d'Estrées y

voir été conduite dans ce Vallon , où la Nature , riche & riante , présentoit à ses yeux des sites si intéressans & si beaux.

Peignons l'asyle de Sophie. Ce n'étoit point un de ces Châtelx antiques , restes défigurés d'une architecture gothique , dont les murs sont dentelés par des créneaux , & dont on ne peut approcher que par un pont dont les aîles menaçantes semblent deux canons sortant de leurs courtines. L'Amour , qui , quelquefois , osa pénétrer dans ces Châteaux forts , & qui se trouva si bien aux pieds de Gabrielle & de d'Antragues , demande aujourd'hui des dehors moins rebutans. Il veut que la surface des édifices réponde à l'aimable surface de ceux qui les habitent. Autrefois la tyrannie s'enfermoit comme dans un repaire , dans des Châ-

---

a été inhumée avec l'enfant dont elle étoit enceinte de Henri IV. Cette Abbaye fut fondée en 1236 , & a pris son nom de Barthélemi Maubuisson , de qui la Reine Blanche acheta le terrain.

reaux ; l'Amour même avoit un air d'austérité , & un accent dur. Ce n'est plus cela ; & nous en rendons graces au Ciel. Nos mains ne sont plus durcies des calus formés par le poids d'une lance ou d'une pesante épée ; elles sont bien plus propres à cueillir des fleurs , & bien plus caressantes : c'est avoir plus que gagné.

Le Château qui renfermoit Sophie étoit un de ces Temples dont les murs légers semblent poser à peine à terre , décorés par des frontispices légèrement modelés , & soutenus par des colonnes encore plus légères. Ce Château , bâti dans un jour , étoit fait pour ne durer qu'un jour. La Peinture , trompant l'œil , représentoit sur le plâtre les jointures des pierres , les formes & les angles de l'édifice. C'étoit la propriété d'un Intendant de Province , pressé de jouir , à qui l'argent ne coûtoit rien , & qui demandoit à tous les Arts des prodiges : dans sa jeunesse , il en avoit demandé aux Amours , qui les lui avoient vendus en dédoublant ses années. Il est vieux à quarante ans , & il est consolé. Une autre jouissance a succédé à celles

qu'il a perdues. Il est bon ami , bon frère : il rend heureuse sa Province. Un de ses plus grands plaisirs , c'est de rassembler , pendant l'été , une aimable Colonie dans son Château , & de voir manger sa fortune. Aussi-tôt que l'été a fait sentir ses premières chaleurs , tous les plaisirs viennent le chercher. Ses convives ne se connoissent point , mais il les connoît tous. Chacun parle sa langue , chacun a sa manière ; & comme chacun a de l'esprit , c'est la plus jolie de toutes les manières. L'un joue d'un instrument , l'autre chante ; celui-ci peint , celui-là parle ; plus loin , on éveille , à coups de fusil , les belles dormeuses : ici le bruit du trictrac trouble la digestion des autres ; c'est enfin la liberté , mais cette liberté si charmante , mère & sœur du plaisir.

Vous pensez bien que dans un Château où les glaces , les crystaux , la porcelaine , l'argent & le vermeil sont étalés & employés avec une magnificence inouïe , la Peinture doit avoir trouvé place tout à côté de la Dorure , & plus bas que la Sculpture ; on l'y rencontroit , non point dans un fallon , mais

dans une galerie assez longue, percée au nord & au midi. On n'y voyoit point ces éternelles guerres de Louis-Quatorze, qu'on rencontre dans tous les Châteaux bâtis sous son règne : l'adulation s'étoit emparée des pinceaux, &, sur le corps d'Alcide ou de Mars, on plaçoit la tête du Roi, ou celle de Turenne, ou celle du Vainqueur de Rocroy. Ce n'étoient point non plus ces allégories mythologiques, aussi vieilles que Saturne, & qui ne disent plus rien à l'esprit, à force d'avoir trop dit aux yeux. C'étoient des tableaux de Teniers, de Vatteau ; le plus grand nombre étoit de Boucher. Les plus grands tableaux n'avoient pas, conformément à la mode, plus de quinze pouces de large, sur dix de hauteur. Qu'on ne s'imagine point que le plafond de cette galerie fût bien élevé ; c'en étoit assez de dix pieds. Avant d'y entrer, on traversoit le salon chronologique, ou plutôt généalogique, de l'Intendant. Là, on voyoit suspendus les portraits de tous les Robins, qui, depuis Charles VIII, s'étoient succédés dans la Charge de Maître des Requêtes,

de Grand-Maître des Eaux & Forêts, de Président, d'Intendant, &c. ; leurs noms, écrits au bas, tiroient de peine les curieux, embarrassés de trouver leur tête, sous les énormes perruques dont quelques-unes étoient enveloppées : ils étoient tous Monseigneur. Les uns étoient sans barbe, les autres avoient une longue barbe. Les amateurs pouvoient faire sur ces portraits un cours de perruque & de barbe très-essentielle aux Dessinateurs de costumes. On y voyoit le neveu de ce Président qui déboutoit en latin les Plaideurs que la Loi déboutoit en françois (1), & qui fut cause que les Arrêts

---

(1) On fait qu'en 1539, on cessa de prononcer les Arrêts en latin. François premier ordonna ce changement, après qu'il eut appris que le premier Président du Parlement de Paris s'étoit servi d'une expression barbare ; voici le passage. » *Scripserat Morem Galliæ, leges*  
 » *Regni semper latino sermone scribi, donec*  
 » *Franciscus Rex ejus nominis primus id veruit*  
 » *anno 1536; sed debuerat Motharellus causam*

furent prononcés désormais en françois. On voyoit celui qui avoit été nommé Rapporteur contre Spifame, Evêque de Nevers, qui avoit embrassé le Calvinisme ; celui qui opina à la mort contre Anne Dubourg son Confrère. Il eût été malséant d'omettre cette inspection, pendant laquelle Monseigneur racontoit l'histoire des Parlemens, des anecdotes de famille, & finissoit par montrer le Cordon de Saint-Michel dont un de ses aïeux avoit été décoré après le siège d'Orléans.

On arrivoit ensuite dans la galerie, & Monseigneur laissoit alors liberté entière. Amenons Sophie dans cette galerie, & com-

» addere quoniam videlicet Præses Curia Par-  
 » lamenti in Arresto pronuntiando dixerat de-  
 » boramus & deboravimus, quod gallicè jam  
 » pronuntiatur, *avons débouté & déboutons.*  
 » De quo Rex Franciscus, ut quidam dicunt,  
 » multum riserat ; ut alii, multum iratus  
 » fuerat. *Voyez... Matagonia de Matagonibus*  
 » adversus Italogalliam Antonii Matharelli «.



mençons par faire connoître notre jeune Héroïne , & celui qui va trouver place à côté d'elle dans ce Roman.

Sophie touchoit à cet âge où finit la clôture d'une Demoiselle , quand le Ciel ne lui a point donné pour mère une coquette , une folle , une sotte , une femme jalouse ; enfin , Sophie avoit quinze ans. O mes Lecteurs , le bel âge ! Amour ! quinze ans !

Nous avons présenté avec transport les quinze ans de Sophie , ô mes Lecteurs ; c'est vous avoir présenté les plus jolis quinze ans qui aient jamais existé. Donnez-leur une jolie tête , une taille encore plus jolie , des pieds , des mains , & tout ce que vous imaginerez de plus joli : eh bien ! avec tout cela , vous aurez à peine le portrait de Sophie. Nuancez bien dans le délire de votre imagination , & l'innocence , & les desirs ; peignez ce flux & reflux de la pudeur & de la curiosité. Voyez la , tentée de s'élancer , & revenant toujours. Peignez ces jolis yeux , qui s'ouvrent à chaque pas , & qui sont étonnés à chaque pas ; achevez de peindre son aimable ignorance , en rendant ce cri de surprise qui lui échappe sans cesse.

Sophie voit-elle un oiseau qui vole, elle jette un cri.... Ah !... Chante-t-on autour d'elle, c'est encore... Ah !... Court-elle au devant de sa mère, c'est... Ah !... Lui présente-t-on des fleurs, c'est encore... Ah !... Vous vous tromperiez, si vous attribuez ce cri à la seule ignorance ; il partoît aussi d'une extrême sensibilité : c'étoit un cri de plaisir, autant que de surprise... Sophie avoit toute la curiosité de quinze ans ; elle demandoit toujours, qu'est-ce que cela ? Avec cette curiosité-là, Sophie, la Nature n'aura bientôt plus de secrets pour vous. Oh ! comme elle écoutoit ! de quels yeux elle regardoit ! On eût dit qu'elle vouloit recueillir la parole sur les lèvres de ceux qui parloient. Sophie n'aimoit point la parure ; un quart-d'heure de toilette, son corset bien ferré, des fleurs tout plein sur sa tête, un air nouveau dans sa bouche ; elle étoit contente, & aussi contente, je vous jure, avec son *chamberlu* de Couvent, qu'avec sa *lévite* ou sa *sultane*. O Sophie, le bon augure ! vous aurez de l'esprit ; vous serez aimable, & vous ne serez point coquette : un jour vous serez la meilleure des mères. O

Omes Lecteurs, mille pardons; j'avance lentement : mais, à ma place, ne vous arrêteriez-vous pas aussi ? Les détails, oui les détails, sont aux Ouvrages de pur agrément ce que les sucs nourriciers sont à nos corps ; ils leur donnent la vie & la couleur. Jusques-là, Sophie est ce palmier solitaire, qui, pour développer son feuillage, attend qu'un autre palmier croisse & s'élève dans son voisinage. Une Beauté de quinze ans n'est pas long-temps solitaire. L'Amour est un Berger trop vigilant ; comme il prend soin des jeunes Bergères ! il n'avoit pas perdu Sophie un seul instant de vue. O Sophie, vous n'avez pas fait un pas sans lui. Souvent vous avez cru prendre une main indifférente ; c'étoit la sienne : ce Monsieur le Chevalier de Saint-Mer, si grand, si froid, si savant, qui a quarante ans, qui vous parle si souvent, qui vous apprend toujours quelque chose, qui a fait une chanson, ne vous y trompez pas, Sophie, c'est l'Amour. Déjà votre mère, qui a des yeux ; mais quels yeux ! a dit, en souriant malignement, à votre tante, qui est aussi

maligne & aussi fine qu'elle , c'est l'Amour ; votre tante a dit aussi à sa cousine , c'est l'Amour ; & votre cousine a dit à son mari , qui l'a répété en plein souper , c'est l'Amour. Tout le monde s'en est aperçu , & vous ; oh ! vous ne vous en doutez pas. C'est l'usage , on est toujours des derniers à se connoître ; on croit être aux préliminaires , & le Public a déjà fini le Roman. Voilà le monde ; consolez-vous , Sophie , & lancez-vous.

Ce n'est pas que Sophie aimât le Chevalier ; ô bon Dieu , non ! Le Chevalier n'avoit pas dit un mot d'amour ; Sophie le regardoit comme un tuteur , il la regardoit comme sa pupille. Si elle avoit une niche à faire , c'étoit à lui ; s'il avoit quelque chose d'agréable à dire , c'étoit à elle. Vous voyez bien que ce n'est pas là de l'amour. Ce n'est pas que de bien plus jeunes gens que le Chevalier ne cherchassent l'intention de Sophie ; c'étoit un bourdonnement d'abeilles auprès de leur ruche. Mais de jeunes adolescens ne comptent pas encore dans le monde ; l'Amour , dans ses calculs , ne les

place pas encore à côté d'un zéro, pour qu'ils valent quelque chose. Ce ne sont que de petits zéros, dont la beauté peut faire deux ou rien. Nous n'essayerons point d'expliquer par quelle bizarrerie la Beauté choisit presque toujours dans son Amant un âge plus avancé que le sien : sans doute c'est la foiblesse qui cherche la force. Les Grecs, si ingénieux dans leurs allégories, ont expliqué cette singularité. Quand ils ont voulu rompre les liens de la jeune Andromède, c'est un Héros mâle & nerveux, déjà connu; c'est Persée qui vient au secours de l'infortunée Princesse.

Sophie n'aimoit pas le Chevalier : mais il savoit tant de choses; elle étoit si curieuse; elle venoit toujours à lui; & puis, la chanson avoit son prix. C'étoit, disoit-on, une plaisanterie : Sophie trouvoit la plaisanterie bonne. Comment ne pas chercher celui qui fait & dit pour nous de si jolis riens? Voici la chanson.

## COUPLETS.

Air : *Du sérin qui te fait envie.*

Le jour finit , l'an recommence ,  
 Propos usés , disoit Bastien ;  
 Depuis que j'ai le cœur d'Hortense ,  
 Je compte mieux , & compte bien.  
 Serrant ma chaîne fortunée ,  
 Toujours brûlé du même amour ,  
 Non , je n'ai point changé d'année :  
 Je suis encor au premier jour.



O si l'envie ou l'inconstance  
 Couvroient mes yeux d'un crêpe noir ,  
 Sur les épines de l'absence  
 Si je marchois matin & soir ,  
 Dans ma chaîne peu fortunée ,  
 Comme vous autres , à mon tour ,  
 Je dirois : J'ai vu fuir l'année ,  
 Redemandons-en le retour.



Mais si , toujours doux & fidèle ,  
 Son cœur semble chercher le mien ;

Si près de moi , si moi près d'elle ;  
 Nous nous trouvons ou mieux ou bien ;  
 Serrant ma chaîne fortunée ,  
 Je dirai , plein de mon amour :  
 Non , je n'ai point changé d'année :  
 J'en suis encor au premier jour.

Sophie répétoit souvent cette chanson ; le Chevalier étoit flatté , & il trouvoit qu'il y avoit tout plein de plaisir à s'occuper de Sophie qui s'en souvenoit si bien. — Suivez-moi , lui dit-elle un jour ; conduisez-moi dans la galerie : vous répondrez à mes questions —. C'étoit un des plus chauds jours d'été ; chacun cherchoit le repos, l'ombrage & la solitude. — Pendant que tout le monde dort , dit-elle , ou qu'il est près de dormir , allons causer dans la galerie. — Je ne demande pas mieux , répond le Chevalier —. Ils se croyoient seuls. Est-ce qu'une mère prudente ne suit pas de l'œil sa fille ? une jeune nièce est-elle jamais seule , quand elle a le bonheur d'avoir une tante avisée ? La mère & la tante se cachèrent dans le plus haut bout de la galerie.

Sophie, en entrant, avoit fermé la porte :  
 — Pourquoi fermer, dit le Chevalier. —  
 Pour être seuls. — Nous pouvons l'être,  
 portes ouvertes. — Mais on peut venir.  
 — Qu'on vienne. — On nous distraira.  
 — Oh ! rien ne peut me distraire de vous,  
 quand je suis avec vous. Je vais ouvrir la  
 porte. — Il y a donc du mal de fermer les  
 portes ? — Oui, belle & ingénue Sophie,  
 oui ; à votre âge on ne doit point avoir de  
 secrets pour le Public : votre cœur est pur,  
 vos actions doivent paroître pures. Une  
 femme avec un homme sous clef ! ô Sophie,  
 on vous croiroit perdue. Soyons ensemble ;  
 soyons-y toujours, mais toujours en public.  
 Soyons, si vous aimez le tête à-tête, sur  
 le premier plan du tableau ; mais que l'œil  
 du Public, celui de votre mère, soient dans  
 le fond. — A la bonne heure ; ouvrez  
 donc —. La mère & la tante, cachées dans  
 une embrasure, augurèrent bien de la re-  
 tenue du Chevalier. — Qu'elle est étour-  
 die ! dit la tante. — Qu'il est sage ! dit la  
 mère.



*Premier Tableau.*

Sophie s'étoit arrêtée devant un tableau charmant. C'étoit une jeune personne couchée, & un Amour caché sous son oreiller, qui sembloit la bercer : des Amours tenoient devant elle des portraits ; un autre plaçoit sur sa table la nouvelle Héloïse. — Ah ! dit Sophie... , qu'est-ce que cela ? — C'est, aimable Sophie, le premier période de l'Amour, que l'Artiste a voulu rendre. Pour vous l'expliquer avec plus de clarté, permettez que je personnifie. Cette jeune personne, c'est vous ; cet enfant, qui agite son oreiller, c'est l'Amour, qui peut-être vous empêche de dormir. Mais non ; vous dormez si bien ! ce n'est pas vous. — Qui vous a dit si je dors ou si je veille ? — Ah ! plutôt à Dieu !... Ces Amours, tenant des portraits, signifient toutes les figures que la Beauté rappelle à son souvenir pendant la nuit ; celles qui l'ont frappée le jour, celle qui va décider de sa destinée, & du bonheur d'un seul. Mais ce n'est pas vous ; vous

dormez si bien ! vous attachez si peu vos yeux sur ceux qui vous entourent ! — Vous m'impatientez. — Me trompé-je ? — Oui. — Plût aux Dieux !... Cet Amour , posant un Roman sur cette table , annonce le genre de lecture qu'une jeune personne préfère , du moment qu'elle aime. De ce moment , c'est sa sensibilité seule qu'elle se plaît à nourrir ; elle ne veut que parler à son cœur : dans la Nature , dans les livres , elle ne cherche que ce qui peut la toucher. Elle n'a plus qu'une idée , elle n'a plus qu'un objet. Voilà , Sophie , le tableau expliqué : voilà la marche de l'Amour ; vous ne la connoissez pas encore... —. Sophie devint silencieuse , & rêva. Après un moment de silence , elle s'écria : — Le joli tableau ! qu'il est ingénieux ! je m'en souviendrai —. Le Chevalier sourit. — Oui , je crois que vous vous en souviendrez. Un jour cette fable deviendra le premier chapitre de l'histoire de votre vie — Sophie se tut.

*Second Tableau.*

Une jeune personne à sa toilette , un bou-

quet de fleurs auprès d'elle , remettant une lettre à sa femme-de-chambre , qui sourit ; un billet à moitié caché dans un joli portefeuille rose ; la plume est une flèche à deux bouts ; en se penchant pour écrire , elle s'est blessée presqu'au cœur ; avec ces mots : *Pourquoi écriviez-vous ?*

— Et celui-ci ? dit Sophie. — C'est le premier anneau de la plus douce de toutes les chaînes. En personnifiant toujours , je vous dirai : Cette jeune personne , c'est vous... Depuis que vous êtes instruite que vous savez plaire , vous aimez à vous parer. La Parure est la Dame d'Atours de l'Amour ; parez-vous , belle Sophie : les yeux sont le chemin du cœur. Ces fleurs , Sophie , sont le premier hommage qu'on offre à la Beauté. Dans les premiers jours du monde , dans ces temps où l'Amour étoit encore un enfant du Ciel , il n'avoit que des fleurs à donner , mais si fraîches , mais si vives , mais d'un parfum si doux ! Aujourd'hui on ose présenter de l'or , le diamant , des bijoux ; aujourd'hui on veut séduire. Aimable Sophie , souvenez-vous de cette leçon , &c

restez au premier âge de l'Amour ; restez-en aux fleurs , & ne soyez jamais tentée de passer à l'âge des fleurettes. Cette lettre que vous remettez à votre femme-de-chambre , c'est une réponse que vous faites. L'Amour ingénu n'a pas d'autres truchemens. Avant d'oser parler , il ose écrire ; on écrit ce qu'on rougiroit de dire. Cette femme-de-chambre , qui sourit , peint votre embarras , Sophie , & peint le sentiment qui vous presse. Sophie , gardez-vous de confier vos secrets à des mains mercenaires ; votre réputation deviendrait le jouet des caprices d'une femme-de-chambre ; vous seriez deshonorée sans l'avoir mérité. Rejetez les conseils qui sortiroient de cette bouche ; songez qu'Enone a perdu Phèdre. Ce billet à moitié caché dans ce portefeuille rose , vous annonce , Sophie , le prix qu'on attache au premier billet de l'Amour. Ah ! tous les premiers pas de ce Dieu , les premières graces qu'il accorde ou qu'il obtient sont si précieuses , elles sont si vivement senties ! comme elles doublent de valeur ! Ce billet , à moitié caché...

c'est qu'on l'a lu , ou qu'on va le lire. Long-temps le premier billet ne cesse d'être entre les mains de la Beauté ; on ne l'a jamais assez lu : une magie nouvelle , un nouveau feu , un poison nouveau s'exhale de plus en plus. Toutes les Amantes , en cas pareil , disent tout bas ce que disoit tout haut Titus :

*Tous les jours je la vois ,  
Et crois la voir toujours pour la première fois.*

On n'auroit garde de profaner ce premier billet. Les lettres de l'amitié sont exclues du porte-feuille de l'Amour , de ce greffe charmant , où la main d'un Dieu , où celle de la Beauté , déposent , avec soin , le recueil ingénieux de leurs fastes galans. Quelle histoire que celle-là ! le sentiment & l'esprit ! quels plus grands maîtres ! par-tout une flamme vivifiante..... Ah ! Sophie , fermez toujours ce porte-feuille ; l'Amour veut que ses feuilles soient discrètes : vos yeux seuls ont le droit de les parcourir. Ai-je besoin d'ajouter que cette fl<sup>te</sup> <sup>de</sup> à deux bouts , qui vous sert de plume , &c

avec laquelle vous venez de vous blesser ; est une charmante allégorie ? On se blesse en répondant à un billet de l'Amour , presque autant qu'en le lisant. L'amour qu'on reçoit est souvent le même que celui qu'on donne ; & répondre , c'est faire autant de frais que celui qui a écrit le premier. Combien de femmes , entraînées par leur imagination , se sont donné des chaînes elles-mêmes dans leurs réponses ! & combien d'Arianes infortunées auxquelles on peut dire : *Pourquoi écriviez-vous ?* Peut-être l'Amour , qui , en passant auprès de vous , laissa échapper au hasard une feuille , auroit poursuivi sa route , si vous n'aviez ramassé ce papier hasardé , & n'aviez achevé d'en remplir les pages. Ah ! si l'Art d'écrire fut inventé par un Amant , celui de répondre a servi , cent fois , au désespoir de la Beauté. Puissé-je , ô Sophie , ne jamais vous dire : *Pourquoi écriviez-vous ?* Ah ! si le sort.... Je n'ose poursuivre ; mais il est un mortel qui vous aime , Sophie ; & si votre bonheur ne dépendoit que de lui.... Vous le voyez , Sophie... Jamais ; oh ! non , jamais

mais vous ne direz avec douleur : *Malheureuse Sophie , pourquoi écriviez-vous — ?*

Sophie abandonna sa main au Chevalier , & sentit celle du Chevalier trembler dans la sienne. Elle jeta un cri , ce ah !... , ce cri qui lui étoit si familier , mais qui cette fois avoit un accent nouveau... Elle entraînoit le Chevalier vers un autre tableau , & laissoit toujours sa main dans la sienne.

*Troisième Tableau.*

La même jeune personne assise , un jeune Amant à ses pieds ; elle reçoit , d'une main , un cœur percé d'un trait , qu'il lui présente ; de l'autre main elle donne le sien à son Amant , qui le reçoit , avec ces mots :

*Pour cet Amant le troc fut bon.*

Un Amour leur montrait à chacun un carquois rempli de flèches ; & on voyoit deux flèches en l'air , se croisant & prêtes à retomber sur la tête de l'un & de l'autre ; il y avoit cette seconde inscription : *Usez des flèches de ce carquois , mais ne le vuidez pas.*

— Hâtez-vous, dit Sophie émue, de me rendre le charme que je trouve répandu dans ce tableau. Ah!... — Effet charmant de ta puissance, ô tendre Amour! pour toucher, tu n'as seulement qu'à présenter ton image; ton image est souvent celle du bonheur! Belle Sophie, gardez-vous d'aller trop loin. L'Amour en peinture est trop beau....; il l'est moins dans la réalité. Voulez-vous avoir une définition exacte d'un imposteur, songez à l'Amour; il promet toujours plus qu'il ne peut tenir. C'est (si vous aimez mieux cette distinction) le Dieu des fleurs; il est rarement le Dieu des fruits. Continuellement ferré dans les lières de l'espérance, si-tôt que sa gouvernante l'abandonne à ses propres forces, il cesse bientôt d'être le frère des Plaisirs. Je ne dis point qu'il faut le fuir...; gardez-vous-en bien, Sophie : point de bonheur sans lui. Qu'est-ce qu'une longue vie sans amour? c'est une toile où les personnages sont dessinés, & auquel il manque le coloris. Le sentiment est le coloris de la vie. L'excès fait l'amour, le moins fait l'amitié;



la nullité est trop affreuse. Choisissez donc bien ; que ne pouvez-vous m'entendre — ! Il tomboit à ses pieds ; Sophie tourne ses regards sur lui , & sourit de se voir placée entre deux tableaux , ou plutôt de répéter l'image qu'elle voyoit peinte. Il manquoit au Chevalier, pour rendre entièrement la ressemblance, un cœur dans sa main : mais il étoit sur ses lèvres ; mais il étoit dans ses yeux ; mais il s'élançoit dans la main de Sophie. — Le voilà , disoit-il , en montrant la place de son cœur : le voilà , il n'est plus à moi ; recevez-le , Sophie —.

Sophie poussa un cri... Ah!... mais sa voix paroissoit gênée. Elle ne demanda point l'explication du tableau ; elle mit une main sur son cœur... — Ah ! s'écria-t-elle... Mais , dit-elle par réflexion , quel sens renferment donc ces mots : *Usez des flèches de ce carquois , mais ne le vuidez pas ?* — Cela veut dire , Sophie , d'éviter un malheur qui ne peut jamais vous menacer ; car pour vous , il restera toujours une flèche dans le carquois de l'Amour. Que mille autres , en prodiguant leurs traits , épuisent promptement

ment ce carquois céleste ; l'Amour les punira , en les réduisant à l'impuissance d'en lancer de nouveaux. Ce malheur , Sophie , si tous ceux qui vous verront me ressemblent , ne vous arrivera point —. Sophie sembloit avoir perdu l'usage de la parole. Un nouveau tableau parut lui rendre cette faculté précieuse.

#### Quatrième Tableau.

Un jeune homme , les yeux bandés ; jouant à Colin-Maillard avec sa jeune Amante , qui l'agace : il lui serre la main. Dans le fond , des joueurs qui sourient. *Crains ces yeux plus clairvoyans que les tiens.*

— Ah ! dit Sophie , c'est le Colin-Maillard. — Pas tout-à-fait , dit le Chevalier. Rien ne ressemble plus à Colin-Maillard qu'un Amant ; il a sur les yeux un bandeau. Mais la différence est bientôt sentie : Colin quitte son bandeau quand le jeu lui déplaît ; un Amant ne le peut pas toujours : son aveuglement est long ; il est aveugle sur lui-même ; parce qu'il ne voit point

ce qui se passe à ses côtés , il croit n'être point vu. Comme il se trompe !... Le monde est un grand fallon ; les joueurs sont le Public , qui n'a point de bandeau , & qui fuit de l'œil tous les pas du Colin-Maillard. Il ne peut faire une chute , qu'elle ne soit apperçue ; il ne peut donner contre le *pot-au-noir* , qu'on ne s'écrie malignement : *Pot-au-noir*. Et la joueuse qui l'agace , cette Amante qu'il cherche , comme elle se trompe , si elle s'imagine que le Public ne la soupçonne que d'être une simple joueuse ! Malgré elle , le Public est dans la confidence ; heureux s'il ne s'érige pas en censeur ! — Comment donc faire ? reprit Sophie. — Je l'ignore. Mais pour tromper le monde , il n'y a qu'un moyen. — Quel est-il ? — De n'avoir point à rougir de celui qu'on aime. L'Amour est un sentiment si naturel ! il prend naissance dans le berceau de l'innocence ; & , quand on le veut bien , il ne fait pas rougir sa mère. L'Amour , quand on le veut , n'est qu'un courrier qui gagne l'Hymen de vitesse , & va l'attendre au Temple , où il prépare l'autel , les fleurs

& le dais nuptial. — Ah ! dit Sophie , que j'aime cet Amour-là ! — C'est le seul que vous sachiez inspirer , & que vous deviez sentir. O ma Sophie , si l'examen continue , je doute si j'aurai assez de force pour aller plus loin. Tout ce que je sens , tout ce que j'éprouve... O Sophie... , encore une leçon. Ne mettez jamais votre Amant sur des sujets d'entretien si bien faits pour émouvoir. Quand le cœur parle tant , il peut arriver que l'esprit se taise... ; & alors il y auroit bien des dangers.

*Cinquième Tableau.*

Un bosquet : sur le devant , & couchée sur un banc de gazon , une jeune personne ; un homme à ses genoux , tenant une rose dans ses mains qu'il effeuille ; des Amours jettant des fleurs sur l'un & sur l'autre. *Qu'avez-vous fait ? vous avez perdu la rose.*

— Arrêtez vos yeux sur ce tableau. Quelle image , Sophie ! cette Bergère a tout perdu. Quinze ans , & l'honneur , c'étoit un trésor ; quinze ans , sans l'honneur , ce n'est plus

rien. La rose est ici une allégorie ; je ne l'expliquerai point , vous allez me deviner. Aimer , ce n'est pas tout donner ; aimer , c'est faire valoir tout ce qu'on a ; c'est dire : J'ai un trésor , qui n'en est un qu'autant que vous le desirez. Cette perte , Sophie , n'étoit rien dans l'âge d'or. L'Amant cueilloit cette rose tendre , & la conservoit en secret. Son Amante , au lieu d'avoir rien perdu , paroissoit s'embellir tous les jours. L'Amour alors empruntoit le langage de la reconnoissance. Elle m'a tout donné , disoit-il ; je lui dois tout. Aujourd'hui , c'est bien différent. Il semble que , de jour en jour , les fleurs se fanent sur la tête de l'Amante facile. Elle n'oseroit tenter l'épreuve du chapeau magique d'Amadis ; abandonnée , elle n'est plus qu'une fleur sans culture & sans prix. Si on daigne la cueillir , c'est pour l'attacher avec mille fleurettes , qu'on prodigue sans choix & même sans plaisir. Paisible Innocence , aimable Pudeur ! vous qui prêtez des charmes si doux à la Beauté , ah ! ne l'abandonnez jamais. L'Amour , qui n'aime pas à vous trouver toujours à sa

suite, est fâché de ne jamais vous y rencontrer ; il ne veut pas que vous l'empêchiez de parler & d'être écouté, mais il aime que vous l'empêchiez d'oser davantage. Il se plaît à vous attaquer, & ne desire pas vous vaincre. La rose, que vous ne lui auriez point donnée sur l'autel de l'Hymen, se faneroit bien vite dans ses mains. Retenez cette leçon, belle Sophie ; & si un autre que moi parvenoit à vous plaire... Mais j'en mourrois : oui, Sophie, j'en mourrois.... Avançons —.

*Sixième Tableau.*

— C'est encore la même femme, appuyée sur une table. Elle écrit ; un Laquais lui rapporte des lettres encore cachetées. Voyez dans le fond cet air de dédain, peint sur les traits des personnes qu'on y a placées. Que la devise est juste ! *Une démarche, une seule, m'a mise à la merci de tout le monde.*

Je vous l'avois presque dit ; voilà la suite d'une première foiblesse. La rose s'est épanouie ; son Amant l'a rejetée, personne ne

daignera la cueillir. Ce Laquais rapporte les lettres qu'elle vient d'écrire pour rappeler l'infidèle ; l'amour-propre & l'orgueil se sont immolés à l'Amour. Ah ! s'il étoit permis à la Peinture de rendre autre chose que des situations & des formes , avec quel brûlant pinceau l'Artiste auroit tracé ces lettres attendrissantes ! Sans doute elle tombe aux pieds d'un ingrat ; sans doute elle promet de nouvelles foiblesses : car tout se suit , & nos actions se tiennent par une chaîne invisible ; une chute en entraîne une autre. Que de larmes ! que de sermens ! que de menaces ! quelle bassesse peut-être ! Oui , Sophie , ce sexe , qui a le droit d'être fier , est , à sa honte , trop suppliant , trop foible quand il aime & quand il est dédaigné. Aveuglé par un espoir trompeur , il lutte avec opiniâtreté contre l'injure & le mépris. Quelquefois , & alors il a perdu tous ses titres à l'estime publique ; quelquefois il brave tout. Il semble que , fier de porter un Dieu , ce Dieu soit son excuse & son appui.... O Sophie , c'est bien là de l'amour ; mais qu'il a perdu de ses charmes !

Un amour effronté , tyrannique , impétueux , n'est pas celui qui semble convenir à des femmes ; & cependant.... Mais je ne veux point faire ici leur procès. Non , Sophie ; vous êtes femme , & vous ferez toute votre vie un argument de vertu en faveur de votre sexe. Ce Laquais , rapportant ces lettres cachetées , vous annonce le dédain de son Amant , & cette indifférence , la plus grande de toutes les injures. — O Ciel , s'écria Sophie ; si-tôt changer ! — C'est une barbarie ; & d'autant plus affreuse , que les loix n'ont aucune puissance sur elle ; l'impunité est assurée si-tôt qu'on peut braver ses remords ; & des remords ! nous n'en avons point : des larmes sont de bien foibles moyens pour nous rappeler ; nous les voyons couler sans pitié. Il semble que nous prenions plaisir à enfoncer le poignard dans un cœur trop tendre , & qui fut trop facile. Nous portons un front impudent , qui semble placer ces crimes dans le nombre de ces caprices peu conséquens , & qui ne sont pas même des défauts. Ce n'est pas tout que de se retrancher sous une surface



indifférente ; souvent les monstres ( ô Sophie, les hommes sont quelquefois bien méchans ), souvent notre bouche bannale va répandre çà & là des secrets , mille mystères.... Vous ne savez pas ; vous ne connoissez pas tout ce qu'on est quand on aime. On n'est plus à soi , on est tout entier à un autre , & un autre est tout entier à nous. Il veut tout ce que nous voulons ; nous voulons ce qu'il veut. Il peut tout demander ; il obtient tout. Plus de réserve , plus de pudeur. Eh ! c'est alors que votre sexe a bien des torts ; mais l'excès du sentiment qui le presse , fait son excuse : tout est commun , tout , jusqu'à la pensée. L'œil d'un Amant a tout vu , tous vos défauts , toutes vos imperfections. Eh bien ! le monstre , voilà ce qu'il va révéler ; voilà ce qu'il publie ; & il précipite son idole de l'autel sur lequel il l'avoit placée : oui , un autel ; si vous saviez comme nos yeux embellissent l'objet de notre amour ! Rien n'est comparable à lui ; il est le modèle de toutes les perfections ; il semble que le Dieu des destinées remit dans ses mains le sceptre

du bonheur. Toutes ses volontés sont sacrées ; jamais le moindre murmure ; tout est bien , tout plaît : on voudroit avoir lu dans sa pensée avant qu'elle fût éclosé ; voilà l'idole qu'on ose ensuite fouler aux pieds , & qu'on abandonne à la censure. Revenons au tableau. Vous voyez avec quel air de dédain ces personnages regardent cette jeune personne ; c'est une suite de sa foiblesse. L'impitoyable Public , qui ne pardonne rien , est représenté d'après nature. C'est ainsi qu'il se conduit ; il déchire une infortunée à plaisir ; il lui enlève la considération ; il la dévoue au mépris. Plus d'asyle pour elle ; plus de bonheur que dans le Temple de l'Hymen , où son indigne Amant aura effacé son injure & sa tache —. Sophie interdite , les yeux baissés... Que de choses se passoient dans son jeune cœur ! Le Chevalier voulut prendre sa main ; elle fut tentée de le repousser : elle le regardoit avec une sorte de frayeur. — Voilà les hommes ! s'écria-t-elle ; les voilà ! Mais vous voilà aussi , Chevalier ; vous ne me quitterez jamais. — Moi , vous quitter !

quitter ! ah ! non , il ne m'est plus possible.  
 — Une seule démarche , disoit à voix basse  
 Sophie , une seule... On est bien cruel. —  
 On l'est beaucoup —. Elle soupira , & re-  
 garda la terre avec confusion.

*Septième Tableau.*

Un salon : plusieurs personnages assis ,  
 tenant un conseil de famille. La jeune per-  
 sonne couvrant son visage de son mouchoir :  
 une femme plus âgée la montrant à tout le  
 monde avec un geste de pitié. A droite , un  
 jeune homme portant une main sur la garde  
 de son épée : *Une seule démarche a causé le  
 désespoir de votre famille.*

— Oui , Sophie , une seule démarche  
 peut plonger dans le deuil de tendres pa-  
 rens. Tandis qu'on rit dans le monde de  
 semblables foiblesses , on ne sait pas quelles  
 scènes se passent derrière ces murs que l'œil  
 ne peut percer. Des larmes , la désolation ;  
 un père obligé de repousser sa fille de ses  
 bras ; une mere obligée de la plaindre & de  
 gémir ; une fille désolée & avilie ; un frère

désespéré , prêt à répandre du sang , le sang d'un infidèle ; une famille entière tremblante pour les jours d'un fils qui va laver l'affront de sa sœur ; eh ! le cœur de l'infortunée , navré , bourrelé , ne peut pas soutenir l'idée déchirante d'un frère armé pour elle. Une voix lui crie au fond du cœur : Ma fille , avec le jour , je t'avois donné l'honneur. Tu me devois compte de ce dépôt ; je devois te demander ce compte dans mes vieux ans ; le bon emploi auroit fait le charme de ma vieillesse. Je n'ai plus de fille. Mon œil ne peut s'arrêter sur toi qu'avec horreur. Une fille deshonorée !.... est-il , pour un père , un plus cruel spectacle ? Non..... ; la douleur d'une mère est moins éclatante , mais elle n'est pas moins déchirante. Tu m'as privée , dit-elle , pour toujours de mon amie. Une étrangère aura donc ma confiance ; c'est dans son sein que je m'épancherai. O Dieu ! quelle honte ! Je lui dirai : Ma fille vit ; mais ma fille est deshonorée : elle ne vit plus pour moi. Sa fille ne verra jamais ses yeux sans être couverts de larmes. La voix d'un frère crie au fond

du cœur : Je vais te venger ou mourir. Ou mourir ! Arrête, frère cruel ; tu vas mourir , ou frapper ce que j'aime.... Insensée ! tu oses prononcer ce mot ! *Une seule démarche m'a mise à la portée de tout le monde* , s'écrie alors douloureusement l'infortunée personne ! O si l'on pouvoit !... Mais votre sexe n'a pas assez de force , n'a pas assez de courage... Sans doute il n'en est pas une qui ne veuille résister ; la volonté du bien est à moitié son excuse. Heureuse celle qui fait tenir son Amant à une distance assez longue , d'où elle puisse suivre de l'œil tous ses mouvemens , & d'où elle puisse repousser les chaînes trop fortes dont il brûle de l'investir ! Mais , ô Sophie , il est un Démon qui nous entraîne toujours malgré nous ; qui rompt , dans un moment , de longues mesures : c'est l'occasion , c'est un monstre ; il fit la honte & le désespoir de la moitié du monde ; il fit les tyrans & les grands criminels. — Une seule démarche , répétoit tout bas Sophie ; une seule... — Elle soupiroit... & se taisoit. — Oui , une seule , disoit le Chevalier , qui , le cœur brûlant d'amour ,

ne respiroit que la vertu. Je te rends grace ,  
ô Ciel , disoit-il , d'avoir avec tant de feu ,  
auprès de Sophie , le flegme de l'amitié.

*Huitième Tableau.*

— C'est un bois : deux hommes ont l'épée  
à la main ; le plus jeune est blessé , & est  
soutenu par un plus âgé , qui repousse d'une  
main une Demoiselle éplorée , qui est à ses  
genoux , avec ces mots : *Ma sœur , tu n'es  
pas vengée ; pleure sur toi & sur moi.*

— Vous frémissez , Sophie ! — Ce tableau  
est affreux. — Il n'est que trop vrai. Tel  
est le devoir d'un frère ; il venge sa sœur ,  
ou meurt. — O Ciel ! que dites-vous ? —  
La vérité. — Va , mon cher Chanvalon ;  
va , mon frère , jamais ton sang ne fera  
versé pour moi. Eloignons - nous de ces  
images ; elles sont trop déchirantes. O ma  
mère , ô mon père , vous vivrez , & je  
jeterai des fleurs sur votre vieillesse. —  
Que cet élan , Sophie , vous honore — !

*Neuvième Tableau.*

— L'intérieur d'une cellule : une femme à genoux aux pieds d'un crucifix ; à côté un portrait, sur lequel sa vue est fixée : elle a une main sur son cœur.

— Lassée de recevoir des mépris, honteuse de n'avoir plus de place ni de rang dans le monde, l'infortunée s'est retranchée sous des grilles sacrées contre le monde. Elle ne rencontre plus ici des yeux austères ou malins ; on ne répète plus à son oreille la longue histoire d'une courte foiblesse : elle n'est plus humiliée ; solitaire, gémissante, voilà désormais sa tâche. Vous la voyez ; elle implore un Dieu à son aide. Vaine espérance ! Ce portrait que vous appercevez, c'est celui de l'ingrat qui l'a trompée : ses traits reviennent sans cesse à sa pensée ; ils en chassent l'image du Dieu, & entraînent vers le monde un cœur qui ne peut & n'ose y revenir. Qu'ils sont cruels, ces combats ! malheureuse victime, toujours frappée & toujours renaissante. —

Quoi ! rien ne peut détruire un souvenir ?  
 — Hélas ! non..... Regardez avec quelle violence elle met sa main sur son cœur ; c'est pour en arracher un objet trop fortement attaché. — Voilà donc le sort réservé à la Beauté ! Une seule démarche ! ô Ciel ! une seule !... disoit Sophie.

*Dixième Tableau.*

Un Temple, un homme & une femme d'un âge mûr, se donnant la main aux pieds de l'autel ; un Prêtre donnant la bénédiction nuptiale ; un jeune homme baisant le pan de l'habit du mari.

— Graces au Ciel, dit Sophie, la voilà donc heureuse ! — Oui ; mais combien de temps s'est écoulé dans les larmes, jusqu'à ce jour ! La douleur a déjà gravé sur son front les sillons de la vieillesse. Son époux n'a eu qu'un tardif repentir. Voyez-vous ce jeune homme qui baise le pan de son habit ? c'est son fils ; c'est cet être condamné avant sa naissance à une flétrissure odieuse, qui est venu redemander à ce père insensibi-

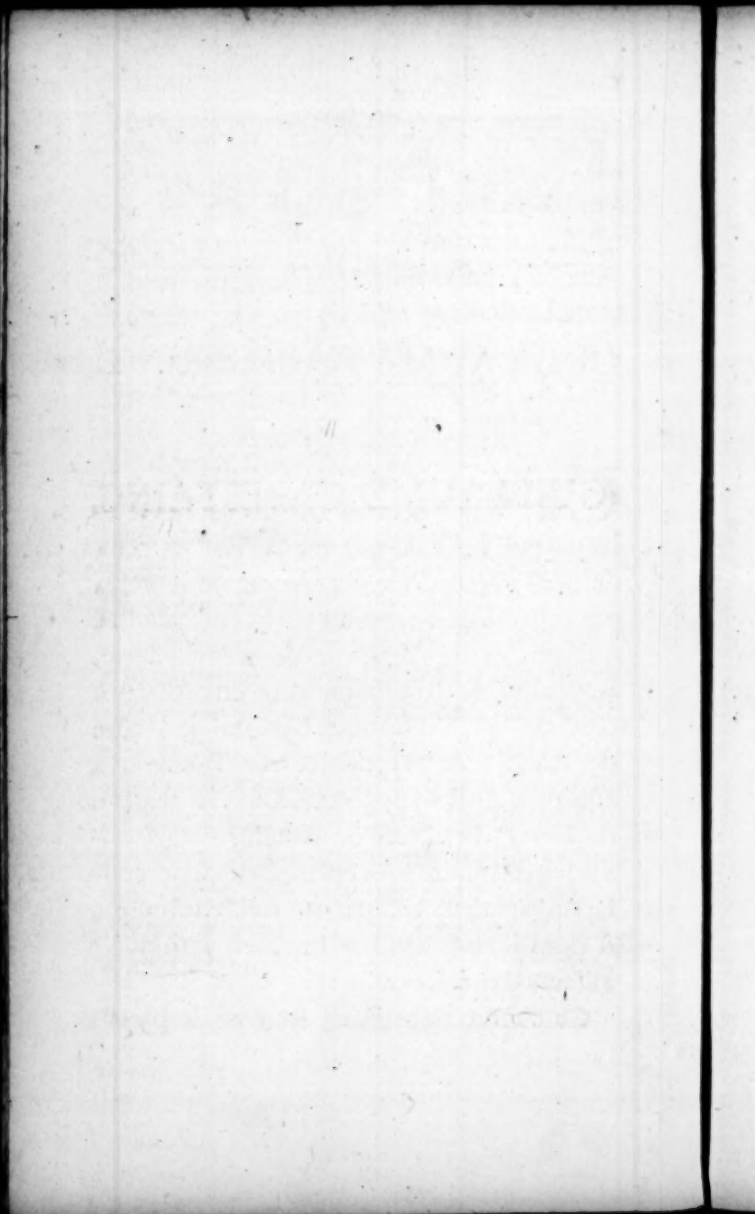


ble l'érat, le nom qu'il lui ravissoit, le repos de sa mère; & qui lui a dit : Otez-moi ce jour que vous m'avez donné, ou lavez-moi de cette tache que vous avez imprimée sur mon front. La mort, mon père, la mort ou l'honneur. Ce père cruel s'est laissé fléchir; il est venu sécher des larmes qui couloient depuis si long temps. Mais si ce père avoit été engagé dans les liens du mariage... Vous tremblez, Sophie; que restoit-il à cet enfant? que restoit-il à l'infortunée, si un serment précité l'avoit enchaîné aux Autels? — La mort, dit Sophie; la mort... Finissons. — Oui, finissons un examen qui pèse à votre sensibilité. N'est-il pas vrai, Sophie, que la vie & l'amour ont bien des épines? Il est possible de n'en cueillir que les fleurs. O si votre cœur!... Sophie, que je serois heureux! qu'il est doux d'attendre l'Amour dans le Temple de l'Hymen! Si vous m'entendiez...; si le Chevalier avoit pu vous paroître estimable... — Oui, beaucoup, s'écrièrent la mère & la tante de Sophie, qui sortirent de l'embrasure qui les cachoit. Volontiers, dit cette mère; je vous reçois

pour mon fils , si Sophie dit un oui qui flatteroit si fort sa mère... Sophie baissa les yeux. Ce oui n'est pas un de ceux qui ne coûtent rien ; il part de l'ame. — Attendons , dit le Chevalier ; Sophie a un cœur bon , un cœur honnête ; elle ne choisira qu'un être bon & analogue au sien. Si ce n'est pas moi , & qu'elle soit heureuse , je lui pardonnerai , & j'irai jouir du spectacle de son bonheur. — Vous vous trompez , Chevalier ; jamais un autre. Oh ! je viendrai souvent repasser ces tableaux. Quelle leçon parlante ! je ne l'oublierai jamais. Vous y viendrez quelquefois avec moi — ?

Le bonheur du Chevalier fut reculé : il n'en murmura point. Sophie passa quatre années encore dans le monde , fut suivie , adorée : mille hommages la recherchèrent. Elle écouta tout le monde , s'amusa de tout , ne forma jamais de chaîne ; & fut la première à rappeler sa promesse au Chevalier , dont la conduite , toujours égale , offroit un Amant toujours tendre , toujours discret , toujours honnête.

**GUILLAUME CABESTAING.**





## GUILLAUME CABESTAING.

---

C'EST la cruelle aventure du malheureux Raoul que nous allons remettre sous les yeux de nos Lecteurs. Fayel, comme on le verra par cette Histoire, ne fut pas le seul monstre qui ait existé dans le douzième siècle. Raymond de Rouffillon peut être placé à côté de lui, l'infortuné Cabestaing à côté de Raoul, & Marguerite de Tarascon à côté de Gabrielle de Vergy. Le petit château du Fayel, le village de Rouffillon aux environs d'Apt en Provence, sont donc consacrés par deux forfaits qui seroient inouis, si dans le même siècle on n'en retrouvoit ailleurs des traces ?

Guillaume Cabestaing étoit né de parens

nobles , mais si pauvres , qu'il fut obligé de quitter de bonne heure la maison paternelle , & d'aller se présenter à Raymond , Seigneur de Rouffillon , pour être *son Varlet* : car dans ce temps-là , les jeunes Gentilshommes nés sans fortune , trouvoient une ressource assurée pour leur éducation dans la maison des Seigneurs , soit de la Cour , soit des Provinces ; & y étoient élevés en qualité de Varlets ou Varletons , c'est-à-dire , de Pages.

Cabestaing avoit une figure & des manières qui lui gagnèrent les bonnes grâces de Raymond & de sa femme Marguerite , de la Maison de Tarascon. Marguerite se défia d'autant moins des premiers mouvemens de son cœur , qu'ils étoient réglés par ces principes d'honnêteté , dont les Dames s'écartoient d'autant moins , que les maximes de la Chevalerie les y rappelloient sans cesse.

Nous ne dissimulerons point cependant que Cabestaing avoit plu à Marguerite ; mais Dame bien discrète & bien accorte , moult blessée , *elle avoit été moult discrète.*

Soupirer

Soupirer & garder le silence , désirer<sup>4</sup> la vue de son beau Varlet , le voir & se taire. Lui... hélas ! de quoi auroit-il pu être coupable ? il étoit tant respectueux ? Aimer ! ce n'est que la moitié ; le dire , c'est le plus fort : il ne l'avoit osé. Pauvre Guillaume ! il chan-toit. Eh ! oui , chanter soulage. Dans ce temps-là , avec un peu d'imagination , on étoit Poète ; avec un peu de voix , on étoit Jongleur. Guillaume étoit l'un & l'autre. Il s'en alloit au bord d'un ruisseau qui couloit sourdement sous une allée de peupliers , derrière les murs du Château ; & là il chan-toit.

Marguerite ne perdoit guère de vue son cher Cabestaing. S'il alloit avec les jeunes Varlets : *Que faites-vous là ?* lui disoit-elle ; s'il alloit rêver sous les arbres : *A qui réve-t-il ?* Elle l'avoit suivi ; car Cabestaing aimoit trop la solitude. Il avoit donc des secrets ? quels sont-ils ? Elle le rencontroit souvent avec des bouquets : *Pour qui ces fleurs ?* Ce n'étoit qu'en tremblant qu'il osoit en offrir quelquefois ; une seulement : encore falloit-il la demander, — Ingrat Cabestaing !

se disoit, elle tout bas. Elle l'avoit suivi, & elle l'avoit entendu.

Marguerite, transportée de joie, avoit aussi-tôt coupé une longue boucle de ses cheveux, en avoit tressé une couronne avec des fleurs, & l'avoit déposée à la même place où elle avoit entendu qu'elle étoit aimée. — Soyez béni à jamais, doux moment, avoit-elle dit; Amour, reçois cette couronne : Amour, fais si bien qu'elle ne soit point ravie par une autre main que par celle de.... Mais tu m'entends....; conduis ici ses pas —. Après cette courte prière, elle s'étoit retirée avec précipitation.

Cabestaing fut amené par cette heureuse fatalité qui rapproche deux Amans, quoi qu'ils fassent pour s'éloigner, sur la même place que Marguerite venoit de quitter; il trouva la couronne, & la ramassa. Personne ne lui avoit dit : Voilà les cheveux de Madame Marguerite; son cœur les avoit reconnus. — Pour qui cette couronne? est-ce à Sire Raymond —? Une voix intérieure lui disoit non. — Pour qui —? Ah!



tout étoit pressentiment , divination pour lui. Mais où étoit la certitude ? — Il faut la reporter , dit-il , à Dame Marguerite... La rendre ! rendre une couronne ! Je troquerois bien celle d'un Empire pour celle-ci —. Il la couvroit , en tremblant , de mille baisers ; il craignoit de faner les fleurs.

Dame Marguerite attendoit que l'heure du service ramenât Cabestaing dans la salle. Il vint ; il jetta les yeux sur elle : il rougit ; il voulut parler comme à son ordinaire , & ne put. Dame Marguerite en soupçonna la cause , baissa les yeux & rougit aussi. Cabestaing crut l'avoir devinée ; il n'en devint pas plus tranquille. — Dame , lui dit-il d'une voix mal assurée , Sire Raymond vous attend : on a servi —. Dame Marguerite se leva , présenta , suivant la coutume , la main au Varlet , qui , suivant la coutume , présenta son bras. Dame Marguerite ( je ne sais si ce fut par hasard ou avec dessein ) rencontra la main du Varlet. L'effet de l'électricité est moins prompt ; Cabestaing sentit aussi-tôt un feu brûlant passer de sa main à son cœur , & remplir

tout son être. — Ne fais, Dame, dit-il, quoi que j'éprouve... Ah! Dame, ne fus oncques tant heureux. — Aise en suis moult, répondit Dame Marguerite. — Ah! Dame, trois fois aise en suis —. La présence de Sire Raymond coupa court ce dialogue, qui alloit devenir intéressant. On se mit à table.

Le Varlet se plaça derrière la chaise de Dame Marguerite. Oh! comme il étoit distrait! Le beau col de la Dame l'occupoit tout entier; c'étoit la première fois qu'il le regardoit avec cette attention; c'étoit le premier signe de propriété qu'il se permit. L'Amour ne possède-t-il pas plus des yeux que par les autres sens? Un Amant n'est qu'un heureux légataire, à qui l'usufruit de la Beauté est légué, à condition qu'il ne détériorera point la richesse foncière. Le Varlet sentoit, pour la première fois de sa vie, le bienfait de la vue. Déjà, par l'impression que la main de Dame Marguerite avoit faite sur la sienne, il avoit senti toute la douceur du toucher. Ah! pensoit-il, si l'Amour développe ainsi toutes nos facultés,

malheureux qui ne le connoît point ! Il appuyoit sa main sur la chaise de Dame Marguerite , & touchoit à sa robe ; il osa poser un doigt bien léger sur son col. Ce plaisir fut court ; il l'en retira promptement , mais il l'en retira tout de feu. La Dame n'avoit fait semblant de rien ; c'étoit beaucoup. Il craignit de rencontrer ses yeux ; il lui présentoit le bassin pour laver ses belles mains , sans oser la regarder. Dame Marguerite ne fit semblant de rien , parla au contraire avec bonté à son Varlet , qui respira.

Il avoit besoin de retourner sous les allées solitaires , pour y soulager son cœur , si plein , que c'étoit pitié. Il avoit porté la couronne de Dame Marguerite ; il l'essayoit sur son front dans le moment qu'elle parut. — Que faites-vous là , dit-elle ? — Dame , ai trouvé ici cette tant belle couronne ; vous jure qu'il n'est guerdon dont je fusse autant jaloux que de cetui-ci ; donneroï , pour l'avoir mérité , ma vie & le peu que possède ; & marri moult serois de n'être ne Roi ne grand Prince pour donner , pour cette tant grande faveur , un Empire. — Que

méritez bien telles faveurs avec de tels penses. Savez-vous à qui appartient cette couronne ? — Rien n'en fais. Plains cil qu'il n'a plus ce guerdon ; voire elle est perdue. — Oh ! perdue , reprit Dame Marguerite , rien n'en croyez ; Dame de bien ne perd de semblables couronnes qu'à bon escient. — Le croyez donc ? — Voirement , oui ; on savoit qu'elle seroit ramassée : onc on se doutoit qui la ramasseroit. — Qui la ramasseroit ! vous vous trompez , Dame ; c'est moi qui l'ai ramassée , & bien savez que personne ne peut faire ce bien à un pauvre Varlet comme moi. — Un Varlet comme vous peut être Prince un jour. — Hélas ! oui... Mais que de temps ! que de choses faut que je fasse ! Ah ! Dame , s'écria-t-il avec transport ; Dame... parler n'ose ! cette couronne , la mets à vos pieds ; point n'en veux , si ne vient... Ah ! Dame parler n'ose... — Il mit un genou en terre , & présenta sa couronne. Dame Marguerite , toute troublée , ne sut que lui dire. — La vous baille , beau Varlet ; bien la gardez cette couronne ; puisqu'avez su me deviner , vous pardonne , & l'avez méritée —.

Cabestaing n'étoit plus le même jeune homme ; il avoit bien plus de graces ; il se tenoit bien mieux à cheval : personne ne passadoit aussi bien que lui ; il couroit la bague à tout coup , soulevoit une lance avec la plus grande légèreté ; ses beaux cheveux étoient toujours bouclés : dans les petits tournois qui se donnoient entre les jeunes Varlets , il remportoit toujours tous les prix.

Un changement si avantageux frappe Sire Raymond ; il étoit jaloux : il n'étoit pas aimé de Dame Marguerite. Dame Marguerite avoit toujours été d'ailleurs Dame de bien. Jusqu'au moment où elle avoit vu Cabestaing , elle avoit ignoré la place de son cœur. Ce n'étoit pas sa faute ; peut-être étoit-ce celle de Raymond : mais , à coup sûr , ce n'étoit pas celle du beau Varlet. Il avoit pris l'Amour tout comme il étoit venu ; l'avoit présenté tout enfant qu'il étoit ; & Dame Marguerite l'avoit reçu avec aussi peu de finesse. Il n'y avoit là rien qui pût alarmer Sire Raymond. Oh ! non , il n'auroit pas été inquiet , s'il avoit pu en-

tendre la prière que Dame Marguerite fit le soir même à Dieu , aussi-tôt qu'elle se trouva seule dans sa chambre. Elle avoit éteint ses bougies , & ce n'étoit point sans intention. On ne sauroit être trop seule , & dans un lieu trop caché , pour faire un aveu de sa foiblesse. » J'aime , Dieu bon , tu le fais » bien , disoit-elle ; tu as déjà lu dans toute » ma pensée ; tu fais tout ce que je vou- » drois & ne peux accorder au beau Varlet : » donne - moi la force de lui tout refuser. » Sire Raymond est le maître de mon corps ; » à lui soit le corps : le beau Varlet aura » mon ame ; pas ne fera Cabestaing le plus » mal partagé «. Non sans doute , le beau Varlet n'étoit pas le plus mal partagé. Cependant il est bien des gens aujourd'hui , qui auroient été jaloux du sort de Sire Raymond. Quoiqu'il en soit , telle fut la prière de Dame Marguerite.

Sire Raymond croyoit le cœur de Dame Marguerite accessible à l'amour , puisqu'il n'avoit pas su lui en inspirer. Mais des soupçons ne sont pas des preuves. On va voir de quelle espèce furent celles qu'il osa

se procurer. De la force de l'attachement de Cabestaing pour Dame Marguerite, il conclut que Dame Marguerite aimoit beaucoup Cabestaing ; & , de leur constance , il conclut qu'elle avoit des foiblesses. On raisonne de la sorte tous les jours , & tous les jours on se trompe. Eh ! combien d'Amans timides & délicats ont adoré long-temps Vénus , sans toucher à sa ceinture !

Sire Raymond commença par sonder le cœur de Cabestaing , en lui parlant de Dame Marguerite. Cabestaing répétoit ce nom avec tant de plaisir ; il y mettoit tant d'expression ! Sire Raymond accusoit sa femme de plusieurs défauts ; Cabestaing essayoit de le détromper. S'il parloit de ses graces , Cabestaing en trouvoit de nouvelles : la conversation n'auroit pas tari. La nuit , il prenoit plaisir à appeller , en déguisant sa voix , Cabestaing , à répéter le nom de Marguerite. Cabestaing , piqué par la curiosité , sortoit de son lit , descendoit dans la campagne , suivoit la voix de Sire Raymond , qui s'éloignoit à dessein , & le conduisoit dans des pièges qu'il avoit dressés exprès.

Cabestaing s'y débattoit toute la nuit , & toute la nuit il s'entendoit appeller. Ce nouveau genre de supplice peignoit l'ame du Tyran. Le lendemain , Dame Marguerite étoit instruite de ce qui étoit arrivé à Cabestaing ; elle avoit si peu d'art , qu'au premier mot de danger , elle rougissoit. Cabestaing , devant qui ces explications se faisoient , étoit interdit ; il ne savoit se défendre de sa bonne foi ; il répondoit : — Dame , on vous nommoit ; à ce nom si beau n'irois-je pas aux deux bouts de l'Univers — ? Il enduroit les plaisanteries de Sire Raymond.

Une autre fois , le Tyran faisoit proposer des défis par les jeunes Varlets des environs , à Cabestaing. Cabestaing les acceptoit , se défendoit comme un lion , déployoit , aux yeux de Dame Marguerite , toute sa grace & toute son adresse , & forçoit tous ses adversaires à lui demander merci. Sire Raymond se travestit une fois , descendit dans la lice , se présenta comme un inconnu , défia Cabestaing. Malgré la supériorité de l'âge & l'usage des armes , Sire Raymond



fut battu , sa viſière s'étant relevée , il fut reconnu , & tous les aſſiſtans l'auroient hué : mais il le tira d'embarras , en embrarrant Cabestaing , & en lui diſant : — J'ai voulu , gentil Varlet , éprouver ton courage ; ai vu , avec moulte joie , que tu t'achemines loyaument à Chevalerie. Rendrai compte de ta proueſſe aux Chevaliers du canton , & point ne manqueras de recevoir bientôt l'honorable accolade ; dès-hui , te prends pour mon frère & compagnon d'armes — . L'ingénu Varlet répondit en verſant des larmes de joie.

Dame Marguerite y fut auſſi trompée , & ne put ſoupçonner tant de perfidie dans Sire Raymond. Elle le plaifanta beaucoup ſur ſa déconvenue ; les autres Dames en firent autant : il ſoutint de ſon mieux toutes les railleries. Mais , parmi ces Dames , il en étoit une , & c'étoit Eléonore de Comminges , veuve de ce Roger qui fut le père de Raymond Turenne , qui , dans le quatorzième ſiècle , ſuſcita tant de guerres civiles en Provence , & qui étoit Seigneur de Meyrargues , où s'élevoit alors un Châ-

reau très-fort. Cette Dame Eléonore aimoit beaucoup les plaisirs , & sur-tout les agréables passe-temps d'amour. Elle avoit été belle , & tout le temps de sa jeunesse & de sa beauté , nombre de Chevaliers courtois avoient porté ses couleurs & combattu en son honneur. Ce temps étoit passé. Mais , avec jeunesse , desir d'aimer ne l'avoit point quittée ; elle se plaisoit à donner des leçons de courtoisie à de jeunes Varlets , à leur apprendre toutes les gentilles manières d'aimer. Pour savoir s'ils étoient discrets , elle ne manquoit pas de mettre souvent leur jeune discrétion à l'épreuve. Dame Eléonore n'étoit pas ménagée dans les Cours d'Amour ; deux fois elle avoit été citée à ce galant tribunal , & pour des cas plus graves que ces séductions envers les jeunes Varlets , qui , après tout , étoient ses égaux. Elle descendoit vers des gens d'un rang bien inférieur. Pourvu qu'ils fussent grands , bien faits & beaux , peu lui importoit la bassesse de la naissance & la rudesse de l'éducation.

Quand Dame Eléonore eut vu Cabestaing,  
elle

elle brûla & se sentit plus que jamais portée à obliger Sire Raymond. Le Damoiseau avoit en outre des graces , de la jeunesse & de la finesse des traits , & de cette physionomie pudibonde que répand sur toute la personne la candeur de l'ame , des avantages que Dame Eléonore étoit plus capable qu'une autre d'apprécier. — Sire , dit-elle à Raymond , il est gentil le Damoiseau ; croyez-vous qu'il soit encore tout jeune ? — Je le pense , Dame Eléonore. — Oh ! bien , pas ne gardera long-temps cette fraîcheur —. Elle avisa aux moyens d'emmenner avec elle le beau Cabestaing. Elle fit partir devant elle , sous différens prétextes , tous ses Varlets & ses Ecuyers. Quand vint le soir , elle se trouva seule à monter dans sa litière. Cabestaing n'osa lui présenter son bras : cet honneur étoit réservé à Sire Raymond. — Sire , dit-elle , voudriez-vous me bailler ce gentil Damoiseau ? aurois moult de joie de cheminer sous sa sauvegarde. — Dame , reprit Raymond , vous le baille. — Le renverrai sain & sauf demain , dès le point du jour —.

Dame Marguerite ne vit point avec plaisir son beau Varlet partir avec Dame Eléonore ; mais il falloit bien le permettre. Cabestaing se séparoit avec regret de Dame Marguerite : heureusement le voyage n'étoit pas long. Le voilà sur un palefroi , caracolant devant la litière de Dame Eléonore. La nuit se rembrunissoit : Dame Eléonore feignoit d'avoir peur , pour rapprocher Cabestaing de sa litière. Tout en cheminant , elle contoit menus devis , toute l'histoire de la Chevalerie , depuis le Roi Artur jusqu'à Palmerin d'Olive. Personne ne savoit mieux qu'elle les aventures secrètes & amoureuses des Dames & des Damoiselles. Elle avoit un si doux parler , *tant mignardement elle devisoit !* Cabastaing l'écoutoit de toutes ses oreilles ; mais le charme ne remuoit pas son cœur.

Les voilà arrivés. Dame Eléonore prend gaillardement sa main , & la serre ; le Damoiseau en rougit. Elle le fait asseoir à table vis-à-vis d'elle ; il s'en défendit long-temps : il fallut obéir. Auprès de lui avoit pris place un gros gars , bien nourri , bien grand ,

bien intrépide, qui toisoit Cabestaing, & qui dévorait des yeux Dame Eléonore. Il posoit sa main hardiment sur tous les plats. Le Damoiseau l'auroit pris pour un mari, s'il n'avoit su que la Châtelaine étoit veuve; il le prit pour un oiseau de proie. Le Manant parloit tout haut, à tort & à travers; il prenoit à plaisir de contrarier le Damoiseau, qui en parut choqué. — Dame, dit-il, faut que me souviene que suis dans votre Châtel, & que ce Manant est honoré de vos bontés; sinon, lui apprendrois avec quelle révérence il doit en agir avec moi —. Dame Eléonore imposa silence au Manant, qui ne fut pas assez docile pour se taire, sans grommeler, sans menacer. Il se leva de table, & de colère marcha sur les pattes du chien du Damoiseau, qui sauta sur lui, & l'auroit mordu, s'il n'avoit été fort & accoutumé à lutter avec ces animaux.

Dame Eléonore fit de son mieux pour faire oublier au beau Varlet les contrariétés qu'il avoit essuyées à souper. Elle fit tout ce qu'une autre Dame n'auroit pas osé

faire ; elle introduisit Cabestaing dans sa chambre à coucher , s'y enferma seule avec lui. Là , elle trouva la chaleur trop forte ; détacha d'abord une agraffe de son corset , puis deux. Elle ne respiroit plus ; elle paroissoit étouffer : elle pria ( car il falloit tout dire au Damoiseau , qui ne devinoit rien ) Cabestaing de détacher l'épingle qui retenoit son mouchoir par derrière. Il obéit , & il fut ému. Mais ce n'étoit point Marguerite. O Dieu ! si ç'avoit été elle. Dame Eléonore appelloit en vain Cabestaing ; en vain elle l'attiroit. La plus hardie de toutes les Coquettes est bien embarrassée , quand elle rencontre un de ces aimables novices , qui inspirent mille feux , dévorent , étouffent tous ceux qu'ils reçoivent , & n'osent jamais en laisser transpirer la flamme. C'est Pigmalion , voulant en vain réchauffer un marbre. Jamais Eléonore n'en avoit tant fait sans être entendue. — Encore un moment , se dit-elle — ; & elle dérangeoit de plus en plus sa parure. Le Damoiseau crut qu'elle avoit besoin d'entrer dans son lit ; il se leva brusquement. — Dame , bonsoir , dit-il ;

vois bien qu'avez envie de reposer —. Il s'inclinoit & se dispoſoit à ſortir. — Refſtez encore quelques inſtans, chier Damoiſeau ; vois bien que n'avez oncques aimé : voire n'aimerez de votre vie. — Adoncques vous vous trompez, Dame. — Le croyez ? — Le ſens, Dame, mieux que vous le diſ —. Il ſe tut. — N'avez fait onc de votre vie rêves charmans ? — Dame, vous vous trompez. — A quoi rêvez, puis que rien ne ſentez ? — Ah ! ſit le Damoiſeau. — Soupirez ? — Non, Dame. — Si fait. — Eh ! non, vous diſ-je. Dame, bonſoir. — Bonſoir, dit-elle —.

Le Damoiſeau ſortoit, conduit par une Dariolette charmante, vive, jeune, à la démarche leſte, à l'œil clair, jupon court, bras nuds, fermes & ronds. Le Damoiſeau étoit fort tenté ; il la prit par-deſſous les bras : mais la penſée de Dame Marguerite l'arrêta. Dariolette ſe diſpoſoit à ſe défendre à moitié. — Beau Damoiſeau, voilà votre lit ; y coucherez ſeul ; ſeul, reprit-elle avec un air malicieux ; & puis, comme par réflexion : — Voilà ma chambre à côté de la

vôtre. Frappez avec le pommeau de votre épée , si besoin avez de quelque chose ; mais besoin n'avez de rien. — Badi- nez , belle Dariolette. Bonsoir. — Bon- soir , insensible Damoiseau —.

Il entra dans son lit avec le ferme projet de dormir , & de partir de bon matin. Il fut deux heures entières à trouver le sommeil ; Dame Eléonore occupoit sa pensée , & Dariolette étoit sa voisine. Vingt fois il avoit pris son épée , bien tenté de frapper contre le mur ; Dame Marguerite vingt fois arrêta son bras : enfin il dormit.

Une femme qui veut , veut bien. Dame Eléonore avoit attendu son sommeil ; & , pendant que le Damoiseau dormoit , *jettant arrière le voile de pudeur* , elle s'étoit couchée à côté de lui : pour ne pas l'éveiller , elle retenoit son haleine. Le Damoiseau étoit jeune ; à cet âge , on ne dort point d'un sommeil calme. Il étoit agité ; il se réveilla enfin : il sentit qu'il n'étoit pas seul dans son lit. Se réveiller , s'élancer , crier & porter la main à son épée , ce ne fut que la même chose. Il marcha à tâtons , & se



mit à l'issue de la chambre. Dame Eléonore , qui ne vouloit point être reconnue , cherchoit à s'échapper ; & , trouvant le Damoiseau qui gardoit la porte , le repoussa. — Homme , Diable , Génie , parle , dit Cabestaing —. Il agitoit son épée ; la pointe blessa au bras Dame Eléonore ; elle jeta un cri. — Auriez honte , dit-elle , en contrefaisant sa voix , d'avoir blessé ailleurs qu'au cœur une Damoiselle ; seriez honni de toute la Chevalerie. Puisque êtes tant peu digne du bien qu'on vouloit vous faire , laissez-moi partir , & n'éveillez pas Dame Eléonore. — Dariolette , s'écria-t-il , Dariolette , merci vous fais ; pourquoi ne vous ai-je connue — ? Et puis , revenant à soi : — Ah ! Dame Marguerite , dit-il , quel assaut viens-je d'endurer ! Bien est mal-aisé de se garder tout entier à sa Dame —.... Il se remit sur son lit , tenant son épée embrassée.

On n'a jamais eu tant de joie à voir pointiller le jour. Aux premiers rayons , il sauta bas de son lit. Il fit sa prière ; puis descendit à l'écurie , ajusta son cheval. Da-

riollette avoit mis la tête à la fenêtre , & crioit de toutes ses forces. — Belle Dariolette , dit Cabestaing , adieu vous fais , recommandez-moi aux bonnes graces de Dame Eléonore. Aimable Dariolette , si avois su , ne seriez point sortie cette nuit comme étiez entrée. — Vous vous trompez , beau Damoiseau ; si parler pouvois.... Un jour vous rencontrerai peut-être , & dirai à vous chose qui , au demeurant , ne devoit vous surprendre. — Ainsi soit fait —. Là-dessus , il monta sur son palefroi , & s'éloigna au petit trot.

*Il est bien vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur.*  
Son séjour au Château de Dame Eléonore avoit été malencontreux. Pour lui en faire perdre le souvenir , il rencontra sur son chemin un Troubadour & deux Jongleurs. Le Troubadour étoit gai comme un Poète , le Jongleur fou comme un Musicien. Ils couroient de Châteaux en Châteaux , cherchant les amourètes , chantant les amours , égayant toutes les fêtes. Le Troubadour se rendoit chez la Princesse de Blaye , qui l'attendoit. Il portoit son cœur & son porte-feuille ; il

étoit heureux , parce qu'il étoit sûr d'avance d'être aimé. Nous n'extrairons qu'une feule des chansons qu'il disoit , chemin faisant ; nous préférerons le style d'un nouveau Traducteur à celui du Romancier , & nous n'avons point été étonnés de la retrouver dans le Recueil des Fabliaux. Ce sont des excommunications , plaisamment narrées , & qui donnent une idée des anciennes *Sirventes* du temps , genre tout-à-la-fois satyrique & plaisant.

» — J'excommunie le pauvre orgueilleux , la vieille qui se mire , le vilain qui devient Chevalier , le jeune homme qui se fait Moine , l'homme riche qui mange seul.

J'excommunie , après mûr examen, femme pauvre qui ne file pas , Chevalier qui hait la guerre , vieillard qui rit sans dents , Gentilhomme qui empêche ouvrier de gagner sa vie , Damoiseau qui fait retourner son manteau , jeune Ecuyer qui suit les tournois , & tout homme qui méprise son métier.

J'excommunie Chevalier qui rejette amour de pucelle , mari qui a jeune femme & qui

l'enferme, Meûnier qui ne sait point prendre à la trémie, ivrogne qui répand du vin ou qui arrache la vigne ; Gentilhomme, qui ferme sa porte aux Ménétriers, quand ils viennent chez lui chanter Roger, Olivier & Roland.

J'excommunie l'usurier qui hait l'argent, Marchand qui prend maille pour denier, joueur qui ne laisse pas au trémerel cotte & manteau, Jongleur qui ne ment point, Moine qui n'aime point la table, Plaideur qui n'est pas prêt à faire un faux serment.

J'excommunie, & ce n'est point un jeu, femme qui pleure, quand joli homme la tire à soi ; homme las, quand il ne faut pas se reposer.

J'excommunie toute None qui sort de son Couvent ; car, après cela, ce sont des fantaisies à ne jamais finir.

J'excommunie grand mangeur qui n'a point de rentes, Ménétrier qui refuse un présent.

J'excommunie, & celui qui hait les conteurs, & celui qui boit de l'eau quand il a du vin, & celui qui fit les dez, auteurs de ma ruine.

J'excommunie enfin tous ceux qui trompent & qui volent d'une manière ou d'autre , excepté les Catins & leurs amis. Pour ceux-là , que Dieu les maintienne en paix , & que toute leur vie ils portent chapel de roses & de fleurs — «.

Arrivé au Château de Rouffillon , Cabestaing se donna bien de garde de raconter ce qui lui étoit arrivé à Meyrargue. En vain Sire Raymond lui fit des questions ; il ne répondit jamais ni mal ni bien sur Dame Eléonore : c'étoit bouche close. Dame Marguerite n'étoit pas contente de son silence ; elle lui en témoigna son mécontentement. Sire Raymond , qui reçut bientôt des lettres de Dame Eléonore , ne manqua pas de le plaisanter ; c'étoit à table ; c'étoit dans la salle qu'il racontoit cette aventure , pour confusionner le Damoiseau , qui ne savoit plus que dire. Dame Eléonore , pour s'amuser à ses dépens , s'avisa de présenter une Requête au Tribunal des Dames de la Cour d'Amour , & de dénier l'Ordre de Chevalerie à Cabestaing , pour avoir failli à la première qualité d'un Chevalier , pour avoir

frappé & bien plus grièvement blessé Dame aécorte , qui offroit son cœur. Cabestaing fut cité à comparoir devant ce Tribunal redoutable , dont les sentences étoient exécutées sans appel. Il étoit sans exemple qu'on y eût prononcé un seul jugement par contumace. Aucun Chevalier n'avoit jamais refusé de paroître à l'ajournement des Dames. Il s'y défendoit avec respect , n'accusoit jamais , promettoit de mieux faire , & juroit de subir la sentence. Jamais ce Tribunal n'avoit versé du sang ; jamais de long exil ; quelquefois , & c'étoient les plus grandes peines , il étoit ordonné de remporter vingt gages en l'honneur de la Dame outragée. Tribunal charmant & auguste , qu'il étoit réservé aux François d'imaginer , & qu'ils auroient dû établir ! Que d'entreprises brillantes n'étiez-vous point capables d'inspirer , Amour & beauté ! nœuds charmans ! nœuds célestes ! vous auriez fait les délices & l'honneur du monde.

Quelle fut la surprise du Damoiseau , en recevant l'ajournement à la Cour d'Amour ?

— En quoi ai-je donc failli à votre égard ,  
Dames

Dames de bien, Dames que tant j'honore ? Ah ! s'il m'est échappé un soupir , ce n'est pas contre vous —. Sire Raymond rioit de son embarras ; Dame Marguerite n'en rioit pas : elle pensoit que le cas étoit plus grave.

Le Damoiseau n'avoit pu se trouver encore tête-à-tête avec sa Dame ; Sire Raymond prenoit trop bien ses mesures. Sa prudence , un jour , se trouva en défaut. Pendant qu'il croyoit le beau Varlet à la chasse à l'oiseau , celui-ci s'étoit enfoncé dans des allées qui entouroient le Château , avoit attaché son cheval , & se promenoit. Dame Marguerite étoit dans le même endroit ; elle le vit venir , se cacha un moment , pour l'épier & l'entendre. Il ne tarda pas de tirer sa couronne de son sein sur lequel il la tenoit cachée. — Ah ! voilà l'Ordre que veux toujours porter ; voilà la seule couronne que j'envie. Mais , las ! n'ai reçu ce guerdon que pour mieux sentir les rigueurs de ma Dame. Elle semble éviter ma présence ; honneur ! cruel devoir — !

Eh ! bon Dieu ! Dame Marguerite ne le fuyoit pas ; elle n'avoit pas pu le rencontrer.

Pour ne rien dire , elle ne sentoit pas moins. C'est un grand fardeau que de porter son doux ami sur son cœur & son mari dans sa crainte. Peur & amour vont si souvent ensemble ! si souvent Amour veut ce que devoir ne veut pas ! Pauvres cœurs de femmes , que je vous plains ! On devine aisément que toutes les nuits de Dame Marguerite n'étoient pas des nuits de roses ; Sire Raymond venoit y apporter quelquefois des épines : puis , un peu de jalousie trottoit dans sa tête. Dame Marguerite étoit curieuse d'apprendre ce qui s'étoit passé entre Dame Eléonore & le Damoiseau. Il étoit si novice ! Dame Eléonore en savoit tant ! C'est chose si aisée à une belle femme de retourner le cœur d'un enfant ! elle trembloit. Dame Marguerite , quoique Dame de bien , ne vouloit rien perdre de ses droits sur le beau Varlet ; & cela est bien naturel.

A peine elle eut entendu son beau Varlet , qu'elle le jugea à moitié justifié , & qu'elle comprit qu'il étoit plus jeune encore qu'elle ne l'avoit cru. Elle le regarda avec bonté.  
— Racontez-moi , lui dit-elle , par le menu ,



ce qu'avez fait chez Dame Eléonore , qui vous a rendu félon en son honneur , à telle fin que faut que comparoissiez devant les Dames de la Cour d'Amour ? — N'ai rien qui me rende coupable de félonie , Dame ; n'ai failli en l'honneur de Dame Eléonore. — Me le jurez ? — Ah ! Dame , si vous le jure. — Eh bien ! prendrai votre défense devant les Dames. La Châtelaine ne gagnera au plaïd que vergogne & moult plaisanterie. Qu'avez fait ? — Dame , l'ordonnez , faut bien vous obéir ; Dame Eléonore m'a tant amoureusement parlé , tant gentiment elle m'a attiré à soi. Ah ! Dame , que de belles choses elle m'a montrées ! Moi , à tout cela , ai dit : Bonsoir , Dame Eléonore ; vois qu'avez envie de vous coucher , bonsoir. Puis , la nuit , pendant que rêvois à vous , ai senti dans mon lit... quoi qui m'a épouvanté : soudain me suis élancé à terre , ai pris mon épée , ai blessé quelqu'un : c'étoit , je crois , Dariolette. — Avez tout dit ? — Point ne faux à la vérité ; croyez , Dame Marguerite , que , de ma vie , point ne sentirai pour autre que pour

vous un seul besoin du cœur. Vous aime de la tête aux pieds ; n'ai rien dans toute ma personne qui ne soit à vous. Mout de fois me suis-je dit : Tout est à Dame Marguerite ; tout veux garder à elle. — Bien faites, mon doux ami ; reçois le don de vous que me faites. Heureuse celle qui peut tout donner à son doux ami ! Recevez , en attendant que le Ciel ait pitié de nous , ce bracelet de mes cheveux ; portez-le en souvenir de moi : jamais ne le quittez. — Ah ! Dame , que puis-je vous donner, moi ? — Me donnerez l'épée qui vous aura ramené vainqueur des premiers pas d'armes qu'aurez soutenus en mon honneur. — Le vous promets : viennent tous les Chevaliers. Ah ! Dame , que me donnez grand feu , grande envie de bien faire. — Faut nous séparer , adieu : point ne faillez de vous souvenir que discrétion nous est bien nécessaire —.

Dame Marguerite ne laissa point échapper une occasion de faire des présens à son Damoiseau , il étoit le mieux paré de tous les jeunes Varlets du canton. Il est

tout simple que la Beauté riche donne des  
 écharpes & des rubans à l'Amour, quand  
 il est nud. Elle souffroit qu'il fût encore  
 Varlet, & étoit un peu humiliée de le  
 voir borné à ces fonctions de Page, qui  
 ne sont propres à un Gentilhomme, que  
 dans les premières années de son enfance;  
 elle mouroit d'envie de le voir monté sur  
 un beau destrier, revêtu de l'Ordre de Che-  
 valerie, couvert de son armure, & briller  
 dans tous les pas d'armes. Le desir étoit  
 bien pardonnable; qui ne veut élever ce  
 qu'il aime? — Quand voulez-vous, Sire,  
 dit-elle à Raymond, que le chier Damoi-  
 seau, qu'avons élevé, coure le monde, se  
 fasse un renom dans les aventures, & s'ho-  
 nore d'être votre Compagnon d'armes? Faut  
 l'éloigner de notre Châtel, si voulons qu'il  
 aille à la renommée. — Avois pensé,  
 Dame, à votre proposition; si le veut, ira  
 demain essayer son épée contre des larrons  
 qui ravagent dans la forêt voisine, le ter-  
 ritoire des saints Moines de Saint-Cassien,  
 qui pillent les passans & vont fourvoyant  
 à l'honneur des Dames qu'ils rencontrent;

une d'elles a été larronnée hier. Puis, reviendra pour assister au plaide de la Cour d'Amour : là , recevra , si point n'a forfait , l'Ordre de Chevalerie ; & puis , ira chercher auprès du Comte de Toulouse , ou du Roi d'Aragon , la guerre & la gloire. — Grand merci vous fais pour le Damoiseau ; adonc partira demain. — Mais , Dame , reprit Sire Raymond , avois cru qu'aimiez le Damoiseau ; & le voulez si tant vîte éloigner — ? Dame Marguerite rougit un peu à cette question inopinée ; & répondit : — L'aime , le Damoiseau , pour sa gloire ; il est né pour elle , puisqu'il est Gentilhomme. — Puisqu'il est Gentilhomme , reprit Raymond , il est né pour l'Amour. — Adonc , qu'il aille chercher l'Amour sur les aîles de la Gloire —.

Sire Raymond ordonna les apprêts du départ du Damoiseau ; ils n'étoient point considérables. Comme il n'étoit pas encore Chevalier , il n'avoit point d'Ecuyer : un cheval , une valise dans laquelle étoient les pièces de son armure , une épée , une lance , un cimier & peu d'argent ; ce fut-

là son équipage. Dame Marguerite lui fit remettre, par sa Damoiselle, quelques écus & une lettre. Cette lettre étoit un abrégé du Code de Chevalerie & d'Amour. Cabestaing jura de s'y conformer de point en point. Dans le même temps, Dame Marguerite & Sire Raymond se dispoient à se rendre à *Signes*, où se tenoit le Tribunal de la Cour d'Amour. Les Hérauts couroient déjà la Province, pour notifier le mandement de nos *Dames*. Tous les Chevaliers avoient promis de s'y rendre, & la plupart se mettoient en marche. Ces petits voyages étoient des fêtes plénières par-tout. Les troupes de voyageurs grossissoient à mesure qu'ils s'approchoient du lieu, & se rassembloient tous les soirs dans les Châteaux qui étoient près des chemins. On y passoit des journées entières, pendant lesquelles on s'amusoit à des luttes, à des tournois, à des danses. C'étoient des jours de triomphe pour les Dames & Damoiselles, pour les Troubadours & pour les Jongleurs. C'étoient aussi des jours de justice. C'est dans ces assemblées qu'on se liguoit contre les Chevaliers félons,

contre les malfaiteurs , qu'on menaçoit les tyrans de les accabler , s'ils n'abrogeoient des loix dures ; les Manans trouvoient protection & défense. Tous les torts se redressoient , chemin faisant. On ne rencontroit sur les routes què Chevaliers , menant en croupe sa bonne amie , qui , *de son bras amoureux , moult tendrement l'enlaçoit à elle par la ceinture , peur de cheoir , & pour le sentir mieux.* Là , on rencontroit ces riches Comtes , suivis d'Ecuyers ayant pennon , de Varlets & d'Estafiers , glorieusement revêtus de brillantes armures , & montés sur des destriers alezans , aussi vifs que des daims. Là , on rencontroit ces beaux Paladins d'Amour , portant sur la poitrine le portrait de leurs Dames ; d'autres bariolés de toutes couleurs , & comblés des faveurs de mille. Là , on voyoit ces tristes Chevaliers noirs , montés sur des chevaux hongres , qui avoient perdu leurs Maitresses , leur fortune , & à qui l'âge avoit emporté la moitié de leur renommée. On rencontroit aussi ces galantes Aventurières , ces gentilles Pélerines , ces Damoiseilles plantureuses , ces Dariolettes si

tentantes. C'étoit un plaisir que de voir ce cortège ; c'en est un de se le représenter ; & sur-tout ces *Dames sages , courtoises , spirituelles , qui portoient ,* dit un Troubadour , *des patenôires & des parfums.*

Le voyage du Damoiseau n'étoit pas tout-à-fait si gracieux. Il cheminoit dans une forêt noire, où la hache n'avoit jamais rien émondé. Il étoit seul ; & n'entendoit que le son de la cloche d'un Monastère de Cassianites , qui tintoit à chaque heure. La nuit étant venue , il espéra rencontrer ces Brigands dont Sire Raymond lui avoit parlé. Il étoit descendu de son cheval , l'avoit attaché à un arbre , & se tenoit couché , l'oreille contre terre , pour mieux entendre. Pendant qu'il étoit en arrêt , il entendit une voix de femme qui sanglottoit. A l'instant , il bride son cheval , monte dessus , & accourt à la voix. Il arriva au-devant d'une chaumière , & frappa à la porte. Aussi-tôt les sanglots redoublèrent. Cabestaing , élevant la voix : — Dame ou Damoiselle , rien ne craignez ; le Ciel m'envoie ici pour vous défendre —. La clef tenoit à la porte ; Cabestaing l'ouvrit.

Il vit une jeune Damoiselle toute nue , les mains attachées & les pieds retenus à un anneau. Il la couvrit de son manteau & la délia : elle n'avoit pas quinze ans. Elle tomba aux pieds du Damoiseau ; elle vouloit les couvrir de baisers. Il la relève , la soutient dans ses bras. Il sentit.... ; la force lui défailloit..... Il lui demanda la cause de son aventure. — C'est un Moine , dit-elle , le Prieur du Couvent voisin , qui m'a ravie à mon père , & qui est un de ses hommes-liges du Monastère. — Un Moine ! reprit le Damoiseau —. Le couvert étoit mis. Il étoit sorti pour aller chanter les Matines , & devoit revenir aussi-tôt. Le Varlet avoit faim. Il la fit asseoir à ses côtés , & , tout en devisant , mangeoit le souper du Moine. Le Prieur arriva. Sa surprise fut grande. Il jeta aussi-tôt son froc & se mit en défense. Cabestaing lui dit : — Moine infâme , ni ta taille de Géant , ni ton embonpoint énorme , ni la force de tes muscles , ni tes larges épaules , ni ta longue & sale barbe , ne te sauveront de la mort , ou d'une honte publique. Profanateur des saints autels ; adonc ,



si est-ce qu'abusez d'une robe vénérable & d'une règle toute sainte , pour vous abandonner à de vilaines paillardises ?.... Gentils minois , point ne sont morceaux de gens d'Eglise ; priez , jeûnez , cachez-vous , & laissez nos Damoiselles en paix , *vilains paillards , fainéans , ivrognes , joueurs* —. Le coutelas du Père Prieur n'effraya point le Damoiseau ; il fit si bien , que , d'un coup d'épée , il blessa au pied le Moine , qui , ne pouvant se soutenir , tomba à la renverse. Cabestaing , aidé de la Belle désolée , le garotta & le laissa étendu. Il continua de souper & de l'apostropher d'épithètes mordantes.

Quand il sentit le besoin du repos , il prit la lampe , & chercha une chambre à lit. Il trouva , dans une alcove étroite & boisée , un lit tel que Chevalier n'en eut onc de sa vie , si doux , si mollet , si blanc. — Béni Dieu , dit Cabestaing ; quel lit ! on n'en peut pas offrir de meilleur à son ami. *Paillard de Moine* , s'écria-t-il ; c'est donc là que tu devois passer la nuit ? Y coucherez , dit-il à l'Inconnue : mais y coucherez seule —. Il n'y avoit pas d'autre

lit dans cette chaumière ; Cabeftaing fe dif-  
 pofoit à coucher par terre fur une couver-  
 ture , ayant pour oreiller la felle de fon  
 cheval. L'Inconnue avoit beau le preffer de  
 prendre le lit , il ne voulut jamais y con-  
 fentir. — Serois deshonoré , fi l'on favoit  
 qu'aurois bien dormi , & vous Damoifelle ,  
 auriez veillé tout à côté de moi ; le lit eft  
 pour vous , dormez : moi , point ne vous  
 promets de dormir , ne faudroit que  
 vous euffe vue — . L'Inconnue rougit ,  
 comme on s'en doute bien ; mais vous dire  
 qu'elle fut fâchée , je mentirois. Vous allez  
 voir les fuites ; effet d'une caufe bien facile  
 à expliquer : ce qu'elle avoit gardé au péril  
 de fa vie , une heure avant , elle l'auroit  
 prefqu'offert au Damoifeau. C'eft qu'il y a  
 une différence d'un Moine à un Damoi-  
 feau ; c'eft que l'un employoit la force , &  
 l'autre étoit beau & aimable. L'Inconnue ,  
 de fes belles mains , tira un matelas de fon  
 lit , éleva fur des chaises un coucher affez  
 bon , que Cabeftaing accepta. Sa tête pofoit  
 fur le bord de l'oreiller de l'Inconnue : la  
 lampe éclairoit. Il s'étoit bien promis de  
 fonger ,

fonger, pendant qu'il seroit éveillé, à Dame Marguerite. Sachons-lui gré du projet, & pardonnons-lui de l'avoir un peu oublié. L'Inconnue dormit, ou feignit bientôt de dormir d'un bon somme. Cabestaing ne pouvoit se défendre de tourner ses yeux vers elle; il ne savoit quoi qui l'agitoit : ses mains ne pouvoient rester en place.

L'Inconnue dormoit toujours; son haleine sembloit être caressante; le sourire sembloit voltiger légèrement sur ses lèvres : elle paroissoit plongée dans un de ces sommeils de contentement, dont il n'est permis qu'à la Beauté de jouir. Plus osoit le Damoiseau, & plus la Belle dormoit. Ah ! beau Damoiseau, qu'avez-vous fait ? il faudra donc mentir à Dame Marguerite ! Voilà des larmes qui descendent des yeux de la belle Inconnue, & qui se promènent sur son sein. Consolez-vous, ce ne sont point de ces larmes chaudes, qui intéressent le Ciel & les hommes ; la source est très-près des plaisirs, elle va bientôt en être tarie. Ne l'aviez-vous pas voulu, belle Inconnue ? ne le voulez-vous pas, toutes, Mesdames, quand

on est si osé ? Ah ! *violence* , *rapt* , ce sont des mots ; *séduction* est plus juste : n'employez que celui-là , & vous resterez dans les bornes de la vérité. Les larmes recommencèrent le lendemain , quand le Damoiseau voulut se séparer. Des promesses consolèrent la belle Inconnue. Des promesses ! eh ! qui en fut aussi souvent dupe que les femmes ! C'est avec cet appât que nous obtenons tout d'elles. Honni soit le déloyal Chevalier qui vous trompe ! Le Damoiseau ne jura point à la belle Inconnue de l'aimer ; mais de se souvenir d'elle , de venir la voir. Toutes ces promesses peuvent se tenir. Il lui donna son nom écrit sur une carte , quelques pièces d'argent , lui dit qu'il alloit à la Cour d'Amour. — Irai vous y voir soutenir votre défense , lui dit la belle Inconnue —.

Ils cheminoient ensemble , & elle vouloit l'escorter jusqu'à l'*orée* de la forêt. Elle étoit montée en croupe ; le Moine suivoit , attaché à la queue du cheval. Ils avoient à peine fait deux mille pas , que des hommes masqués fondirent sur lui avec

des armes. Cabestaing n'eut que le temps de couper le lien qui tenoit le Moine attaché à la queue de son cheval, de mettre l'Inconnue à terre, en lui conseillant de prendre la fuite; ce qu'elle fit avec une diligence incroyable. Il para tous les coups, & avec tant d'adresse, que tous ceux qu'il adressoit portoient. Il en désarma deux, en blessa trois : les deux autres prirent la fuite. Quelle fut sa surprise, après qu'il eut arraché le masque à un de ses assassins, de reconnoître un des Palfreniers de Sire Raymond ! Ce malheureux lui confessa qu'ils avoient été apostés par le Châtelain pour le tuer, parce qu'il étoit jaloux de Dame Marguerite. Le Damoiseau sentant de quelle infamie le Sire de Rouffillon seroit couvert, si pareille trame étoit découverte, menaça le Palfrenier de la mort, s'il osoit jamais révéler cette aventure. Il l'accoupla au Moine, & les mena à *Signes*.

Il arriva sur le soir dans cette vallée, dont nul Chevalier n'approchoit sans respect, & maintenant bien abâtardie. Les Chevaliers se promenoient sur la place

avec les Dames. Le Damoiseau ne brilloit ni par le luisant de son armure, ni par la beauté de son cheval. Son luxe, c'étoit sa jeunesse, qui contrastoit singulièrement avec le gros Moine & le vigoureux Palfrenier qu'il traînoit accouplés. On ne put s'empêcher de rire, en le voyant passer devant les Dames, de la mine que faisoient les deux captifs. Le Moine avoit beau se couvrir de son masque d'hypocrisie; son gros ventre & son visage couvert de sueur, le rendoient un personnage très-plaisant. On rit beaucoup. Mais qui ne rit pas? ce fut Sire Raymond, en reconnoissant son Palefrenier. Il ne douta pas que le Damoiseau ne l'eût amené pour déposer contre lui. Furieux, il s'étoit séparé de la troupe des Chevaliers, & avoit couru à son Hôtellerie, où il avoit fait écrire au Damoiseau, par une main inconnue, le billet suivant. » Beau Damoiseau, il est aisé de » juger qu'avez fait maintes prouesses; bien » vous en félicite : mais manque à votre » renom l'honneur d'avoir mesuré votre » épée avec un ancien Chevalier, qui vous

» hait autant qu'il vous estime ; ce qui est  
 » vous haïr plus que beaucoup. Il vous  
 » attend dans deux heures, seul, dans le  
 » vallon de Montrieux, tout encontre les  
 » murs du Couvent des saints Révérends  
 » Pères Chartreux, qui ne manqueront  
 » pas de prier pour l'ame de celui qui dé-  
 » funt sera. Vous attends, Damoiseau, &  
 » vous somme de tenir bouche close sur  
 » vos aventures, jusqu'après ce combat de  
 » nous deux ». Le Damoiseau avoit à peine  
 débridé son cheval, quand il reçut ce biller.

— Y vais, répondit-il ; point n'est besoin  
 d'autre réponse —. Il remonta à cheval,  
 laissant le Palefrenier sous la garde d'un  
 Chevalier. Il chemina dans le vallon de  
 Montrieux, le long du ruisseau qui descen-  
 doit du mont. Il apperçut son Adversaire  
 qui l'attendoit, masqué. Sire Raymond ne  
 lui donna que le temps de se mettre en  
 défense. Le Damoiseau, lesté & jeune, es-  
 quivoit les coups avec adresse ; déjà le sang  
 de Sire Raymond couloit : il eut assez de  
 bonheur pour casser son épée. Le Damoi-  
 seau finit le combat ; mais le pressa si fort,

pied contre pied , main contre main , qu'il  
 le renversa & qu'il lui arracha son masque.  
 — C'est vous, Sire, dit-il, vous qui m'appel-  
 lez en duel ? que vous ai-je fait ? —  
 Regarde-moi comme ton pire ennemi. Tu  
 aimes Dame Marguerite , je suis jaloux ; tu  
 es mon ennemi. Ce Palefrenier que tu traî-  
 nes à ta suite.... — Venois le bailler en  
 votre garde , m'a voulu assassiner ; m'a dit  
 qu'il y avoit été commandé par vous ; n'ai  
 pas voulu le croire. Vous l'ai amené ; faites-  
 en , Sire , tout ce que bon en jugerez. Point  
 ne parlerai de cette aventure. Avois cru ,  
 Sire , qu'aimiez un peu votre Varlet : me  
 suis trompé. Adieu vous dis , plus ne vous  
 verrai. Ah ! ajouta-t-il en soupirant , plus  
 ne verrai donc Dame Marguerite — ! Il  
 s'éloigna , le cœur oppressé de sanglots.  
 Comme il n'étoit point blessé , il revenoit  
 au galop. Il rencontra Dame Marguerite ; il  
 baissa sa lance devant elle , la salua profon-  
 dément. — Ah ! Dame Marguerite ! s'é-  
 cria-t-il ; jamais on ne vous a tant aimée  
 & honorée que moi — !

Quelque précaution qu'il eût prise , Sire



Raymond ne put dérober la connoissance du combat. Il avoit jugé sa plaie plus dangereuse qu'elle ne l'étoit. Il s'étoit présenté devant le Monastère des Chartreux ; le Père Procureur l'avoit fait panser par le Frère Chirurgien ; & les Varlets & Gardes-chasse avoient publié aussi-tôt la blessure du Châtelain. Cette nouvelle fit de l'honneur au Damoiseau , qui n'en étoit pas glorieux , & qui payoit cet honneur de ses larmes. Il s'étoit couché & baignoit sa couche de ses pleurs. — Ah ! Dame Marguerite , vous ai donc perdue pour jamais — !

Cependant , le lendemain , il fut obligé d'aller faire sa cour aux Dames & aux anciens Chevaliers. Il étoit le plus modestement paré ; mais il étoit , en revanche , le plus beau & le mieux fait. Les Dames , qui regardent si bien toutes les pièces du vêtement du Manant ou du Vilain , ne regardent point à celles du Gentilhomme. Sa bonne mine , son nom & son épée , voilà ce que les Dames lui demandent. Un gentil Varlet ( ou Page ) , avec sa casaque , est bien plus recherché qu'un gras Abbé *sur-*

*doré , phaléré , brillanté , & qu'un vilain enrichi.*

Le surlendemain , ce fut le jour de la Cour d'Amour. Nous nommerons les Dames qui présidoient , d'autant plus volontiers , que c'est une justice de replacer un moment sur la scène , des noms qui n'y reparoissent plus depuis quatre siècles. C'étoient une Sabran , Comtesse de Forcalquier , une d'Ampus , une Blacas , une Simiane , une Villeneuve , du sang des Princes d'Aragon , une Turenne , une Monfort , Marguerite de Tarascon , la femme de Berenger , Comte de Toulouse , une Vintimille , la Souveraine de la Ville de Glandève , une Sault & une Castellane , la Dame de Pourrières & la Comtesse du Porcellet. Les Chevaliers étoient tirés des mêmes familles , à la réserve d'Antoine de Boulins , dont nous n'avons point parlé , de Claude de Montauban , dont la fille épousa un d'Agoult , sieur de Beauchefne , dont la postérité s'est éteinte dans la Maison de Créquy , du Marquis de Soliers & du Baron de la Garde. Tous ces Chevaliers venoient , la plupart d'outre-mer ,

avoient fait la guerre aux Sarrafins, ou porté leurs armes en Bohême, ou servi le Roi de France. Tous étoient couverts de quelques glorieuses cicatrices. Les Dames, à qui la police de la Chevalerie & de la galanterie étoit abandonnée, n'oublioient rien pour perpétuer l'amour & le desir de la gloire. Elles étoient belles, bien renommées, &, pour être estimées, elles n'avoient pas besoin de ceinture dorée. Ce n'est pas que plusieurs d'entr'elles n'eussent quelquefois des foiblesses : mais décence & amour alloient toujours de compagnie. Il étoit rare que les Chevaliers ne portassent toujours amour & respect.

Le Damoiseau se tenoit hors de la barrière. Une Dame, faisant la fonction d'Huissier, l'ayant appelé par trois fois, une autre Dame vint le prendre par la main. Avant de l'introduire : — Gentil Damoiseau, lui dit-elle, laissez vos armes en dehors de la barrière ; point n'est besoin, avec les Dames, d'autres armes que de votre courtoisie & de votre gentillesse ; joignez-y seulement un peu d'envie de plaire.

— Faudroit n'avoir ne cœur , ne sang , ne yeux , pour n'avoir envie de plaire aux Dames —.

Entré dans le cirque , il se tint debout , seul , à côté du rang des Chevaliers. Quand il eut oui l'accusation intentée contre lui par Dame Eléonore , & ensuite celle intentée au nom de Dariolette , il rougit ; car il avoit de la candeur , & il en avoit trop pour n'être pas embarrassé. Il ne savoit comment il lui étoit permis de se défendre ; il craignoit d'offenser ce galant & aimable Tribunal. Il ne comprit point que sa cause étoit une de celles que la Cour avoit choisies pour s'égayer ; il demanda un Avocat. On lui permit de choisir , même parmi ses Juges. Il s'approcha de Dame Marguerite , mit un genou en terre devant elle , & lui présenta son gant. Dame Marguerite le prit en rougissant , se leva de son siège , & se plaça auprès de lui , à l'autre bout du cirque.

Dame Marguerite sourit en prenant la parole , & répondit ainsi à l'accusation de Dame Eléonore : — Le Damoiseau a failli en l'endroit de Dame Eléonore ; sans doute

il devoit épargner la honte d'un refus , voire celle de faire des avances. Amour doit se payer d'un amoureux merci ; le Damoiseau a tort. Quand on est jeune , rien ne coûte. Dame Eléonore est encore dans un état de beauté , qui est capable de faire naître des desirs ; le Damoiseau a tort. Un Gentilhomme doit doux passe-temps aux Dames , doux plaisirs , tendres courtoisies , voire plus ; doit aussi jouissance de passage , qui ne font de l'amour. Voilà ce que demandoit Dame Eléonore , qui veut jetter sur le passage de la vie des fleurs de toutes les saisons , & des jasmins , quand la saison des roses est passée ; le Damoiseau a tort.

Mais regardez le , Mesdames ; sa jeunesse est son excuse : son ignorance aimable réclame pardon. Le respect dans lequel il a été nourri à l'endroit des Dames , ne lui a pas permis de tenter ces tendres libertés , qui tant auroient ému Dame Eléonore. Il y a plus perdu que gagné. Ce n'est point à nous à le complimenter de cette retenue ; car trop de respect est ce qui le plus sou-

vent nous tourmente d'une bien étrange manière : mais gardons-nous de l'en punir. Il avoit une autre excuse : il a juré foi , servage , fidélité , à une Dame ou Damoiselle ; sermens de Fage ne sont bien religieux : autant en emporte le vent. Il a voulu tenir le sien , il a voulu se garder tout entier , puisque tout entier il s'est donné ; il a bien fait. L'Amour avoit fait haro sur son cœur ; il a respecté le décret de l'Amour : honneur à lui , douce merci lui soit accordée par sa Dame ou Damoiselle. Vous riez , Mesdames ! je serois tentée de rire aussi , en songeant à cette aventure. Ah ! beau Damoiseau , retenez cette leçon ; trop de timidité nuit auprès des Dames : celui qui refuse l'occasion ne la retrouve plus , & s'expose à être raillé & baffoué. Je plains cependant Dame Eléonore d'avoir reçu des refus , & n'empêche que la Cour ne lui adjuge tels dédommagemens qu'elle trouvera bon être , pourvu toutefois , & je me permets cette distinction au nom de la Dame du Damoiseau , que son corps ne soit point condamné à aucun service à l'endroit de Dame Eléonore.

Pour

Pour ce qui est de la réclamation de Dariolette, si ne savois que c'est ici une cause de plaisanterie, je conclurois à ce qu'elle fût déclarée non-recevable. Depuis quand souffririons-nous que nos femmes de service ambitionnassent ces faveurs de Gentilshommes, dont la privation nous est quelquefois si sensible? Si des Chevaliers ont assez peu de délicatesse pour mettre leurs Dames à partage avec des Dariolettes, on les ignore; &, s'ils étoient connus, ils auroient forfait à notre endroit. Que si quelques-uns ont besoin d'éteindre leurs feux, tant pis pour la Servante qui soulage leur martyre; elle est d'ailleurs assez payée du plaisir qu'elle a donné, par celui qu'elle a reçu —.

On battit des mains; le Damoiseau étoit ravi de l'éloquence de Dame Marguerite; il se jeta à ses pieds pour la remercier. — La Cour, lui dit un Huissier, vous permet de baiser votre Avocat à la joue —. Il ne se fit point répéter cette sentence deux fois. Sire Raymond voulut en appeler; on ne lui répondit que par de grands éclats de

rire. Le Damoiseau fut présenté à chacune de ses Juges , & leur baïsa à toutes la main. Il n'en étoit pas une qui ne serrât la sienne , tant jeunesse & candeur ont de pouvoir sur le cœur des Dames. Il alloit se retirer , en attendant que ses Juges allassent aux opinions. Le Moine , qui étoit présent , & qui avoit à se venger , cria : — Un moment , respectables Dames —. On se tut , & on l'écouta. — J'aurai dit , en peu de mots , s'écria-t-il ; ce Damoiseau qu'ici Dame Marguerite vous représente comme un mouton , est un larron d'honneur. Je fais , j'ai presque vu le cas ; c'étoit une jeune gentille Payfanne , fille d'un main-mortable de notre Couvent ; le larron ! c'est ce méchef qui me poing presque autant que les cordes avec lesquelles je suis honteusement garrotté —.

On ouvrit de grandes oreilles , sans pourtant s'empêcher de rire. Dame Marguerite fut la seule qui ne rit point. — Que répondez-vous , beau Damoiseau ? dit un Huissier. — Mesdames , il dit vrai —. Dame Marguerite alloit prendre la parole.



Une jeune Paysanne , belle comme un Ange , vive comme l'Amour , jeune comme les Graces , cachant , sous un large chapeau gris , les plus beaux yeux du monde , fendoit la presse , en criant : — Ecoutez-moi — . C'étoit la Paysanne du Damoiseau , qui , toute bariolée de rubans , & dans son habit de Dimanche , venoit assister au plaid d'Amour , moins par curiosité , que pour revoir son Damoiseau ; car bien vous pensez qu'il lui avoit laissé un de ces souvenirs qui point ne se perdent. — Mesdames , écoutez-moi. Rien ne m'a ravi , ce tant beau Damoiseau ; ains , c'est moi qui lui avons tout donné , & moult brièvement eussions été courroucée , si n'avoit osé tout prendre ; aurions craint qu'aurions été rejetée à mépris — . La Paysanne étoit si jolie , l'excuse étoit bonne. Dame Marguerite , qui étoit bonne aussi , la trouva pardonnable. Toute la Cour , & sur-tout les Chevaliers , regardèrent cette Paysanne avec admiration , & envièrent le bonheur du Damoiseau. — Dames , avoit continué la Paysanne , sachez bien qu'on ne nous ravit

rien : celle qui se défend le mieux , celle qui consent à moitié , celle qui se plaint du *cas* ; toutes l'ont bien voulu. Moi , Mesdames , vous dirai encore : Dames , si c'est mal , l'ai voulu ; si c'est bien , l'ai encore voulu. Bien , à la vérité , étois disposée en sa faveur ; sortois des mains de ce vilain Moine , qui vouloit me deshonor , & dont le Damoiseau m'avoit retirée à son corps défendant. Me croirez sans peine , vénérables Dames ; m'imaginois passer des mains du Diable en celles d'un Ange —.

La Cour ordonna silence , & Elise de Turenne , Présidente de la Cour d'Amour , prononça ainsi la sentence. Rien n'est grave dans votre cas , beau Damoiseau ; avez fait ce qu'avez dû à l'égard de Dariolette ; n'avez pas su ce que deviez à l'endroit de Dame Eléonore ; avez fait tout ce qu'occasion vouloit à l'endroit de la Paysanne : la Cour vous absout , & vous enjoint cependant d'être moins respectueux , moins timide , plus courtois envers les Dames , & vous ordonne de prendre des leçons de courtoisie de nous toutes. Le devoir d'un Chevalier est de

chercher à plaire , de nous rendre heureu-  
ses en tout bien , & d'être discret. A tout  
âge , les Dames sont capables d'aimer & de  
donner un juste retour. Gardez-vous de dé-  
daigner celles qui ne sont plus jeunes ; c'est  
alors que délicatesse , honneur & ménage-  
ment sont requis. Allez , beau Damoiseau ;  
commencez votre cours de courtoisie auprès  
de nous : puisse votre Dame vous pardonner  
l'aventure de la Paysanne ! quant au Moine ,  
qu'il soit délivré de ses cordes , & con-  
damné à dire ses patenôtres ; enjoint aux  
Chevaliers de lui couper le nez , s'il ose  
attenter à l'honneur des Paysannes. Ses  
pareils sont faits pour prier Dieu & nous  
absoudre de nos péchés —.

Après ce jugement , tous les Chevaliers  
se formèrent en cercle autour du Damoi-  
seau , & lui signifièrent qu'attendu tout ce  
qu'ils venoient d'apprendre de sa bravoure ,  
de sa naissance & de son âge , il seroit reçu  
Chevalier le lendemain après la veillée. On  
lui donna un parrain. C'étoit à Sire Ray-  
mond que cet honneur appartenoit , le Sire  
refusa. Ce fut le brave de Blacas qui fut

choisi pour conférer l'Ordre de Chevalerie. Le Damoiseau se rendit à l'Eglise Paroissiale, & y passa toute la nuit en prières. Le lendemain, les Chevaliers & les Dames se rendirent sur la place ; & là, après avoir juré d'observer tous les statuts de la Chevalerie, après avoir juré qu'il étoit noble de *parage*, c'est-à-dire, de père & de mère, il reçut l'accolade, le cheval & toutes les pièces honorables de l'armure. Comme il n'avoit point d'Ecuyer, il fut obligé de porter son écu pendu au col. Il ouvrit le tournoi, s'en tira avec honneur, ouvrit le bal avec Dame Marguerite, & dansa avec beaucoup de graces. Dame Marguerite, qui étoit un peu jalouse de la Paysanne, lui donna quelques pièces d'or & la renvoya. Qu'on lui pardonne ces mouvemens de jalousie ; la Paysanne étoit très-jolie. Le Damoiseau, que nous allons nommer désormais le Chevalier, vint s'asseoir à la table de Sire Raymond, comme c'étoit l'usage, & y mangea le cochon qu'on servoit dans les repas de cérémonie.

Croire que le Chevalier étoit content, ce

feroit trop. Il alloit s'éloigner de Dame Marguerite ; plus d'espoir de retourner dans son Châtel. Dame Marguerite , depuis le jugement de la Cour d'Amour , ne lui avoit pas adressé une œillade tendre. Ce vint un matin qu'elle se baignoit les pieds sous le pont du Bourg ; il l'apperçut , & attendit avec respect qu'elle se fût baignée. Quand il la vit monter , il courut lui présenter la main. — Allez , dit-elle , donner cette main à la Paysanne. — Qu'avez dit , Dame Marguerite ? plus ne m'aimez ? — Guère ne le méritez. — Plus ne me verrez —. Dame Marguerite étoit bonne ; elle se mit à pleurer du désespoir où elle l'avoit jetté. Sire Raymond qui vit ses yeux tout rouges , se douta de la cause. — Pleurez , Dame , dit-il , de ce que le Damoiseau va s'éloigner de vous ? plus ne le verrez. — Que jalousie est affreuse , dit-elle ! Sire , devriez être content que mon corps , que tout entier vous ai baillé & que tout entier vous garderai , soit à vous ; mon ame est à moi , en peux donner la pensée à un autre que vous —.

Sire Raymond & Dame Marguerite re-

prirent le chemin du Château de Rouffillon.  
 Dame Marguerite pleuroit, & pressentoit ce  
 qui devoit lui advenir un jour. Le Sire Ca-  
 bestaing prit le chemin de la Chartreuse de  
 Montrieux. Cette retraite silencieuse & té-  
 nébreuse convenoit à sa douleur. Quand on  
 étoit brouillé avec sa mie, la première chose  
 qu'on projettoit étoit de mourir, ou de s'en-  
 fermer dans un Monastère; quand on avoit  
 des torts, quelque grand pardon à obtenir  
 du Ciel, c'étoit dans un Monastère qu'on  
 venoit le chercher. Sire Cabestaing venoit y  
 chercher une place pour pleurer. La vie que  
 mènent ces saints Solitaires étoit propice à  
 ses projets; il ne craignoit ni d'être distrait,  
 ni d'être interrogé. Dom Prieur le reçut  
 comme un jeune homme dont la vocation  
 momentanée seroit exposée à un repentir.  
 Il n'abusa ni de son inexpérience, ni de sa  
 ferveur; il ne répondit que ce peu de mots  
 à Sire Cabestaing. — J'ai vécu dans le  
 monde & dans la solitude; dans l'un & l'autre  
 état j'ai été trompé. Souffrez que je pro-  
 longe le temps de votre probation; laissez-  
 moi voir si le doigt de Dieu vous a marqué.

En attendant, gardez vos habits; suivez nos offices, vivez en Reclus. Eprouvez-vous—. Sire Cabestaing remercia Dom Prieur, sans être persuadé qu'il eût raison, & s'adonna avec un zèle opiniâtre à toutes les pratiques des Solitaires. Pleurer & prier, c'étoit-là sa tâche. Il avoit écrit plusieurs fois à Dame Marguerite; il n'avoit jamais reçu de réponse. Sans doute l'ame guerrière & jeune de Cabestaing se seroit émue, si le bruit des révolutions qui agitent le monde parvenoit jusqu'aux oreilles d'un Chartreux. Rien ne vient troubler sa paix; les murs de son Monastère, voilà pour lui les limites du monde; des prières, voilà son langage: tout est mort pour lui.

Deux ans s'étoient ainsi passés, il alloit prendre l'habit de Religieux. La veille de cette pieuse consécration, il se promenoit sous les hêtres qui formoient une allée au-devant de la principale porte du Monastère. Il vit venir à lui un Payfan, ayant la veste sur ses épaules, & une lettre à la main. Un chien le suivoit; ce chien, c'étoit *Roland*, vieux chien qui gardoit le pont-levis du

Château de Rouffillon. Il reconnut Cabestaing, courut lui lécher les mains ; & , par ses cris & par le mouvement de sa queue, conduisit le Payfan vers lui. Sire Cabestaing n'avoit pas besoin de faire des questions ; *Roland*, ce chien fidèle, lui avoit assez appris d'où venoit le message. Il reconnut l'écriture ; des larmes couvrirent son visage. Il s'assit, & lut : » Enfin ai découvert votre » retraite ; si Dieu n'a pas reçu le servage de » votre corps, venez consoler votre Dame » Marguerite ; comment avez donc pu croire » qu'elle ait jamais manqué à vous aimer ? » Que mal connoissez le cœur de votre mie ! » colère d'un jour n'est pas haine : non, » mon bon ami, ce n'est pas moi qui peux » vous haïr. Regrettez le temps perdu pour » votre renommée & pour moi ; accourez ; » Dame Eléonore est morte ; les Maîtres du » Châtel de Meyrargues font une cruelle » guerre à Sire Raymond ; il est perdu, si » ne venez à son secours «.

Il n'en falloit pas tant pour ranimer Sire Cabestaing. Il courut aussi-tôt dans la cellule de Dom Prieur. — *Aye*, dit-il de bon



cœur, faut que je parte ; viens vous dire adieu, Révérend —. Dom Prieur étoit un bon Hermite, une ame de Chérubin : il embrassa le Chevalier transfuge. — De bon cœur consens que repreniez votre armure ; allez, sage Chevalier, soutenir les droits de la veuve & de l'orphelin ; n'oubliez la bonne nourriture qu'avez ici reçue : comptez sur nos prières. Savois bien que cette vocation ne venoit pas du Ciel. Allez, remplissez votre destinée, & souvenez-vous des bons Chartreux. Pour pénitence, je vous impose le devoir de ne passer jamais devant nos Monastères sans y prendre gîte. Quand vous entendrez nos cloches, dont le tintement est remarquable, & se feroit distinguer sur mille, ne manquez jamais de vous agenouiller, & de dire un *Ave* à Notre-Dame, Patrône de ce Monastère de Montrieux —. Sire Cabestaing rentra dans sa cellule ; il ne put se défendre de la parcourir pour la dernière fois. Il passoit de sa chambre au dortoir, du dortoir à son atelier, de l'atelier à son cabinet. Il avoit le cœur gros, en regardant son tour, ses sabliers de verre pré-

parés , ses ruches qu'il avoit formées , & ses renoncles qu'il cultivoit avec tant de soin.

— Adieu vous fais , disoit-il , ô ma douce cellule ! que saintement aurois passé ma vie ici ! Mais , las ! on n'est plus son maître , quand on a donné son cœur à sa mie —.

Dom Prieur l'attendoit à l'Hospice des Etrangers ; c'est-là qu'il reprit son armure , son écu , & que son cheval lui fut rendu : car , selon la sage coutume des Chartreux , les Novices , qui ne veulent point prononcer les derniers vœux , retrouvent ce qu'ils ont apporté , & le reprennent. Sire Cabestaing , après avoir embrassé Dom Prieur & Dom Courier , monta sur son cheval , les salua de sa lance & piqua de l'éperon. Le chien & le Payfan le suivoient. Quand il eut perdu de vue le clocher de la Chartreuse , le Payfan se jeta à ses pieds , & le conjura de ne point dire à Sire Raymond qu'il étoit venu le chercher ; il craignoit les suites de sa colère. Sire Raymond avoit fait proclamer des défenses de prononcer devant lui le nom du Damoiseau. — Si êtes fidèle au secret , chier Chevalier , avoit ajouté le Payfan ,  
pourrai

pourrai vous servir à voir Dame Marguerite ; elle est enfermée dans un des caveaux du Château de Rouffillon. — Enfermée ! que m'apprenez-vous ? qu'a-t-elle fait ? — Rien que nous sachions. C'est la jalousie de Sire Raymond qui s'est avisée de ce méchant tour ; il a été jaloux de vous , beau Sire , & des nouveaux Seigneurs du Château de Meyrargue. — Eh bien , dit Cabestaing , après avoir rêvé quelque temps , je te demande , à mon tour , le secret. Je me présenterai devant Sire Raymond , toujours vifère baissée ; il ne connoîtra point celui qui sera venu à son secours. Mais pourras-tu m'introduire dans cet indigne caveau ? Quoi ! Dame Marguerite , vous dans un si mauvais lieu ! vous l'honneur , la Beauté même ! — N'en foyez point en peine ; je connois une vieille trape , couverte de mousse , que Sire Raymond ignore , & qui conduit dans le caveau. — Compte sur ma reconnoissance. —

Dans deux jours , Sire Cabestaing se trouva sur le côteau du septentrion , qui dominoit sur le Château. Il se vit tout auprès du Couvent : le souvenir de la Payfanne lui revint

à la pensée; & puis, celui du gros Prieur qu'il avoit si mal mené. Il prit le chemin de la Ferme du Monastère. Il n'en étoit pas loin, quand il apperçut un enfant, tête & pieds nuds, qui jouoit avec les cornes d'un mouton enrubané & couvert de fleurs. Le Paysan fut frappé de la ressemblance. — Sire, dit-il, si ne savois que n'avez onc couru les galantes aventures, croirois que cet enfançon, qui si bien vous ressemble, est un biau chef-d'œuvre d'Amour —. Cabestaing courut à l'enfant, le souleva dans ses bras & le couvrit de baisers. Il prit son écharpe, & l'en revêtit. — Chier fils, puisque si bien tu ressembles à ton père, puisses-tu lui faire honneur; je veux que tu portes mon nom à l'avenir. Il détacha aussi-tôt une partie de ses tablettes, & écrivit dessus : — *Veut son père que cet enfançon ait nom Cabestaing* —. Comme il serroit ces lettres dans l'écharpe de l'enfant, arriva la Paysanne. Deux ans n'enlaidissent point, quand on les ajoute à quinze. La Paysanne étoit bien jolie; & puis, son sein avoit acquis une beauté nouvelle, en devenant maternel; sa taille

plus arrondie , plus d'embonpoint ; c'étoit un nouveau & charmant ensemble. — Ai donc encore le bonheur de vous revoir , beau Damoiseau , dit-elle , en volant dans ses bras ; voyez comme ai gardé le souvenir de vous ; possible ne m'a été de vous perdre un moment de ma pensée. Beau Sire , point n'ai regret à ce qu'ai fait ; le ferois , vous jure encore , tant vous ai aimé , du moment qu'ai eu le bien de votre présence. Suis fière d'avoir eu cet enfant de vous. Dame Marguerite , cette tant bonne Dame , en avoit eu soin jusqu'ici ; mais , las ! Sire Raymond lui a ravi la lumière du jour — Cabestaing fondit en larmes au nom de Marguerite. — Le méchant , dit-il ! si voulois venger Dame Marguerite , ce seroit bientôt fait. Ayez soin de notre enfanton ; faites-lui porter le nom de son père ; élevez-le dans l'amour de Dieu , & des Dames , & de la Chevalerie —. Il prit la main de la jeune Payfanne , la serra tendrement , & lui donna un doux baiser sur le front. — Viendrai vous voir souvent. — Ah ! venez , chier

Sire , venez ; savez que vous garde tout —.  
Il s'achemina vers le Château.

Il fit demander gîte à Sire Raymond , en s'annonçant comme un Chevalier qui ne vouloit pas être connu , & qui venoit à sa défense. Sire Raymond , qui étoit menacé le lendemain d'une violente attaque , crut que le Ciel lui envoyoit un défenseur ; il vint au-devant de Cabestaing , & lui fit préparer une chambre honorable. Cabestaing sentit ses genoux trembler , en passant sur le pont-levis ; il ne put s'empêcher de pleurer , en voyant la salle où Dame Marguerite préfidoit avec tant de graces. Il retrouva la place , où la première fois , il avoit osé toucher , avec son doigt , son beau col , plus blanc que neige , & si potelé que c'étoit merveille. Il se promenoit silencieux , & demanda à Sire Raymond de le faire servir tout seul , de le dispenser de parler , de le voir , de manger avec lui , & de lui permettre de partir & de rester quand il voudroit. Sire Raymond lui en donna la liberté , & lui annonça qu'on attaqueroit le lende-

main. — Me trouverez prêt ; baillez-moi George ( c'étoit le Payfan qui avoit été le chercher dans la Chartreuse ) pour me servir ; ne veux avoir affaire qu'à lui ; en ai oui parler , & en lui seul veux me fier — . Avez George , avoit répondu Sire Raymond.

Le lendemain , les timbales des Châtelains de Meyrargues retentirent , non loin du Château , au point du jour. Sire Cabestaing se mit à la tête des hommes d'armes & des Vassaux de Sire Raymond. L'attaque fut rude ; le choc se soutint , à plusieurs reprises , avec la même opiniâtreté , & le combat dura six heures entières. Les troupes se séparèrent sans un avantage décisif. Sire Cabestaing avoit en vain fait des efforts pour joindre l'aîné des frères Meyrargues. De part & d'autre on se prépare à une nouvelle attaque le jour suivant ; le reste de la journée se passa à fourrager les terres de l'ennemi. Sire Cabestaing n'avoit rien dit pendant le combat ; il ne parla pas plus après. Il revint dans son appartement , où il délaça son heaume , après avoir fermé sa porte. George vint à son secours. — Point ne désespérez ;

ai reconnu la trape, suis descendu dans le caveau : pouvez, Sire, voir sans danger, ce soir Dame Marguerite ; elle en fera moult bienaise. — Ah ! George, mon ami, vienne ce soir —.

Le soir venu, George vint le chercher & le conduisit à la bouche de la trape. Le Sire y descendit, *pantelant de lieffe & ému à compassion.* — Dieu, se disoit-il ; c'est-là la demeure de Madame Marguerite ! quelle pitié — ! George qui ne l'avoit point quitté, ouvrit une cloison qui donnoit derrière le lit de la Dame. Sire Cabestaing fit du bruit ; Dame Marguerite, qui étoit couchée sur son lit, retourna sa belle tête & jetta un cri de lieffe. Si la décence ne lui permit pas de jeter ses deux bras autour du col de Sire Cabestaing, il n'y perdit rien. Elle lui tendit une main si caressante, lui jetta un regard si amoureux, puis, tant & si longuement soupira ; c'étoit un charme que de la voir, que de l'entendre. Sire Cabestaing étoit à genoux au pied de son lit ; il couvrit de baisers, *voire de larmes*, la belle main de sa Dame. — Je renaiss, Dame Marguerite,



disoit-il ; sans le bien de votre vue , étois mort. M'aimez donc moult tendrement ? — Dieu ! si bien vous aime ! en doutez , chier ami ? — Non , chière amie ; si en ai fait semblant , c'est pour avoir le plaisir de vous entendre dire tant de mignardes choses —. Ils continuèrent par s'appitoyer sur leur fort. Sire Cabestaing vouloit l'enlever : elle s'y opposa. — Que diroit-on de moi ? Demandez plutôt cette grace à Sire Raymond ; mettez votre assistance à ce prix : point n'osera vous refuser , dans la circonstance où il se trouve , & aurai ma liberté. — Vous jure qu'ainsi sera fait. Chière Dame , que je vous plains & que je vous aime — ! Elle lui fit appercevoir qu'il étoit tard , & qu'une Dame de bien ne devoit pas être si tard en tête-à-tête ; & que devant combattre le lendemain , il avoit besoin de repos. — Il faut bien partir , puisque le desirez. Me semble que mon ame est au départir de mon corps , tant me douloit , en m'éloignant de vous —.

Il atter doit le lendemain les Châtelains de Meyrargues sur les glacis du Château. Ils

vinrent soutenus de leur petite armée. Sire Cabestaing fit faire un mouvement à sa troupe. Un Héraut d'armes vint demander une trêve de deux heures , & une conférence entre les deux Chefs. Sire Cabestaing l'accorda , & s'avança jusqu'au milieu de l'espace qui séparoit les deux troupes. Le Châtelain de Meyrargues en fit autant. — Sire , dit celui-ci , si saviez le grief qui nous fait armer contre le Sire Raymond , abandonneriez à l'instant son parti , pour défendre le nôtre. Voulons remplir le premier devoir de Chevalerie , la défense des Dames. Sommes ici armés pour défendre Dame Marguerite , que son époux félon a enfermée dans un caveau : qu'il lui rende le jour , la liberté , & nous nous retirons ; mais qu'il sache que la Beauté est , de droit , sous la sauve-garde d'un franc Chevalier ; & tant que Chevalerie & courtoisie seront en vigueur , les Dames auront des défenseurs. Sire , adonques , répondez-nous ? — Vais vous prouver , Sire , reprit Cabestaing , si veux soutenir plus long-temps une mauvaise cause —. Il fit avertir Sire Raymond

de s'avancer ; & , en présence du Châtelain de Meyrargues , il lui déclara que s'il ne rendoit la liberté à Dame Marguerite qu'il retenoit injustement en prison , il se rangeoit du parti de ses ennemis , & ne poseroit les armes , qu'il n'eût tiré raison de sa félonie. Sire Raymond , prévoyant tous les coups qui alloient retomber sur lui , se détermina à promettre ce qu'on vouloit. Le Sire Cabestaing & le Châtelain de Meyrargues ne se reposèrent point entièrement sur sa foi ; ils exigèrent que Dame Marguerite fût mise en liberté devant eux : Sire Raymond y consentit.

Ils s'acheminèrent vers le Château , suivis de leurs Varlets & d'une partie de leur troupe. Sire Raymond ouvrit le caveau , & le Châtelain & Sire Cabestaing présentèrent la main à Dame Marguerite ; Sire Cabestaing la serra avec une vivacité difficile à rendre ; il étoit toujours masqué. — Dame , êtes libre , dit le Châtelain ; notre paix est faite avec Sire Raymond : mais s'il rompt sa foi , nous vous jurons , ce Chevalier & moi , de venir l'attaquer , & de ne lui faire

aucun quartier. Suivant l'usage, Sire Raymond invita les Chevaliers à dîner; on y but, à la paix, dans le même verre: le bal suivit. Dame Marguerite, quoique triste, dansa avec le Châtelain & Cabestaing. Sire Raymond distribua des rubans & des cordes; les Payfans, qui tant aimoient Dame Marguerite, dressèrent une cocagne, & courent l'aiguillette.

Quand ce vint le soir, les Châtelains se retirèrent, & le calme se rétablit. Sire Cabestaing, toujours masqué, toujours silencieux, restoit comme immobile sur sa chaise. Immobile! il ne l'étoit pas, car il regardoit sa Dame; & c'est tout plaisir, quand on se trouve en présence de sa mie. Sire Raymond crut appercevoir des larmes couler des yeux de Cabestaing; Dame Marguerite soupiroit fort. Un jaloux entre bien vite en soupçon. Sire Raymond jura d'éclaircir ce mystère. Sire Cabestaing, sur la foi du serment qu'il avoit reçu du Châtelain de Rouffillon, étoit sans défiance. Il s'enfermoit avec peu de précaution. Sire Raymond avoit une double clef; il guetta le sommeil du Chevalier, &

entra, fans bruit, dans fa chambre. Cabestaing dormoit, & n'avoit plus de masque. Sire Raymond reconnut son Damoiseau ; s'il avoit eu son épée, il l'auroit poignardé. Il retourna sur ses pas auffi doucement qu'il étoit entré, agité de tous les mouvemens de la plus étrange fureur.

Il ne passa point une nuit tranquille. Il étoit évident que Dame Marguerite & le Chevaliers'aimoient. Cette prétendue injure effaçoit tous les services de Cabestaing. Il pouvoit être cruel & ingrat, fans remords ; il jura la mort de Cabestaing : mais il jura de la faire suivre de circonstances qui en immortaliseroient la mémoire, dût-il devenir l'opprobre éternel de son nom. Il attendit le jour avec impatience. Aussi-tôt qu'il se fut assuré que Sire Cabestaing étoit éveillé, il le fit prier de descendre, & de venir se promener avec lui dans la forêt. Sire Cabestaing se rendit à cette invitation. Quoiqu'il n'estimât plus Sire Raymond, il ne crut pas devoir le mépriser assez pour le croire capable d'un assassinat & d'une trahison infigne : il le suivit, défarmé & avec confiance.

Arrivé dans le plus épais de la forêt, Sire Raymond se tint derrière Sire Cabestaing, fondit sur lui, le tua, lui coupa la tête, lui arracha le cœur, & mit l'un & l'autre dans un carnier. Nous passerons rapidement sur cette catastrophe, & nous transcrivons l'Historien qui en rend compte.

» Ensuite, étant revenu au Château, il  
 » manda le Cuifinier, & lui donna le cœur  
 » comme un morceau de venaison, lui en-  
 » joignit de le faire cuire & d'y mettre un  
 » assaisonnement convenable; ses ordres  
 » furent exécutés. Dame Marguerite aimoit  
 » la sauvagine, & pour sauvagine, elle  
 » mangea ce qu'on lui servit; puis, Ray-  
 » mond lui dit : — Dame, savez-vous de  
 » quelle viande vous venez de faire si bonne  
 » chère? — Je n'en fais rien, répondit-  
 » elle, sinon qu'elle m'a paru exquise. —  
 » Vraiment, je le crois volontiers, repliqua  
 » le mari; aussi est-ce bien chose que vous  
 » avez le plus chérie; & c'étoit bien raison  
 » que vous aimassiez mort ce que tant ai-  
 » mâtes vivant —, A quoi, la femme  
 » étonnée,

» étonnée , repartit avec émotion : —  
 » Comment ! que dites-vous — ? Alors ,  
 » lui montrant la tête sanglante de Cabes-  
 » taing : — Reconnoissez , ajouta-t-il , celui  
 » dont vous avez mangé le cœur — . A ce  
 » spectacle , Marguerite tombe évanouie ;  
 » & peu après , revenant à elle : — Oui ,  
 » dit-elle d'une voix où la tendresse se fai-  
 » soit sentir à travers le désespoir ; oui , je  
 » l'ai trouvé tellement délicieux , ce mets  
 » dont votre barbarie vient de me nourrir ,  
 » que je n'en mangerai jamais d'autre , pour  
 » ne pas perdre le goût qui m'en reste : à  
 » bon droit m'avez rendu ce qui fut toujours  
 » mien — . *Raymond , transporté de fureur ,*  
 » *court , l'épée à la main , sur sa femme : elle*  
 » *échappe au coup en fuyant , va se précipiter*  
 » *volontairement par la fenêtre , & meurt de*  
 » *sa chute.*

» Cette cruauté fut punie , comme elle  
 » devoit l'être , par les parens de Madame  
 » Marguerite & de Cabestaing , par les  
 » Comtes & Chevaliers du Pays , & par tous  
 » les Amans , dit l'Historien , qui s'assemblè-  
 » rent pour venger l'honneur de la Cheva-

» lerie. Ils détruisirent le Château de Ray-  
 » mond , ravagèrent ses Terres ; ensuite ,  
 » ayant fait mettre le corps de Dame Mar-  
 » guerite & de Cabestaing dans le même  
 » tombeau , devant la porte de l'Eglise Pa-  
 » roissiale , ils en représentèrent l'histoire :  
 » mais l'Ecrivain ne dit pas si ce fut en pein-  
 » ture ou autrement «.

Alors on avoit la pitié de réunir les cen-  
 dres & les corps de ceux qui bien s'étoient  
 aimés dans leur vie , la Religion s'y prêtoit ,  
 & on croyoit juste de rapprocher à la mort ,  
 ce que des parens cruels avoient séparés.

**FIN.**





100